

THE INSPECTOR CLUZO ★ MARGO PRICE ★ HAYLEN ★ MIDΞM+
FÉVRIER 2023
Rolling Stone
FRANCE
ÉTATS-UNIS
DONALD TRUMP DANS LA TOURMENTE
BOOTLEG SERIES VOL. 17
Bob Dylan
Le temps retrouvé
1944-2023
JEFF BECK
Un guitar hero trop discret
ROLLING STONE INTERVIEW
Paul Auster
"L'Amérique s'est construite sur la peur"
+
Matmatah
Gaz Coombes
The Arcs
The Rolling Stones

Sommaire



BLESTER COHEN/GETTY IMAGES FOR THE BOB DYLAN CENTER

Édito

> "Je suis heureux que *Pays de sang* soit publié dans d'autres pays. Car le reste du monde, notamment l'Europe où les armes sont très contrôlées, se demande pourquoi l'Amérique est tellement dingue."
> PAUL AUSTER

Par BELKACEM BAHLOULI

Jeff Beck



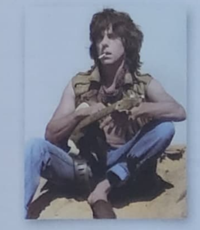
"JE JOUE DE CETTE FAÇON parce que ça me permet d'inventer les sons les plus fous possibles, c'est ça le but maintenant, n'est-ce pas? Je ne me soucie pas des règles. En fait, si je ne brise pas les règles au moins dix fois dans chaque chanson, alors je ne fais pas mon travail correctement." Jeff Beck n'était pas un guitariste comme les autres. Adulé en tant que *"guitariste des guitaristes"*, mais ayant réussi à fédérer toutes les tribus du rock, ses hallucinantes combinaisons, articulées autour d'une technique unique en son genre et d'une personnalité complexe, lui ont permis de mener une carrière exemplaire, rêvée même: il n'a jamais sacrifié au star-system et vivait discrètement, même s'il comptait parmi ses amis la totalité du gotha du rock, de Mick Jagger à Jimmy Page, d'Eric Clapton à Rod Stewart. C'est avec ces géants qu'il a tant de fois partagé la scène, à qui il a succédé au sein d'un groupe, voire souligné la voix de ses licks de guitare ahurissants. En témoignent *Truth* en 1968 et *Beck-Ola* en 1969, deux disques du Jeff Beck Group enregistrés avec un line up de haut vol: Rod, donc, à la voix, mais aussi Ron Wood à la basse et Nicky Hopkins aux claviers. Puis, plus tard, Cozy Powell à la batterie. Le tout "managé" par Peter Grant... Et une première borne, "Beck's Bolero", sur *Truth*, qui préfigure ce que sera sa longue et prolifique carrière. Une carrière faite de fusion, avec notamment l'explosif *Blow by Blow*, où la guitare s'est faite voix.

Si sa légende est née quelques années plus tôt, en pleine British Invasion, en rejoignant les Yardbirds à tout juste 20 ans, en remplacement de Clapton et encouragé par son ami Jimmy Page, le blues-rock puis la fusion et ses incursions dans le jazz, qui caractérisera son style, resteront des constantes... Mieux, Jeff Beck était plus qu'un guitar hero. Avec son jeu clinquant, claquant, aiguisé, il nous a impressionnés par sa virtuosité, son inventivité et, surtout, son génie, car ici, le mot n'est vraiment pas usurpé.

PARTAGEZ VOS IDÉES

NOUS VOUS ÉCOUTONS!

Écrivez-nous à redaction@rollingstone.fr



INTERNET

Hommage

Rolling Stone ne pouvait pas ne pas rendre hommage à Jeff Beck, aussi bien sur son site que dans le magazine que vous tenez entre les mains.

Sur notre rollingstone.fr, nous vous proposons parallèlement setlists, interviews rares et moments inédits rythmant cet hommage au guitariste, qui, parti du British Blues Boom au milieu des années 1960, traversera les décennies pour nous faire découvrir nombre de musiques incroyables, avec son art de fusionner les genres et les styles. Et des Yardbirds au Jeff Beck Group, de Beck-Bogert-Appice à sa carrière en solo, nous laissera une discographie d'une qualité et d'une intensité rares.



Rolling Stone France

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Michel Birnbaum

RÉDACTEUR EN CHEF Belkacem Bahlouli
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION Stéphane Chaumet
RÉDACTEUR-GRAPHISTE Monika Jakopetrevska

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE Alma Rota

RÉDACTION 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris
TÉL. 0144397820
redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : DRISS ABDI, LORAINE ADAM, PHILIPPE BARBOT, LAURENT BAZIN, YVES BIGOT, PHILIPPE BLANCHET, CHARLES BLOCH, XAVIER BONNET, MATHIEU DAVID, ÉRIC DELON, RENAUD DÉLY, BERTRAND DEVEAUD, ALAIN FRÉTET, ALAIN GOUVRION, LAURIC HENNETON, DOM KIRIS, PHILIPPE LANGLEST, BRUNO PATINO, SAMUEL REGNARD, SOPHIE ROSEMONT, ALMA ROTA, DENIS ROULLEAU, ANTOINE SERRURIER, SILVÈRE VINCENT, FRANCIS ZÉGUT.

FABRICATION Anne-Lise Gonnet
GONNET.ANNELISE@POSITIVEMEDIA.FR

PUBLICITÉ & PARTENARIATS CHEZ L'ÉDITEUR SALES@ROLLINGSTONE.FR

ADMINISTRATION ET GESTION 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris
TÉL. 0144397820
PRÉSIDENT Michel Birnbaum

SERVICE DES VENTES À Juste Titres
Pascale Delifer P.DELIFER@AJUSTETITRES.FR
TÉL. 0488151241

NUMÉRO RÉSERVÉ AUX DÉPOSITAIRES ET DIFFUSEURS DE PRESSE.
RÉASSORT ET QUANTITÉS MODIFIABLES SUR WWW.DIRECT-EDITEURS.FR

Service abonnements
OFFRE VALABLE JUSQU'AU 28 FÉVRIER 2023, RÉSERVÉE AUX NOUVEAUX ABONNÉS.
SERVICE CLIENT : RELATIONCLIENT@ROLLINGSTONE.FR
CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE, OU EN ÉCRIVANT À DPO@POSITIVEMEDIA.FR
ABONNEMENT : BULLETIN PAGE 37
1 AN PAPIER SEUL : 69 € - 1 AN MENSUEL PAPIER + NUMÉRIQUE : 118,90 €
1 AN PAPIER + NUMÉRIQUE (MENSUEL + HEBDO) : 149 €

Penske Media Corporation (PMC)

CHAIRMAN AND CEO Jay Penske
CHIEF OPERATING OFFICER George Grobar
MANAGING DIRECTOR - INTERNATIONAL MARKET Debashish Ghosh
ASSOCIATE VICE PRESIDENT-INTERNATIONAL MARKETS Gurjeet Chima
ASSOCIATE DIRECTOR INTERNATIONAL BRAND & PARTNERSHIP OPERATION Francesca Lawrence

Rolling Stone Headquarters

CHIEF EXECUTIVE OFFICER Gus Wenner
EDITOR IN CHIEF Noah Shachtman
EXECUTIVE EDITOR Sean Woods
DIGITAL DIRECTOR Lisa Tozzi
CREATIVE DIRECTOR Joseph Hutchinson
DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY & DEPUTY CREATIVE DIRECTOR Emma Reeves
PUBLISHER, EVP, HEAD OF GLOBAL BRAND PARTNERSHIPS Brian Szejka
ASSOCIATE PUBLISHER Jessica Grill

Jann S. Wenner
FOUNDER

ROLLING STONE N° 149 – MENSUEL, NUMÉRO DE FÉVRIER 2023. ROLLING STONE EST UNE PUBLICATION ÉDITÉE PAR RS FRANCE, SAS AU CAPITAL DE 1000 EUROS. RCS PARIS 878 718 436. SIÈGE SOCIAL ET RÉDACTION : 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS. TÉL. : 01 44 39 78 20. DÉPÔT LÉGAL : PREMIER TRIMESTRE 2023. DIFFUSION : MLP. NUMÉRO DE COMMISSION PARITAIRE : 0123 D 82240. ISSN : 1764-1071. IMPRIMÉ PAR IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE, SQUARE BERTHELOT, 60200 COMPIÈGNE. LES DOCUMENTS REÇUS NE SONT PAS RENDUS, ET LEUR ENVOI IMPLIQUE L'ACCORD DE L'AUTEUR POUR LEUR LIBRE PUBLICATION.

www.rollingstone.fr





LE PAPIER UTILISÉ POUR ROLLING STONE EST RECYCLABLE. L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC, ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.



Courrier



"On commençait à s'inquiéter, car 2022 allait passer sans voir Bruce en couverture de *Rolling Stone*! Fort heureusement, le Boss a eu la riche idée de sortir son (excellent) album de reprises soul. Merci de nous avoir raconté son making of."

STÉPHANE (PAR E-MAIL)



Charlotte Rampling

Bon, j'ai écouté. Voilà. Puis je me suis demandé ce que pouvait bien faire Charlotte Rampling dans *Rolling Stone*, et surtout j'ai lu votre interview : et j'ai découvert qu'elle était bien plus rock que je ne le pensais, et avait vécu la grande époque de cette musique, et avait croisé tous les protagonistes qui ont marqué les années 1960 et 1970. Mais ce disque? Un ovni, non?

LAURE (PAR E-MAIL)



Musiciens

Ces rencontres sont épatantes et, depuis déjà plusieurs années, vous publiez ces rendez-vous géniaux. Cela me permet aussi de découvrir des musiciens que je ne connaissais pas et qui ont un regard nouveau sur la musique en général et le rock en particulier : la discussion entre Karen O et Michelle Zauner est une véritable découverte!

MURIEL (PAR E-MAIL)



Arctic Monkeys

Honnêtement, ce disque présente une production sensationnelle. Réellement bien réalisé : par contre, et malgré votre critique très emphatique et l'enthousiasme général que peut provoquer ce groupe, je l'ai trouvé désespérément fade, une soupe de navet très bien présentée en somme. Leur songwriting m'échappe complètement. Et pourtant, qu'est-ce qu'ils sont brillants et talentueux. Attendons le suivant... **BOB (PAR E-MAIL)**

Les 25 de l'année

Pour du classement c'est du classement, et un choix implique forcément un renoncement. Bon, pour le coup, avec Spoon, vous m'avez réellement épaté, j'étais passé complètement à côté de ce disque (peu de chroniques au final dans la presse – à part vous, et encore, sur le web – et aucun passage radio à ma connaissance). Personnellement j'avais lâché l'affaire lors de leur précédent album que j'ai trouvé peu intéressant, mais avec ce nouveau disque, l'église est revenue au centre du village. Quel skeud! Un truc de ouf, comme disent les jeunes (et les moins jeunes, du coup...), bref, bravo d'avoir évité l'autoroute pour votre classement de l'année, qui réserve d'autres surprises.

PIERRE (PAR E-MAIL)

ÉCRIVEZ À LA RÉDACTION



REDACTION@ROLLINGSTONE.FR
FACEBOOK.COM/ROLLINGSTONEFR
TWITTER.COM/ROLLINGSTONEFRA
INSTAGRAM.COM/ROLLINGSTONEFRANCE



© DR

PLAYLIST

DOM KIRIS PRÉSENTE SES COUPS DE CŒUR DU MOIS

Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr



1. Peter Gabriel
"Panopticom" (Real World/Virgin)

Peter Gabriel n'avait rien sorti de nouveau depuis des lunes, mais son nouveau titre, "Panopticom", le place directement en orbite. Entouré de sa garde rapprochée la plus prestigieuse, l'ex-Genesis et astre solaire du rock délivre une nouvelle énergie captivante, comme une fusée éclairante sur notre époque saturée de données.

2. Metallica
"Lux Æterna" (Warner)

Pour James Hetfield, tout vient de l'enfance. C'est le thème abordé dans *72 Seasons*, soit les dix-huit premières années d'une vie de rocker. En toute logique, "Lux Æterna" déboule pied au plancher, avec la joie évidente pour Metallica de mettre du punk rock à la sauce Motörhead dans son bon vieux thrash metal.

3. dEUS
"Must Have Been New" (PIAS)

"J'ai traversé des tempêtes de feu en confondant les jours et les nuits..." L'irremplaçable Tom Barman fait son mea culpa dans "Must Have Been New", un nouveau single explosif. Toutes guitares dehors, l'intense titre de dEUS annonce *How to Replace It*, le premier album depuis dix ans du groupe emblématique du rock alternatif belge.

4. All Them Witches
"Hush, I'm on TV" (New West)

En 2022, cette ensorcelante bande de cow-boys hippies originaires du Tennessee a sorti un single par mois sous le projet *Baker's Dozen*. Au programme? Du blues roots au trip planant. Mieux encore, ils ont pris leur aise dans des espaces sonores colorés de guitares stoner bourdonnantes, que ne renieraient certainement pas Queens of the Stone Age.

5. Matmatah
"Brest-même" (La Ouach Production/Barclay)

Les habitants de la cité du Ponant, avant d'être bretons, sont avant tout "brestoâs". Pour le revendiquer, il faut être de "Brest-même". Après Miossec, seul Matmatah pouvait avoir le culot et la légitimité de se mouiller jusqu'à l'os pour chanter ce nouvel hymne folk rock à la capitale prolo du crachin et du noroît.

6. The Lemon Twigs
"Corner of My Eye" (Captured Tracks)

Les deux gamins multi-instrumentistes de Brooklyn ont bien grandi, mais leur appétit pour la savoureuse pop baroque des sixties n'est toujours pas rassasié. Chantée d'une voix de tête d'une autre époque, la délicate ballade amoureuse "Corner of My Eye", à la mélodie si familière, est à se damner.

7. The Cramps
"Goo Goo Muck" (IRS)

Au top des tendances 2023, The Cramps est ressuscité grâce à la série *Wednesday*, diffusée sur Netflix. Quarante ans après sa sortie, "Goo Goo Muck", le rockabilly gothique du couple infernal Lux Interior et Poison Ivy, n'a rien perdu de son pouvoir maléfique pour faire danser les petites filles rebelles.

8. Cancre
"Mon accoutumance" (Uptown Park)

Ce groupe breton fait penser au célèbre poème de Jacques Prévert, celui qui *"dit non avec la tête"* mais *"oui avec le cœur"*. Porté par un souffle poétique, Cancre est le nouveau visage du bonheur d'un rock en français, radical et écorché, heritier de Noir Désir pour la fougue electrique et de Miossec pour le lyrisme rugueux.

9. Doug Paisley
"Say What You Like" (Outside)

En moissonneur canadien comme on les aime, Doug Paisley récolte les fruits d'un travail en profondeur depuis des années. Inconnu de ce côté de l'Atlantique, le songwriter est à découvrir pour sa voix nonchalante et ses guitares entrelacées, rappelant les compositions minimalistes d'un certain J.J. Cale.

10. Stéphane Grangier & Nórd
"Où est ma vie?" (Verycords)

Sombre et étincelante comme une ville la nuit, "Où est ma vie?" ouvre le nouvel album du groupe Nórd. Entouré d'une dream team de la scène rock française maîtrisant l'art de l'atmosphère urbaine, Stéphane Grangier assume ses mots exigeants dans de grands espaces sonores, orchestrés par le vibrant Yan Péchin.

Le Mix

QUOI DE NEUF DANS LE ROCK?

The Inspector Cluzo
Rock en contrechamp

Après un best of unplugged, une tournée US ou un concert philharmonique à domicile, les rockeurs-fermiers sont enfin de retour. Par SAMUEL DEGASNE

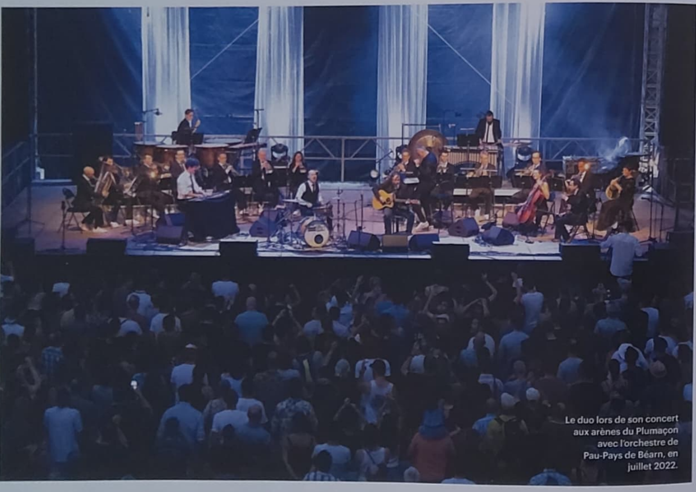
DE TRADITIONS, il en a toujours été question chez le duo guitare-batterie landais. À commencer par celle d'un rock *do it yourself*. Au plus proche de son origine populaire... De celle qui se racle à l'expérience, se construit à la force de la sueur et sans aide extérieure. Car les Cluzo sont de ceux qui assument et défendent leur indépendance avec ardeur, assurant la plupart des postes (label, booking, management, édition...), tout en enchaînant les dates en camion, avec parfois pour seul soutien un ingénieur son... Sur scène? Pas plus de bandes-son ou de supports électroniques. Juste leur caractère en ligne de front, paré à tout imprévu et improvisation, ainsi uniques responsables de leurs revers et succès. On ne chouine pas chez les Gascons. À ceci près que leur révolution punk de cols-bleus ne trouve pas sa couleur dans les blouses des usines, mais dans celles, crottées, d'une ferme. Quitte à revendiquer l'autosuffisance, c'est donc dans leur activité

PHOTOS DE CYRILLE VIDAL

→ THE INSPECTOR CLUZO

parallèle d'éleveurs traditionnels d'oies qu'ils trouvent de quoi nourrir disques, esprits et population… L'autonomie leur donne raison : plus d'un millier de concerts en moins de quinze ans, une soixantaine de pays et une participation à la plupart des grands raouts estivaux (Fuji Rock, Hellfest, Sziget, de tout repos. *"Nous avons réalisé en quelques mois ce que nous aurions dû faire en plusieurs années*, lâche le guitariste, Laurent Lacrouts. *La création d'une mare pour le potager, l'intégration de blé rouge de Chalosse (celui de la pochette), l'augmentation du nombre de moutons landais, l'arrivée d'un cochon pour le compost…"*

Mais aussi : une seconde vague de grippe aviaire - occultée par l'autre pandémie -, s'additionnant à un voisin surproductif mettant à mal leur élevage autarcique. *"Nous avons refusé l'abattage préventif : Che Guevara, c'est bien… Gandhi, c'est mieux !"* On comprend mieux l'ironie du titre *"Running a Family Farm Is More Rock Than Playing Rock'n'Roll Music"* ("Diriger une ferme familiale est plus



Le duo lors de son concert aux arènes du Plumaçon avec l'orchestre de Pau-Pays de Béarn, en juillet 2022.

Resurrection, Dour, Vieilles Charrues, Lollapalooza…). L'authenticité a du bon.

Et comme leurs activités s'alimentent (aussi bien philosophiquement que littéralement), il convient naturellement de prendre d'abord des nouvelles de leur exploitation, souvent baromètre du processus créatif de tout nouvel enregistrement. Et chez les Cluzo, le confinement n'a effectivement pas été

IGGY, ES-TU LÀ?

Surprise, à la fin du titre "Rockophobia" : c'est bien Iggy Pop qui réagit au deuxième couplet, évoquant le fait que si l'"Iguane" ne montre désormais plus son sexe sur scène, c'est bien parce que *"rock is dead"*… Un morceau envoyé pendant l'enregistrement à l'intéressé et qui l'a fait beaucoup rire. Comment? Son ancien manager (le Français Alain Lahana) a fait partie, en 1976, des co-organisateurs du premier festival punk dans le monde à… Mont-de-Marsan, ville d'origine des Cluzo. La boucle est bouclée.

rock que de jouer du rock'n'roll", ou la déconnexion du réel dénoncée dans "The Armchair Activist" ("L'Activiste de fauteuil").

Comment expliquer, d'ailleurs, cette porosité entre leurs deux mondes ? *"La musique, ce n'est pas un métier pour nous : ça fait quarante ans que nous en faisons ensemble. Il ne s'agit donc pas d'une nécessité, mais d'une envie… La ferme ? C'est différent. On est dans la mêlée, notamment via la sauvegarde de races locales."* De quoi même, au-delà de donner matière aux paroles, faire naître quelques idées : *"On compte raconter plus longuement cette expérience, en plus des modèles étudiés à l'étranger en marge de nos concerts, pour aider les nouveaux agriculteurs qui découvrent ce milieu de plus en plus hostile. La génération d'écologistes urbains a bon fond, mais ne doit pas oublier que l'agriculture est une question d'équilibre et non de slogans lapidaires sur les plateaux télé… Il faut faire le tri entre les propagandes de tout bord ! L'avenir, c'est l'entraide, et la société ne pourra s'en sortir qu'en l'absence de dogmes. La preuve : on produit trop et pourtant certains mangent toujours aussi mal…"*

Pas étonnant que sur cet album, nommé malicieusement *Horizon* (un cap à atteindre ou une menace qui pointe ?), l'accent ait été mis sur le fond : *"Les mots doivent l'emporter sur la mélodie. Se raconter davantage, c'est ce vers quoi nous a poussés notre réalisateur, Vance Powell. Les arrangements ? Il s'en branle ! Ce n'est pas l'empilement de couches qui fait ta puissance, mais le travail des harmonies… Ta singularité. Et un matériel d'origine solide, évidemment. C'est pour ça que tout a été d'abord composé à partir d'une guitare acoustique."* Une méthode d'ailleurs consignée dans le premier couplet du titre "Rockophobia" et dont l'abandon progressif par la nouvelle génération serait, selon eux, à l'origine du déclin du rock.

Preuve surtout que, de la musique à l'écologie, chez eux la quête de sens prime. Tout est une question de cultures.

Sign O' The Times

Par YVES BIGOT

Strawberry Fields Forever



"IN THE PLACE where I was born/No one cared, no one cared/In the town where I come from/No one cared" : cette toute petite minute déchirante chantée par John Lennon parmi les *outtakes* de *Revolver* récemment publiées, est une révélation. Aucun bootleg n'en laissait imaginer l'existence. Plus surprenante encore, puisque ces paroles bouleversantes de sincérité nue sont psalmodiées d'une voix blessée et timide sur la mélodie du premier couplet de "Yellow Submarine", sympathique et populaire chanson pour enfants écrite à destination de Ringo, avec un joyeux refrain de tribune typiquement McCartney, repris par un chœur où figurent Brian Jones, Pattie Boyd et Marianne Faithfull.

Ce besoin farouche de réparation, souvent au cœur de la dynamique qui engendre les stars, est particulièrement prégnant chez le leader des Beatles, comme cette bipolarité entre un immense ego et une piètre estime de soi. Ce fragment bouleversant n'a d'égal que "My Mummy's Dead", autre enregistrement intime, qui concluait son premier véritable album solo, *Plastic Ono Band*. Mais on retrouve cette blessure fondatrice et son insécurité foncière afférente tout au long de sa carrière, depuis "Misery" jusqu'à "Help", "Nowhere Man", "Julia", "Mother" "Jealous Guy" et "Woman", culminant dans le mésestimé *Beatles for Sale* (1964) avec la trilogie masochiste "No Reply", "I'm a Loser" et "I Don't Want to Spoil the Party". Ces suppliques en demande d'amour parental ou leur substitut amoureux sont la racine même de l'expression de John. Et une nouvelle preuve, ultime, du génie transformatif de Paul, qui partant d'une pareille confession et tout en restant dans le monde de l'enfance, en a fait un tube que pouvaient reprendre Les Compagnons de la chanson ("Le sous-marin vert") !



CHASSE AUX TRÉSORS
Nombre d'artistes ou leurs ayants droit continuent de publier régulièrement leurs archives, parmi lesquelles des perles oubliées ou écartées.

Les provenances de ce type de trésors enfouis sont infinies, comme le montre *Words & Music, May 1965* de Lou Reed, maquettes acoustiques avec John Cale qu'il s'était postées à lui-même chez ses parents, à Freeport, en guise de dépôt de copyright, *"Folk Songs Found in the Sister Ray Office"* récemment exhumées par Laurie Anderson. Qualificatif stupéfiant pour des versions initiales effectivement dylanesques, harmonica compris, de futurs classiques punk et dark comme "I'm Waiting for the Man", "Heroin" et "Pale Blue Eyes". Accompagnées de versions tronquées de "Don't Think Twice It's Alright" et "Baby, Let Me Follow You Down". Rien parmi ces inédits n'est de la qualité stupéfiante de "Blind Willie McTell", mais ils ouvrent une fenêtre fascinante sur les origines hésitantes du monumental Velvet Underground.

C'est après plusieurs dégâts des eaux que Chris Stein a pu rescaper les premières tentatives de Blondie, notamment cette version originelle de "Heart of Glass", alors intitulée "Once I Had a Love", mettant en valeur sa mélodie tropicale, ou la première chanson écrite par Debbie Harry, "Platinum Blonde", déclaration d'intention hollywoodienne jugée trop révélatrice de la part de cette fausse blonde, qui invoque au refrain ses inspiratrices, Marilyn, Jayne Mansfield, Jean Harlow, Mae West et Marlene Dietrich, grâce au look desquelles elle espérait faire carrière, et séduire…

Joni Mitchell, Neil Young, Bruce Springsteen, Pink Floyd continuent de publier régulièrement leurs archives, parmi lesquelles des perles oubliées ou écartées. Ces excavations, comme les innombrables pépites des *Bootleg Series* de Dylan, s'avèrent aussi précieuses que les écrits retrouvés de Proust, Céline ou Kerouac. Comme des manuscrits de la mer Morte venant éclairer et compléter les Tables de la Loi.

Il y a deux ans, alors qu'elle avait pris des champignons, Margo Price a décidé d'arrêter de boire. Ce n'était pas la première fois, mais un élément dans son trip psychédélique a provoqué une illumination. *"Je sais que j'ai l'air un peu cinglée, et pourtant j'ai été touchée par quelque chose*, reconnaît l'artiste de 39 ans. *J'ai pensé à tout ce qui s'était passé dans ma vie jusqu'à ce jour et je ne savais pas ce qui m'empêchait d'arrêter."* Armée de cette nouvelle perspective, elle a achevé son excellente autobiographie, *Maybe We'll Make It*, se concentrant sur ses débuts à Nashville, période où elle était aux prises avec l'alcool, la drogue et le traumatisme. Elle a également sorti un nouvel album, *Strays*: avec ses riffs incendiaires, sa folk sincère et des apparitions de Mike Campbell des Heartbreakers, c'est son disque le plus fort et cohérent à ce jour. *"L'alcool m'a souvent sauvé la vie*, confesse-t-elle. *Il a failli me tuer, mais il m'a aussi anesthésiée quand tout allait mal. Je pourrais écrire un album de country entier et le dédier à l'alcool."*



Q&R

Margo Price

Pas du genre à se taire, son autobiographie et son nouvel album en sont les dernières preuves en date.

Par ANGIE MARTOCCIO · Photo de CHRIS PHELPS

Qu'est-ce qui vous a poussée à écrire ce livre?
J'ai toujours voulu être autrice, à cause de deux choses. Il y a d'abord eu *Just Kids*, de Patti Smith. C'est beau d'avoir écrit un livre sur sa jeunesse et son partenaire *[Robert Mapplethorpe]*. Et puis, quand j'ai été enceinte, je me suis sentie inutile. Je me disais: *"OK, je ne peux pas tourner. J'ai besoin de nourrir ma créativité."* Et j'ai commencé à y penser.

Vous vous y dévoilez beaucoup…
Il y a beaucoup d'ambiguïté dans mes chansons. Mais pour le livre, je me sentais à nu. Je n'étais sûre de rien. J'ai eu des crises d'angoisse dès que j'ai envoyé la version finale et je pensais: *"Qu'est-ce que je fais? Je veux protéger ma vie privée et ma santé mentale."* Je me préparais au fait que les gens allaient me juger, dire que je ne suis pas une bonne personne ou une bonne mère. Je ne suis pas fière de tout, mais je me dis toujours qu'on va tous mourir. Je veux être sincère avec les autres.

Si votre livre est adapté à l'écran, qui pourrait vous jouer?
Oh, mon Dieu!, bonne question. J'ai aimé *Licorice Pizza*. Alana Haim y est incroyable. J'ai vraiment aimé le fait que le directeur de casting parle de son nez *[rires]*. On doit donc trouver quelqu'un avec un profil vraiment marqué.

L'album démarre sur une note forte: "Je n'ai rien à prouver, je n'ai rien à vendre/Je ne crois pas à ce que tu as, je n'ai rien à célébrer."
Pendant l'enregistrement, je me suis dit: *"C'est une bonne déclaration d'intention."* Je voulais me détacher de ce que je suis censée être en tant que simple chanteuse country. Je veux être prise au sérieux comme autrice. Les femmes doivent travailler tellement plus dur pour faire leurs preuves.

Sharon Van Etten figure sur "Radio." Comment s'est-elle retrouvée là?
Sharon est une des meilleures songwriters de notre génération. Je vois tant de gens la copier. J'ai écrit cette chanson pendant que je me promenais dans les bois et je la lui ai envoyée. Elle m'a aidée à peaufiner le texte et me l'a renvoyée avec de belles harmonies. Je pleurais en l'écoutant dans ma voiture, parce qu'elle est très importante pour moi. Notre amitié est naturelle et nécessaire. Je me sens souvent seule dans ce milieu et sa camaraderie compte beaucoup.

Pourquoi vous sentez-vous seule?
J'ai été écartée de beaucoup d'institutions de Nashville car mon premier album *[Midwest Farmer's Daughter*, en 2016*]* parlait du fait que la scène peut être sordide par moments. Le suivant, en 2017 *[All American Made]*, contenait des chansons controversées. Les gens ne savent jamais ce que je vais dire ou faire. Ça me convient. Je dirais quelque chose de déplacé *[rires]*. Certaines personnes me mettent à l'aise, mais parfois, c'est un milieu plus compétitif qu'il n'y paraît.

Vous avez dit que vous êtes à un stade de votre vie où vous ne vous concentrez plus sur le grand public ou les récompenses. En quel sens?
Je dois travailler très dur pour ne pas me perdre dans l'apparat. Dans ce métier, il y a beaucoup de sommets et de creux énormes. La scène, c'est une bouffée de dopamine, et sans concert, c'est l'inverse. J'essaie de ne pas me perdre là-dedans, car c'est un vrai bordel. Quand je sens que ça me contamine, je me coupe de tout et je me rappelle exactement pourquoi j'ai pris un jour une guitare. C'est pareil pour ce livre: j'ai vraiment voulu figurer dans la liste des best-sellers du *New York Times*. J'ai vendu une putain de tonne de bouquins. La première semaine, on a cru que ça suffirait à figurer sur la liste. Mais j'ai dû me contenter d'être fière. J'ai écrit un putain de livre et je l'ai fait sans aide. J'ai fait quelque chose que d'autres filles vont lire et elles s'apercevront qu'elles ne sont pas seules à se sentir moches, pas assez douées et pas assez talentueuses. Désolé, je ne suis pas allée en thérapie depuis deux semaines. Je suis au bord des larmes.

Par BRUNO PATINO

Ticket To Ride



Les fins d'année nourrissent la nostalgie, les moments où, sous prétexte d'accueillir celle qui s'annonce, brumeuse, incertaine, on regarde dans le rétroviseur pour magnifier les images qui s'y réfléchissent. Les éditeurs de vinyles l'ont bien compris, qui proposent des ressorties toujours plus onéreuses pour nous donner l'illusion de pouvoir racheter notre passé et revivre l'enchantement de découvrir ce que nous connaissons déjà. L'innocence, pourtant, ne se recrée jamais: une bonne moitié de ces vinyles ne sera jamais écoutée. Ils rejoignent alors les objets totems nourrissant la mémoire d'une période qui, malgré tout, s'efface.

Ainsi fûmes-nous sans doute nombreux, par le passé, à nous adonner à la collecte systématique et attentive d'autres fragments de mémoire: les billets de concert. Je parle d'un temps où ils étaient imprimés. Alors, en vrac dans une boîte à biscuits ou rangés dans un album photo, on les gardait là, disponibles pour l'évocation de moments inoubliables. *"Tu vois, là, j'y étais."* Et certains étaient si beaux qu'on finissait par les encadrer. Ainsi du sésame pour voir la première date française de Springsteen, le 18 avril 1981, à Saint-Ouen. Beaucoup de ceux qui y ont assisté affichent désormais dans un coin de leur bureau le rectangle de papier. KCP, le tourneur de l'époque, ne s'y est d'ailleurs pas trompé. L'organisation d'Albert Koski, réputée alors pour son service d'ordre, on va dire, tonique, vend désormais des reproductions artistiques de ces billets de légende. Des reproductions plus chères que le billet original, qui, lui, était abordable, et donnait droit à deux ou trois heures de paradis sur terre: Bowie, Simon and Garfunkel, les Stones à Auteuil et, donc, Springsteen à Saint-Ouen.

> **La rareté s'est déplacée vers l'expérience du concert, seule à même de nous donner l'impression de "vivre quelque chose" autour de la musique.**

C'est là qu'on mesure le chemin parcouru. Bien sûr, les billets ont disparu, du fait de la dématérialisation de nos transactions. Et nous y avons perdu au passage. Collectionner les QR codes n'a pas la même saveur qu'empiler les petits papiers. Mais c'est autre chose, qui, aujourd'hui, nous frappe. Et on peut se demander ce qui a bien pu se passer dans la tête du "Boss", dont on sait à quel point votre magazine l'admire (tout comme l'auteur de ces lignes). Pour sa tournée 2023, aux États-Unis notamment, Springsteen a permis au revendeur Ticketmaster d'utiliser, pour une partie des billets, son système de prix dynamique (Dynamic Price System). Soit un prix déterminé par la loi de l'offre et de la demande, dont l'affichage est complexe et peut dépendre du statut de la personne qui se connecte. Il n'était certes pas le premier à le faire. Mais il y a eu recours sans limite de prix. Résultat, une mise en vente officielle de certaines places allant jusqu'à 5 500 dollars, soit 30 dollars la minute de concert. Alors que seuls 88 % des billets ont été vendus à leur prix "facial". Il l'a fait également sans état d'âme: *"Mes pairs le font aussi"*, a-t-il déclaré à *Rolling Stone* US, pendant que Jon Landau trouvait la démarche *"absolument normale"*. Ticketmaster justifie son système par l'existence d'un marché noir de revente. Son existence prouve qu'une partie des acheteurs est prête à payer beaucoup plus que le prix normal pour assister à un concert. Ce surcroît de valeur existe, et Ticketmaster ne voit pas *"pourquoi les artistes* [plutôt que les revendeurs au marché noir, ndla] *ne pourraient pas le capter"* (et le vendeur de billets toucher sa part de commission, naturellement). Le chantre des cols-bleus du New Jersey a succombé à la loi du marché. Ce qui a permis à l'ancien directeur de la rédaction de *Billboard*, Bill Werde, de cingler: *"On ne pensait pas qu'un jour Bruce Springsteen nous ferait regretter les scalpers* [revendeurs sauvages]*."*

Bienvenue dans un effet double lame né de notre époque numérique. La première lame est celle de la rareté: à l'heure de l'enregistrement disponible partout et à tout moment, fondu dans le *"all you can eat"* des streamers, de sa banalisation, ou, comme le disent les économistes, de sa "commoditisation", la rareté s'est déplacée vers l'expérience du concert, seule à même de nous donner l'impression de "vivre quelque chose" autour de la musique. Les artistes stars ne peuvent alors plus satisfaire tous ceux qui les suivent. Ainsi de Taylor Swift, qui aurait pu remplir à elle seule 90 000 arénas nord-américaines et a fait tomber pendant quelques jours l'ensemble du système premium de Ticketmaster. La rareté crée la rente. La deuxième lame, elle, tient à l'économie des données, qui permet d'individualiser le marché en fonction de l'utilité de chacun des consommateurs et de discriminer les prix, non en fonction de l'événement mais en fonction de la valeur que chacun lui accorde. Les données permettent de maximiser les revenus autour de cette rente. Et de traire le public avec une efficacité jusqu'alors inconnue.

Et voilà comment s'éloigne l'utopie des sixties et seventies autour du rock, qui promettait une accessibilité générale, permettait de se fondre dans une foule homogène, et proposait un rêve ou une échappatoire à la classe moyenne et, parfois, aux classes populaires. On se souvient peut-être du témoignage de Whoopi Goldberg dans le film de Ron Howard, *Eight Days a Week*, qui racontait comment sa mère lui avait fait la surprise d'acheter deux billets pour voir les Beatles au Shea Stadium. Il n'est pas sûr qu'une telle chose serait possible aujourd'hui. *The dream is over.*

Reste que le phénomène n'est pas sûr de durer. Des concerts d'avatars comme celui d'Abba, à Boston Dynamics, qui crée des robots reproduisant à la perfection les mouvements des Stones dans "Start me Up", une partie de l'industrie semble aujourd'hui vouloir agir dans la même direction: les sons ont été reproductibles et copiables à l'infini, les expériences le seront peut-être dans un futur proche. Reste à savoir si la satiété qui alors nous guettera ne nous fera pas regretter la rareté qui semblait nous contraindre.

16 visages de Cate Blanchett

Dans le film Tár, l'actrice joue une cheffe d'orchestre prise dans une spirale infernale. De quoi étoffer encore son répertoire de femmes compliquées, que nous avons classées depuis Élisabeth Ire jusqu'à la déesse de la mort.

Par DAVID FEAR

MATERNELLE · SENSUELLE · EFFRAYANTE · SUPER-HÉROÏNE

Intuitions (2000)
Sa mère est voyante, ce qui la plonge au beau milieu d'une affaire de meurtre.

Le Seigneur des anneaux (2001-2003)
Gloire à Galadriel, la plus bienveillante et maternelle des elfes!

Bernadette a disparu (2019)
Partie en Antarctique, cette mère réprimée veut une deuxième chance dans la vie.

Carol (2015)
Blanchett se découvre une passion saphique dans le chef-d'œuvre de Todd Haynes.

Coffee and Cigarettes (2003)
Blanchett joue deux rôles dans l'anthologie de Jim Jarmusch: Cate, une actrice célèbre…

Elizabeth (1998)
La première reine Élisabeth d'Angleterre dans toute sa splendeur.

Aviator (2004)
Qui d'autre pouvait mieux interpréter Katharine Hepburn et son côté loufoque?

Mrs. America (2020)
Elle incarne Phyllis Schlafly, la conservatrice des années 1970 qui s'est battue contre l'Equal Rights Amendment.

Cendrillon (2015)
Cette belle-mère n'est pas juste «méchante», c'est une starlette glamour des années 1940 plus dangereuse que jamais.

Mowgli (2018)
Cate donne une voix hypnotique à Kaa dans cette adaptation du *Livre de la Jungle*.

I'm Not There (2007)
Elle y fait revivre le Bob Dylan narquois et changeant du milieu des années 1960.

Thor: Ragnarok (2017)
Hela n'est pas seulement la sœur de Thor et la déesse de la mort. C'est aussi une icône gothique suprême!

Indiana Jones et le Royaume du crâne de cristal (2008)
Bien sûr, cette agente soviétique est malfaisante. Mais cette frange est divine!

Don't Look Up (2021)
Sa présentatrice télé est la parfaite représentation des personnalités «moi d'abord» des médias.

Coffee and Cigarettes (2003)
… et Shelly, sa cousine, jalouse de la vie tranquille de la célèbre Cate.

Nightmare Alley (2021)
Les femmes fatales ont rarement été aussi séduisantes… ou dangereuses.

DE HAUT EN BAS, DE GAUCHE À DROITE : PARAMOUNT CLASSICS/EVERETT COLLECTION ; WARNER BROS. ; ANNAPURNA DISTRIBUTION/EVERETT COLLECTION ; UNITED ARTISTS/EVERETT COLLECTION ; UNIVERSAL STUDIOS ; MIRAMAX/EVERETT COLLECTION ; SABRINA LANTOS/FX ; DISNEY ; WEINSTEIN COMPANY/EVERETT COLLECTION ; DISNEY/EVERETT COLLECTION ; PARAMOUNT/EVERETT COLLECTION ; NIKO TAVERNISE/NETFLIX ; MARVEL STUDIOS ; UNITED ARTISTS/EVERETT COLLECTION ; KERRY HAYES/ SEARCHLIGHT PICTURES





De but en blanc

Matmatah a accouché d'un objet aussi héroïque qu'à contre-courant.

PAR SAMUEL DEGASNE - Photo de LENNY URBAIN

QU'IMPORTE les millions d'exemplaires... Il subsiste sur Matmatah d'infatigables quiproquos : leur responsabilité dans une prétendue vague celtique fin 90's (bien que très circonstanciée) ; leur procès pour "*provocation à l'usage de stupéfiants*" (le même tribunal avait été, avec Billy Ze Kick, plus clément) ; l'étonnante interprétation opiacée de leur titre "Emma" (pourtant simple référence au personnage de *Chapeau melon et bottes de cuir*) ; voire la supposée absence de tubes depuis leur première sortie en 1998 (malgré les disques d'or a posteriori). Or, du celtique et des drogues, peu semblent avoir surtout compris que le groupe puise son ADN dans les années 1960... En témoignent notamment "Out", titre de 9 minutes sous influence Led Zep clôturant leur deuxième album ; ou Gérard Baste (Svinkels, ex-première partie) racontant en coulisse leurs nombreuses reprises folk...

La sortie d'un double album prolifique, *Miscellanées bissextiles* - et son titre inaugural de 20 minutes avec intro big beat, poème surréaliste, pont au piano, flûte et solos électriques, percus africaines et sons électroniques - n'étonnera donc pas les sachants.

Du clin d'œil au *White Album* des Beatles, cependant, retenez-en la palette des genres musicaux utilisée... Objectif ? "*En finir avec les formats*", lâche son chanteur Tristan "McCartney" Nihouarn, face à cette confusion assumée des styles et des durées. Et tant pis si ceux qui n'ont jamais écouté un disque en entier représentent 15 % des moins de 25 ans... L'expérience, finalement vecteur d'insouciance ? "*Ou de confiance ! Le point de départ fut une boucle de piano de 20 minutes, avec le télétravail comme méthode. Ou comment la distance peut faire renaître le désir dans un vieux couple...* (Rires) *Exit donc les démos. L'idée était de composer en enregistrant. Soit une perpétuelle fuite en avant...*" Le tout entamé en 2018 - avant tout confinement. Une méthode affinée par Tristan, lui qui compose en chantant et conserve la plupart de ses premières : "*Il y subsiste toujours des accidents... Or, la justesse d'une émotion se niche parfois dans l'authenticité de sa première interprétation... Cela permet aussi de fixer une mémoire de corps et ainsi lutter contre la distance pouvant naître de la répétition.*" Et pour conserver intacte l'énergie, même leurs balances d'avant-concert sont aujourd'hui supprimées.

Le groupe a d'ailleurs toujours déconstruit minutieusement ses morceaux sur scène, cherchant les interstices pour toute valeur ajoutée. "*Face au disque, qui restera toujours une jolie boîte de conserve, le live est un laboratoire à dompter. Un bras de fer contre l'ennui et la tentative de rendre chaque soir singulier*", philosophe-t-il.

Mais la comparaison avec le *White Album* ne s'arrête pas là... Le batteur Benoît "Ringo Starr" Fournier a composé deux titres (au piano) : "Bet You and I" et "Let's Say It's Alright". On imagine aussi sans peine les tensions amenant au changement de guitariste (au revoir Manu "Yoko Ono" Baroux ; bonjour Léopold Riou, fils du leader des Red Cardell et chanteur du groupe Kitch, qui fit sensation aux dernières Trans Musicales). "*C'est comme si Jack White était né en Bretagne : Léo a assimilé le style de ses prédécesseurs, conscient du poids des héritages, tout en proposant des ouvertures... Quand moi, je tente de recycler depuis trente ans mes deux seules années de guitare !*"

Et quand Lennon poussait en 1968 l'introspection, ce double album n'échappe pas non plus au totem avec le titre "Brest-même". Une initiative longuement repoussée - celle d'écrire sur leur ville d'origine, post-chanson éponyme de leur compatriote Miossec...

Alors certes, Matmatah avait médiatisé Lambézellec, ancienne commune au nord de Brest, fusionnée en quartier en 1945 et chantée dans "Lambé an dro" (utilisé par la municipalité dans ses publicités), mais cela échappa à beaucoup. Preuve, surtout, que la distance permet aujourd'hui de s'y attaquer.

"*C'est une ville mystérieuse, une île intérieure. Une sorte de cité engloutie, dont les trésors restent souvent enfouis... Personnellement, je ne connais pas le vieux Brest : c'est donc une archéologie permanente. Et puis, Rennes a peut-être inventé le rock, mais nous avons le punk !*" Assez aussi pour continuer de brouiller les pistes, eux qui prétendent être un groupe de rock aux influences celtiques (et non l'inverse), conviant malgré tout en parallèle de cet hymne et d'un fisel (danse bretonne) sur ce double album, un bagad sur scène aux Vieilles Charrues, en 2022.



EXPOSITION

Sticky Fingers Session

La séance des Rolling Stones, en 1972, fait aujourd'hui l'objet d'une rétrospective.

Par JEAN-ÉRIC PERRIN
Photos de DAVID MONTGOMERY

AVANT QUE L'IMAGE ne devienne pléthore, et ne noie dans sa profusion toute aspérité, les photographies pouvaient porter, à travers le temps, un élan de complicité avec les populations concernées, et en matière de rock, quelques-unes d'entre elles ont su traverser les époques sans perdre de leur puissance immarcescible. Ainsi de cette séance des Rolling Stones en 1972, réalisée à l'occasion de la sortie prochaine de leur album séminal, *Sticky Fingers*. Quand nous avons la chance de pouvoir croiser les témoins et acteurs de ces bornes de la pop culture, il est crucial de leur rendre l'hommage qui leur est dû. David Montgomery, né à Brooklyn, entre dans le métier de capteur d'images comme assistant de Lester Bookbinder, un fameux photographe new-yorkais qu'il accompagne à Londres, à la toute fin de 1959.

"Je n'en suis jamais reparti. J'ai fait beaucoup de photos pour la publicité, des campagnes pour Heineken et diverses marques, et j'ai travaillé pour Vogue, Harper's Bazaar, *et surtout le* Sunday Times, *qui était une importante publication dans les sixties. On traitait de tout, mode, personnalités…, et j'ai eu la chance qu'ils me fassent travailler alors que j'étais un jeune photographe. Il y avait ce directeur artistique, Arnie Schwartzman, qui avait été commissionné pour gérer la campagne publicitaire autour du nouvel album des Rolling Stones. Les Stones n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui, ils avaient un following, mais depuis leur émergence, à la moitié des sixties, leur étoile avait un peu pâli. Ils n'avaient pas beaucoup d'argent, je crois. Arnie m'a demandé comme un service de faire une session avec eux."*

Tout au long d'une carrière impressionnante, David Montgomery a photographié les plus grands, la Reine mère et la reine Élisabeth II (son portrait figure dans la National Portrait Gallery), cinq Premiers Ministres, Bill Clinton et quantité de politiques, des peintres (Andy Warhol, Lucian Freud, Francis Bacon, David Hockney), et puis le cinéma (Alfred Hitchcock, Clint Eastwood, Terence Stamp, Sean Connery), le sport (Mohamed Ali), la science (Stephen Hawking) et bien évidemment le petit monde des rockstars, de Paul McCartney aux Clash, de Diana Ross aux Who, en passant par Jimi Hendrix (la pochette d'*Electric Ladyland*, avec les dix-neuf femmes nues, et le beau portrait dit "à la fumée", c'est lui!). Cet ancien collectionneur de guitares et batteur amateur est donc l'auteur de ces photos iconiques des Stones.

"J'étais juste supposé shooter les gars, et je ne me souviens plus d'où m'est venue l'idée de les prendre un par un avec la pochette de l'album, qui avait été faite par Andy Warhol. Eux-mêmes n'avaient pas vraiment idée de l'usage qui allait être fait de ces images. Je crois que j'ai touché 75 £ pour faire ces photos. Ils sont tous arrivés vers 18 heures, et deux heures plus tard c'était bouclé. C'était une sorte de moment rock'n'roll. Mick est vraiment le leader du groupe, les autres gars se contentaient de s'asseoir et de faire ce qu'il leur disait, même Keith. C'était juste une bande de 'lads', comme on dit en Angleterre. Un peu comme des morveux qui sortent du lycée et, franchement, j'avais eu une rude journée et j'avais hâte de rentrer chez moi. Ça prenait plus de temps que ça aurait dû. Jagger ne faisait pas les efforts nécessaires pour que ça se passe bien, il était manifestement un peu irrité d'être là, si bien qu'à un moment je leur ai proposé de les emmener en face, dans un fish and chips qui existe toujours, il a juste déménagé de l'autre côté de la rue. Je les ai d'ailleurs photographiés là-bas, sans la pochette de Sticky Fingers, *à vrai dire je ne me souviens plus vraiment pourquoi. Mais pendant qu'ils grignotaient et buvaient un coup, j'ai pris Mick à part pour lui expliquer que moi aussi j'étais là pour faire un job, et c'était l'intérêt de tout le monde que ça se passe vite et bien. Ensuite on est revenus au studio et on a pris ces photos avec la pochette, qui ont servi, je crois, comme PLV, tirées en taille réelle, pour faire la pub du disque chez les disquaires."*





◄ **SHOOTING**
Planche-contact noir et blanc de la séance de *Sticky Fingers*, éditée en quinze exemplaires en exclusivité pour la galerie SpeedBird, en Arles.

▲ **CULTE**
Une fois sélectionnée, chacune des photos sera détourée et finira comme visuel principal de l'album *Sticky Fingers*.

► **PHOTOGRAPHE**
David Montgomery, à la galerie SpeedBird.

© JORDAN VOUGA

© JORDAN VOUGA

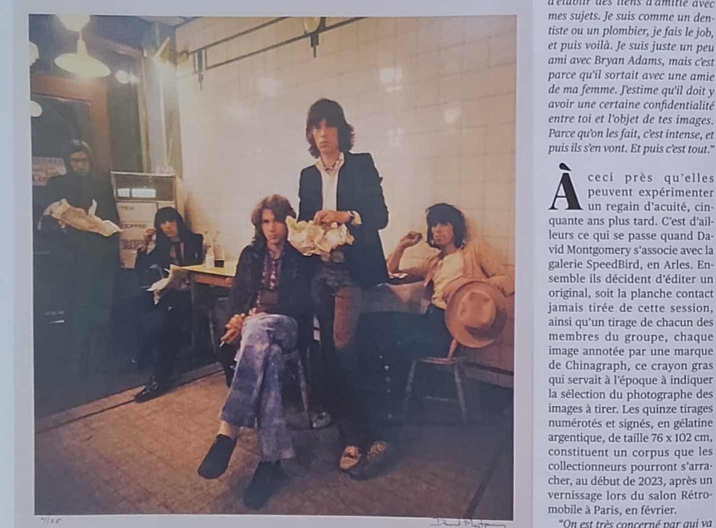
De cette séance à l'orée des seventies, David Montgomery a gardé des souvenirs précis.

"Mick était vraiment quelqu'un de très spécial, une sorte de personnage à la Nijinski. Mais pour moi, c'était juste un autre groupe de musiciens, car j'en photographiais des tonnes. Beaucoup d'entre eux sortaient des écoles d'art, où ils avaient passé quelques mois avant de s'en aller former un groupe

de rhythm and blues. J'ai connu comme ça Mick Fleetwood quand il avait 17 ans. Un jour il m'a invité à venir voir son petit groupe de blues et d'ailleurs j'ai négligé d'y aller, et puis c'est devenu Fleetwood Mac, un succès planétaire. Mais pour revenir à cette session, ça devait juste être un autre boulot ennuyeux que Mick a rendu spécial. Il était une popstar. Ça se voyait dans sa façon de s'habiller, de porter ses cheveux longs. Ils étaient un peu hors du temps en matière de mode, ils avaient leur propre look depuis le début, sans suivre la tendance des mods, par exemple. Keith est le Stones préféré de bien des fans, mais lui est toujours un gars pépère, tranquille, tandis que Mick avait une vision de ce que le groupe devait être. Je n'ai pas eu le temps de parler musique avec eux, moi qui suis un grand fan de blues, je devais juste fournir les meilleures photos possibles."

Comme si cette séance précise avait posé sa marque sur le destin du photographe américain, il vit aujourd'hui à l'endroit même où les photos ont été prises. *"Oui, c'est ma maison, le canapé d'où je te parle est à peu près à l'endroit où ils se tenaient dans les images. C'était mon studio de photo en 1972. Un jour on n'a plus eu vraiment besoin d'un studio, seulement d'un PC portable, alors on s'est mis d'accord avec mon épouse pour le convertir en appartement et on a pu l'acheter au propriétaire qui venait de se faire planter par un autre acheteur éventuel. C'est assez unique comme endroit, avec un grand jardin et des immenses baies vitrées, en plein Chelsea."* Par un caprice du destin, ces photos destinées à la publicité sont restées fameuses aujourd'hui.

"Quand on les a faites, on ne pensait pas que le groupe deviendrait plus grand que jamais, ni qu'il générerait plus d'argent que la British Steel, et rapporterait à l'économie du pays. Il n'y a pas tant de groupes anglais qui incarnent autant le rock'n'roll qu'eux. Je prenais des groupes en permanence et la plupart du temps ils disparaissaient à un moment donné. J'avais shooté les Small Faces, mais où sont ces gars aujourd'hui, en dehors de Rod Stewart ? En 1972, les Stones étaient encore un groupe de blues comme Fleetwood Mac et tant d'autres. Des enfants de Chuck Berry, B.B. King et Bo Diddley. Je n'ai plus jamais travaillé avec eux après cette session. Je dois avouer que je n'essaie pas non plus d'établir des liens d'amitié avec mes sujets. Je suis comme un dentiste ou un plombier, je fais le job, et puis voilà. Je suis juste un peu ami avec Bryan Adams, mais c'est parce qu'il sortait avec une amie de ma femme. J'estime qu'il doit y avoir une certaine confidentialité entre toi et l'objet de tes images. Parce qu'on les fait, c'est intense, et puis ils s'en vont. Et puis c'est tout."



▲ **BACKSTAGES**
Charlie Watts, Bill Wyman, Mick Taylor, Mick Jagger et Keith Richards font une pause au fish and chips, en face du studio de Montgomery.

"Keith Richards est le Stones préféré de bien des fans, tandis que Mick Jagger avait une vision de ce que le groupe devait être."

À ceci près qu'elles peuvent expérimenter un regain d'acuité, cinquante ans plus tard. C'est d'ailleurs ce qui se passe quand David Montgomery s'associe avec la galerie SpeedBird, en Arles. Ensemble ils décident d'éditer un original, soit la planche contact jamais tirée de cette session, ainsi qu'un tirage de chacun des membres du groupe, chaque image annotée par une marque de Chinagraph, ce crayon gras qui servait à l'époque à indiquer la sélection du photographe des images à tirer. Les quinze tirages numérotés et signés, en gélatine argentique, de taille 76 x 102 cm, constituent un corpus que les collectionneurs pourront s'arracher, au début de 2023, après un vernissage lors du salon Rétromobile à Paris, en février.

"On est très concerné par qui va posséder ces images. On fait attention à ce qu'elles ne finissent pas dans les mains d'une compagnie de bière ou de rasoirs, leur usage doit être approuvé. Les musiciens ont un certain ego qui doit être ménagé! Ça fait un moment que je suis dans le métier, et je peux te dire que dans le jazz ils sont moins chatouilleux en ce qui concerne leur image. Certes, il y a moins d'argent en jeu. Tu te rends compte, quinze tirages seulement, je ne peux même pas en offrir à mes amis!"

Contact :
speedbirdproduction@gmail.com.
Au salon Rétromobile, Paris, en février.

© DAVID MONTGOMERY

L'ange blues

Haylen, auteure-compositrice-interprète au look de pin-up, trace sa route sans faillir et sort enfin* Blue Wine, *son tout premier album.

Par LORAINE ADAM – Photo de KEVYN DIANA

THE VOICE en 2016, puis premier rôle féminin dans l'opéra-rock *Le Rouge et le Noir*, première partie du Dire Straits Experience, remplaçante de Demi Mondaine dans le *Fashion Freak Show* de Jean Paul Gaultier, au Crazy Horse, égérie de la marque d'enceintes Klipsch et soutenue par Gibson Guitar... Haylen cumule les lauriers mais n'oublie rien de ses débuts : "*Poussée dans mes retranchements, je suis allée au-delà de ce que je pensais être capable de faire. Côtoyer des artistes incroyables et écrire ensemble un bout de l'histoire, c'est fou, tellement inspirant et enrichissant ! Mais, je crois que l'expérience la plus difficile et celle qui m'a le plus appris, c'est le métro. J'y ai joué un long moment. Je n'oublierai jamais d'où je viens vraiment.*" C'est là, dans les squats, les scènes underground et à travers les jam-sessions qu'elle fait ses classes et qu'elle rencontre Simon Truxillo et Andrew Mazingue, qui vont lui permettre d'enregistrer ses premiers titres. Elle y fait aussi la connaissance de Kasia Grzelak, styliste de robes vintage de la marque Her Name Is Rita : "*Elle m'a habillée pour mes plus grandes dates et m'a toujours soutenue. Elle nous a malheureusement quittés en avril 2021, je lui dédie cet album ainsi qu'à mon ami, Sam Kad.*" Quant à son allure de pin-up qui lui va "comme un gant", Haylen raconte qu'elle a découvert les années 1950 seule, en remontant le temps : "*J'ai toujours beaucoup écouté de rock. Des années 1990 (Nirvana, System of a Down...), je suis remontée aux années 1970 (Janis Joplin, Creedence Clearwater Revival, The Doors), puis les années 1960 (Nancy Sinatra, Etta James...) et cela m'a menée aux années 1940-1950 et aux films en noir et blanc. J'ai pris une grosse claque. L'esthétique de cette époque me touche, c'est comme si une partie de moi y avait vécu.*" Véritable invitation au voyage, *Blue Wine* évoque la Route 66 dans les 50's-60's... "*Je rêvais d'une BO idéale teintée de blues, de soul noire américaine et de l'héritage qu'ils nous ont laissé.*" Robert Johnson, Little Walter, Willie Dixon et des artistes à la grande voix, tels que Etta James, Dinah Washington, Otis Redding, Sam Cooke, Wynona Carr, LaVern Baker sont parmi les inspirations les plus profondes d'Haylen, qui précise *qu'elle* est aussi "*une artiste et une femme bien ancrée dans son époque. La modernité et les sujets de notre société actuelle m'inspirent beaucoup*". Parmi les treize titres qui composent cet album, deux sont en français, un défi ? "*Oui ! Pas évident de faire sonner la langue française si belle soit-elle. J'ai voulu tenter l'aventure avec Théo de Hond, avec qui j'ai coécrit la plupart des titres de l'album. C'est même lui qui m'y a incitée, et nous sommes ravis du résultat. C'est notre langue maternelle et j'ai l'impression que mon cœur s'exprime d'autant plus quand je chante ces titres sur scène.*" Avec, justement, Théo à la guitare électrique et Andrew Mazingue à la basse et à la contrebasse, ils jouent ensemble depuis plus de dix ans. "*Andrew est franco-américain et m'aide aussi beaucoup pour les textes.*" Félix Bourgeois, batteur, percussionniste et multi-instrumentiste a également pris les rênes de la réalisation au studio la Gallandière, à Tours. "*Nous nous sommes donné le luxe d'enregistrer avec un quatuor à cordes, Les Parisiennes Quatuor, et un trio de cuivres composé de Neil Saidi, Paul de Rémusat et Noé Codjia. C'était mon rêve absolu. Cela donne de la profondeur aux titres et, surtout, beaucoup d'émotion.*" Le titre "Secret Rhythm", choisi pour le single, a fait l'objet d'un clip tourné dans le désert espagnol et rend hommage aux univers de Quentin Tarantino et Russ Meyer. Il a été réalisé par l'acteur-réalisateur Kevyn Diana, avec qui Haylen partage sa vie et collabore depuis plusieurs années. "*Deux autres rencontres m'ont aussi donné beaucoup de force dans ce projet, Thierry Nicolle et Fabien de Brem de Klipsch Group, dont je suis devenue l'égérie française.*"

Haylen était récemment au côté du collectif Barâyé à l'occasion d'une soirée de soutien au peuple iranien, au Trianon, avec notamment Arthur H, Yael Naim et Barbara Pravi. Elle suit aussi l'association Bien en Place. "*C'est très important de faire des choses ici, en Occident, où c'est possible. Ce qui se passe actuellement en Iran est abominable mais en même temps, c'est porteur d'espoir. Le vent de la liberté souffle, et moi, j'y crois.*" Artiste, poète et metteur en scène, son père a fui l'Iran à pied, en 1981, pour ne pas être exécuté et a trouvé asile en France. "*Il vivait dans un pays où l'art est banni, où la musique et la danse sont interdites. Ce n'est pas une vie. C'est une dictature ignoble qui tue sa jeunesse et ses femmes. Mais, un jour, j'emmènerai ma fille pour rencontrer notre famille et découvrir mon pays dans lequel je n'ai pas encore été autorisée à me rendre. Nous irons en tant que femmes libres.* The best is yet to come, *le meilleur est à venir.*"

Release party de l'album le 17 mars au Café de la danse et première partie d'Imelda May, à La Traverse, à Cléon (Seine-Maritime), le 21 avril.

PROFIL

Gaz Coombes
Pré carré

L'ancienne figure de Supergrass réaffirme, dans son nouvel opus, une liberté artistique retrouvée.

Par XAVIER BONNET

Photo de TOM COCKRAM

IL VA BIEN FALLOIR s'y faire. Surtout que ça ne date plus d'hier, désormais... Ainsi, Gaz Coombes n'est plus ce jeune freluquet à rouflaquettes qui régalait avec quelques potes de ses saillies pop (ou brit-pop) s'installant derechef dans les crânes et les charts. Le garçon ne renie rien de ce passé glorieux mais désormais lointain, bien quelque peu ravivé ces derniers temps - voir plus loin -, mais il est clairement passé à autre chose.

Il le confesse volontiers : se voir libéré d'une quasi-obligation à pondre de nouvelles ritournelles pop qui combleraient d'aise le plus grand nombre est un bonheur qu'il goûte à chaque instant ! *"J'ai beaucoup appris de* Matador [son second album solo, en 2015, ndla] *et de l'accueil positif qu'il a reçu à l'époque,* explique-t-il à ce propos. *Qu'un sentiment de pure expression libre puisse être aussi bien accepté fut une forme de révélation, surtout que, jusque-là, j'avais souvent le sentiment... d'interférences par rapport à ma musique, y compris du temps de Supergrass, entre les avis de ta maison de disques, des fans qui, inconsciemment, te mettent une pression à les contenter. Tout ça peut définir un cadre, une structure, dont j'ai voulu m'échapper, tout en étant conscient des risques que cela impliquait."*

Place donc aujourd'hui à *Turn the Car Around*, cinq ans après *World's Strongest Man*. La fin d'une trilogie à en croire le communiqué de presse. D'où l'envie de lui demander ce que ces trois albums ont fondamentalement en commun, à part l'identité du type qui les a façonnés-mitonnés. *"Je me suis un peu piégé tout seul en disant ça"*, sourit-il dans sa barbe, laquelle, à l'instar de la photo du visuel de l'album, lui donne des faux airs de hobo américain prêt à bouffer du bitume au volant d'un antique combo Volkswagen - ou à l'arrière de celui-ci, tandis qu'il gratterait sa guitare sans fin. *"Disons juste qu'à mes yeux, ce dernier album complète un processus créatif entamé il y a huit ans et basé sur cette liberté que j'évoquais à l'instant. Une fois dit ça, s'il faut vraiment comparer les trois albums, j'ai le sentiment d'avoir appris à être plus économe, plus sobre, d'un point de vue stylistique avec ce dernier, à davantage simplifier les choses, les rendre plus directes. J'ai aussi l'impression de mieux maîtriser les techniques d'enregistrement, que ce soit pour la batterie, la basse ou le piano. Avec moins de prises de tête et de frustrations là aussi... Moi, quelqu'un de buté ? Tu peux rajouter obsessionnel (rires) !"*

Il serait tentant d'imaginer que Coombes s'attarde au moins aussi longuement sur l'élément central qui compose ses préoccupations musicales : la mélodie, ciselée à loisir, et ce quelles que soient les différentes directions que peuvent emprunter les neuf étapes de *Turn the Car Around*. Tout faux ! *"C'est ce qui me vient le plus rapidement, comme si c'était ancré en moi,* poursuit-il. *Mais là encore, j'ai le sentiment d'avoir gagné en discipline, de savoir qu'après avoir passé trois jours à bidouiller sur mon synthé, il est temps de me poser devant un micro et de me consacrer à la mélodie vocale, même si je n'ai alors pas la moindre idée des paroles. Après quoi, tout s'enchaîne..."*

Pas la peine de vous faire un dessin, donc : ressusciter Supergrass n'est pas d'actualité, quand bien même Coombes tire du positif des éphémères dates, en 2019, de la tournée de reformation du groupe, contrariée par l'épidémie de Covid (et de la participation au concert hommage à Taylor Hawkins, en septembre dernier). *"Ces concerts nous ont permis de constater que l'on jouait encore très bien ensemble et que les chansons 'vivaient bien' sur scène,* précise-t-il. *Ce fut un enseignement intéressant, pouvant nous amener à penser qu'une autre tournée était éventuellement possible, pour un anniversaire ou une occasion particulière. Mais ça ne va pas plus loin... Ce que je fais de mon côté est très important à mes yeux et j'en adore chaque instant. Je n'ai pas peur de dire que ces dix dernières années ont été celles que j'ai préférées de toute ma vie, les plus créatives, les plus colorées ! L'histoire fut belle avec Supergrass, avec parfois une vraie magie et des albums magnifiques, comme* I Should Coco, *mais je doute vraiment que l'on puisse retrouver cette magie, encore moins en studio..."*

PHOTOGRAPHIE

Les NFT à la rescousse de l'art urbain d'Isaac Wright

Comment l'artiste a insufflé un esprit provocateur et rebelle aux NFT.

Par GEOFF MANAUGH

Isaac Wright va là où les autres ne vont jamais : il pousse des portes coupe-feu, monte des escaliers de secours verrouillés, emprunte des ascenseurs de maintenance. *"Ce qu'on voit est tellement incroyable,* s'enthousiasme-t-il. *Savoir que le reste du monde ne peut pas le voir, c'est du vol."*

Wright, 27 ans, est photographe, artiste et explorateur urbain. Ses photos témoignent d'une vie d'intrusion créative, avec des clichés de lieux et de choses qu'il n'était pas censé voir (pas légalement, du moins) depuis des points de vue apparemment impossibles : toits des gratte-ciel, ponts suspendus et gigantesques grues. Souvent, ses pieds sont comme suspendus au-dessus du monde, loin en dessous.

"Parfois, vous êtes simplement en train de marcher et une opportunité se présente, explique-t-il. *Il y a un moyen d'entrer, et vous êtes sur le point de voir quelque chose qui va vous changer à jamais."* Car l'exploration urbaine a bouleversé la vie de Wright... avant de la sauver. Ses photos lui ont valu une chasse à l'homme, une peine de prison et, plus tard, des millions de dollars de ventes.

Originaire de Cincinnati, Wright est un vétéran de la 10e division de montagne de l'armée américaine, où il a servi comme parachutiste. Lorsque l'armée l'a transféré à Fort Polk, en Louisiane, il s'est senti frustré. Enfant de la ville, élevé à Over-the-Rhine (un quartier historiquement noir de Cincinnati), Fort Polk était pour lui comme un exil. Il avait envie de retrouver la cité.

Wright ne veut pas dire sur quel pont il était, mais il a intitulé cette photo *Avant la tempête*.



L'artiste, chez lui.

Sur le Chrysler Building, à New York.

Dans les mois qui ont précédé son premier acte d'exploration urbaine, sa petite amie a commencé à lui envoyer des liens vers des photos prises depuis les toits de gratte-ciel, à New York, Londres et Shanghai, un monde de rêve fait de tunnels de métro, de demeures abandonnées et de néons. Allongé sur son lit de camp, Il s'est imaginé spéléologue dans des villes inconnues.

Lors de vacances, en mai 2018, Wright s'est rendu à Houston, armé d'un nouvel appareil photo et d'une obsession : voir ce genre de sites par lui-même. En quelques heures, il a choisi sa cible : une nouvelle tour en construction. Il s'est glissé à l'intérieur et a commencé à grimper, 10, 20, 50 étages, jusqu'au sommet. Le clair de lune tout en haut et le grondement des routes en bas. Assis là, au-dessus du bruit et des lumières, le stress et le traumatisme de sa vie ont disparu. *"Ce n'était pas une question d'excitation ou d'adrénaline,* explique-t-il. *C'était apaisant. En tant qu'humain, dans cette expérience, on se sent petit. C'est important de se souvenir de notre place dans le monde."*

Instantanément, il est devenu accro. Son expérience à Houston n'était que le début d'une frénésie d'exploration urbaine qui allait durer près de trois ans - et s'accélérer sensiblement après la libération, avec les honneurs, en mars 2020. Les photos qui en résultent, publiées sur les réseaux sociaux sous le pseudonyme @driftershoots, valent à Wright des dizaines de milliers de followers. Mais dans sa tentative de développer sa marque, il a commis une erreur de débutant. Une nuit, au sommet de la Great American Tower, le plus haut bâtiment de sa ville natale de Cincinnati, il a laissé derrière lui un autocollant sur lequel était inscrit son pseudonyme. Alors qu'il escaladait toujours plus de bâtiments, de grues et de ponts dans différents États, postant les résultats sur Instagram, la police a commencé à le considérer comme un possible saboteur.



Wright raconte que cette photo a été inspirée par *Harry Potter*.

En décembre 2020, les autorités ont suivi un de ses voyages, et Wright a été arrêté, plaqué face contre terre sur une autoroute de l'Arizona, puis jeté en prison avec des criminels. Sa caution a été fixée à un montant astronomique de 400 000 dollars, mais grâce à une oreille attentive à l'extérieur, il a pu la faire réduire à 20 000 dollars.

Wright a dû emménager dans le minuscule appartement de son père, à Cincinnati, avec interdiction de sortie assortie d'un bracelet électronique. Où pourrait-il trouver l'argent pour se défendre ? C'était au pire moment de la pandémie de Covid-19... et au début de l'engouement pour les NFT. Les *non-fungible tokens* (jetons non fongibles) sont ces transactions vérifiées par la blockchain qui enregistrent publiquement l'achat d'un bien numérique. Un artiste du nom de Beeple venait justement de gagner 69 millions de dollars en vendant aux enchères des NFT chez Sotheby's. Cela a donné une idée à Wright : pourquoi ne pas vendre ses photographies pour se "venger financièrement" d'un système légal qui a essayé de le ruiner ?

Un an après sa sortie de prison, Wright avait gagné plus de 10 millions de dollars en vendant des NFT de son travail.

À la fin du mois d'avril 2022, un an après sa sortie de prison, Wright avait gagné plus de 10 millions de dollars en vendant des NFT de son travail. Maintenant, il avait de quoi payer ses avocats.

Il pouvait se battre contre les accusations dont il était l'objet. Il pouvait aussi aider sa famille et ses anciens compagnons de cellule. Wright a commencé à donner 15 % de l'argent de ses ventes de NFT à des groupes militant pour une réforme du système de caution. Pour cela, il a ciblé le comté de Hamilton, dans l'Ohio, d'où il est originaire. *"Je connais trop de gens qui, s'ils avaient les ressources dont je dispose, s'en sortiraient aussi"*, rappelle Wright.

Son immense succès financier a évidemment suscité des critiques. Certains détestent tout simplement les NFT, tandis que d'autres trouvent que les photos de Wright ne sont pas différentes de celles de dizaines d'autres explorateurs urbains.

Puis, l'été dernier, Tim Spence, P-DG de la Fifth Third Bank de Cincinnati, a acheté trois de ses clichés dans une galerie d'art locale et, après avoir entendu l'histoire de Wright, l'a officiellement invité à monter sur le toit du gratte-ciel de la banque. C'est là qu'en octobre, Wright s'est filmé en livestream sur la ligne d'horizon de Cincinnati lors d'un festival artistique de la ville, bouclant ainsi la boucle de ce premier acte de sa carrière. Debout, surveillé non pas par des policiers mais par des coordinateurs de la sécurité publique, Wright pouvait admirer, non loin, la Great American Tower, le bâtiment même où ses ennuis judiciaires avaient commencé.

Pour lui, toute cette expérience déconcertante, de militaire à explorateur urbain, puis de photographe millionnaire à artiste approuvé par une entreprise, en l'espace d'à peine trois ans, dit quelque chose. Elle dit quelque chose de l'univers et de l'inspiration, et du fait d'entretenir une flamme en chacun de nous. *"C'est le but,* conclut-il. *Une conscience toujours plus grande de ce qui est possible. Qui puis-je être ? Puis-je vivre ma vérité et la vivre indéniablement, sans compromis ?"*

RS PRO

“J’ai fait ce que j’avais à faire”

Alan Foster a défendu des années durant la musique noire aux Grammy Awards, avant de se faire virer.

Par JONATHAN BERNSTEIN

ALAN FOSTER se souvient bien de la première fois qu’une promotion lui est passée sous le nez à la Recording Academy. Il travaillait dans le service de billetterie depuis environ quatre ans lorsque, en 2003, son supérieur lui a demandé de passer un entretien pour un nouveau poste. Dès le début de la conversation, il a senti que ça n’allait pas. Comme si la décision avait été prise à la seconde où il était entré dans la pièce. *“J’ai eu l’impression que l’entretien était bidon”*, déplore-t-il. Quelques jours plus tard, il apprenait que le job serait confié à un autre employé avec moins d’expérience.

“C’est là que j’ai commencé à noter, dans mes évaluations, mes problèmes avec les pratiques d’embauche, explique Foster, 59 ans. ‘Je remarque que vous n’avez pas beaucoup d’hommes noirs à d’autres postes de direction. […]’ ‘J’ai l’impression qu’on m’a préféré quelqu’un qui a moins d’expérience et qui est blanc.’”

Tout au long de ses quinze ans à la Recording Academy, il était considéré par ses pairs dans l’industrie de la musique comme un agent de liaison essentiel, qui a élargi la portée et la représentation de la musique populaire noire au sein de l’institution. Musicien lui-même, Foster est devenu l’un des rares employés noirs de niveau intermédiaire au bureau principal de l’organisation, à Los Angeles. *“Alan était le porte-parole de la musique noire*, se souvient Mathew Knowles, père (et ancien manager) de Beyoncé, qui était membre de l’un des comités présidés par Foster. *Il a vraiment fait prendre conscience à l’académie, en interne, de l’importance de la musique noire.”*



© COURTESY OF ALAN FOSTER; DR; BILLY INGRAM/WIREIMAGE

PHOTOGRAPHIE DE Carlos Gonzalez/The1point8

Mais au cours des neuf années qui ont suivi sa première “non-promotion”, ses relations avec la haute direction se sont détériorées. À plusieurs reprises, il a été réprimandé pour des infractions qu’il jugeait insignifiantes. Foster admet avoir commis des erreurs de bonne foi. Mais il se souvient avoir eu l’impression que ses supérieurs profitaient de la moindre excuse pour le réprimander, à propos d’incidents aussi mineurs que la tenue d’une réunion à huis clos dans son bureau alors qu’on lui avait dit qu’elle devait être ouverte. À un moment donné, un membre des RH lui aurait soutenu qu’il avait *“intimidé”* un supérieur blanc en le regardant dans les yeux pendant une réunion. *“J’ai répondu :* ‘Vous vous moquez de moi ? Vous savez à quel point c’est raciste ?’”, se souvient-il. Puis, à l’automne 2012, il est licencié pour *“performance professionnelle inacceptable”*. Quelques mois plus tard, il déposait plainte. Aujourd’hui il reconnaît avoir conclu un accord confidentiel avec la Recording Academy, qui a accepté de lui verser une somme forfaitaire.

Foster était un ardent défenseur de la représentation des Noirs, à une époque où la Recording Academy faisait l’objet de nombreuses critiques pour son incapacité à apprécier la musique noire contemporaine. À l’époque où il y travaillait, l’institution avait dû faire face à des allégations de racisme de la part d’une ribambelle d’artistes célèbres, de Carlos Santana à Herbie Hancock. Ces critiques se sont poursuivies dans les années qui ont suivi son licenciement, après que les œuvres de Macklemore et d’Adele ont été préférées à *Good Kid, m.A.A.d City* de Kendrick Lamar et *Lemonade* de Beyoncé, lors des Grammy Awards.

La Recording Academy s’est désormais publiquement engagée à faire davantage d’efforts en matière de diversité, d’équité et d’inclusion. Depuis 2021, elle est dirigée par Harvey Mason Jr, son premier P-DG noir. *“L’emploi de Monsieur Foster à la Recording Academy a pris fin il y a une décennie*, écrit Mason dans une déclaration à *Rolling Stone*. *C’est une nouvelle académie. Grâce au travail acharné de nombreuses personnes, y compris ceux qui sont passés avant nous, nous avons fait de grands progrès ces dernières années, et nous espérons que ces changements démontrent clairement qui nous sommes aujourd’hui et qui nous serons demain.”* Foster n’a pas retrouvé d’emploi stable depuis son licenciement. Ayant épuisé ses économies, sa situation est devenue précaire et il ignore où il vivra ces prochains mois. Pourtant, il reste optimiste quant à l’avenir de la Recording Academy sous sa nouvelle direction. *“Je soutiens Harvey*, affirme-t-il. *Peut-être qu’ils font plus de sensibilisation auprès de ces communautés, ce qui est génial. C’est le genre de choses que j’ai initiées.” “C’est triste*, écrit Foster dans un e-mail. *Ils ne m’ont pas considéré comme un atout pour l’entreprise. Ils ont choisi de me limiter, de me discréditer, de m’humilier et, finalement, de me licencier, tout cela parce qu’un homme noir a défié leur système d’exclusion.”*



CONSTRUIRE DES PONTS Ci-dessus : Foster avec James Brown et Little Richard, dans les années 1980, alors qu’il était bras droit et guitariste du second. À droite : Avec Heavy D, en 2008, pendant le mandat de Foster à la Recording Academy.

IMPOSSIBLE POUR FOSTER de ne pas tomber amoureux de la musique en grandissant à Dayton, dans l’Ohio, dans les années 1970. La ville était un vivier du funk et du R’n’B, grâce à des groupes comme les Ohio Players, Lakeside et Zapp. Après le lycée, il a rejoint un groupe local appelé Record Player, ce qui l’a amené à rencontrer, par hasard, quelqu’un qui allait changer le cours de sa vie : Little Richard.

Pendant une décennie, à partir de 1984 environ, Foster a travaillé comme bras droit et guitariste occasionnel du pionnier du rock’n’roll. Il en est venu à considérer Little Richard comme une figure paternelle. Mais au début des années 1990, il a besoin d’un travail plus stable. Il atterrit à la Recording Academy en 1997, où il finit par devenir coordinateur du prestigieux département des récompenses de l’organisation.

En 2004, Foster a contribué à façonner la relation entre l’institution et la musique populaire noire en tant que chef de projet dans les divisions rap, reggae et R’n’B. Il a passé des années à tenter de convaincre des segments de l’industrie du R’n’B et du hip-hop que la Recording Academy prenait leur musique au sérieux. En interne, Foster a contribué à la mise en place d’une série de nouvelles catégories, telles que “Meilleure chanson rap”, “Meilleure performance urbaine/alternative” et “Meilleure performance rap solo féminine” : *“J’avais l’impression qu’il y avait un système en place qui empêchait la musique noire d’obtenir le même respect que les autres genres musicaux.”*

“On ne m’a jamais considéré comme un atout positif. On m’a discrédité, humilié et licencié, tout cela parce qu’un Noir a contesté leur système d’exclusion.”

Foster militait sans concession pour la musique noire, et il reconnaît que ça ne pouvait que conduire au conflit. *“Chaque fois que vous essayez d’apporter de nouvelles idées à quelqu’un coincé dans les vieilles méthodes, vous allez vous prendre la tête*, concède-t-il. *Je serai le premier à dire que j’ai parfois dépassé les bornes.”*

À l’époque, une partie de son travail consistait à présider les comités de sélection qui élaboraient la longue liste initiale envoyée aux membres de l’académie, lesquels choisissaient ensuite les nominés. En octobre 2012, après que le comité de sélection R’n’B a décidé de sa liste d’entrées, Foster l’a présentée à un manager, qui, selon lui, a fait pression pour qu’il modifie la décision du comité au sujet d’un artiste spécifique. Il a refusé. La semaine suivante, il a été convoqué par les ressources humaines et licencié.

“J’ai dit : ‘Non, je ne vais pas faire ça, parce que si je le fais, j’interfère avec le processus’, se souvient Foster. *Vous ne pouvez pas changer ce que* [le comité] *a fait après coup.”* Larry Batiste, chef d’orchestre renommé et actuel administrateur des Grammy Awards, qui était le président de ce comité R’n’B 2012, a refusé de commenter les détails de l’affaire, mais a expliqué : *“Je dirai simplement qu’Alan avait une forte personnalité, qu’il avait son franc-parler et qu’il avait beaucoup de courage. Si* [quelque chose] *n’allait pas, il le disait.”*

Le licenciement de Foster représente le sommet de plusieurs années de réprimandes, que George Thompson (un responsable informatique retraité de la Recording Academy, qui s’est lié d’amitié avec Foster car ils étaient deux des rares employés noirs à l’époque) considérait comme un moyen de “contrôle”. *“La haute direction avait tendance à tenir Alan en laisse*, explique Thompson. *Ils vous écrivaient et mettaient ceci et cela dans votre dossier, et l’instant d’après, votre dossier est rempli de choses qui ne sont vraiment rien.”*

Deux autres anciens employés noirs décrivent une dynamique similaire de réprimandes pour ce qui leur semblait être des erreurs mineures. *“La première chose qui me traverse l’esprit, ce n’est pas de me dire :* ‘Quelqu’un fait de la discrimination à mon égard’, affirme l’un de ces anciens employés. *Ma première pensée est d’y aller et de faire du bon travail. Mais quand je remarque qu’il y a de l’injustice, alors je dis quelque chose.”*

Les deux anciens collègues affirment que cette dynamique s’est avérée préjudiciable à leur bien-être. *“Ils ont affecté ma chance d’évoluer et d’avoir une bonne vie*, assure le second ancien employé. *Ils ne m’ont pas donné les augmentations que j’aurais dû obtenir sur la base de mon travail documenté […]. En tant que travailleur afro-américain, vous savez que c’est plus ou moins comme ça que ça se passe, alors vous jouez le jeu, et vous faites de votre mieux et obtenez les gains que vous pouvez.”*

Comme la plupart de ses associés, amis et anciens collègues interrogés dans le cadre de cet article, Foster est incapable de séparer son expérience sur son lieu de travail de la difficulté qu’a la Recording Academy à reconnaître la musique populaire noire contemporaine. *“Je ne méritais pas d’être licencié comme je l’ai été*, estime-t-il. *Je ne méritais pas d’être jugé constamment, parce que je faisais ce qui était juste.”* ®



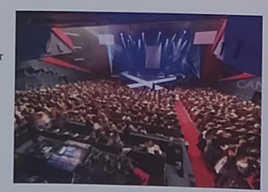
SALON PROFESSIONNEL

Le Midem est mort, vive MidƐm+

Institution depuis 1967, le rendez-vous des pros de la musique s'est interrompu en 2020. Pour mieux renaître cette année.

Par PIERRE-MARIE DUFOUR

FIN JANVIER, les métiers de la musique sont de retour sur la Côte d'Azur, au moment où, entre le spectacle vivant, le streaming et autres NFT, le marché reprend des couleurs. C'est une très bonne nouvelle pour un secteur dont la fragilité se reflétait au rythme du déclin de la fréquentation du salon du Marché international du disque et de l'édition musicale (Midem), finalement interrompu il y a trois ans. La ville de Cannes, qui a racheté la dénomination pour 10 000 € - un engagement financier raisonnable, dont le montant nous a été confié par David Lisnard, le maire de la ville -, veut redonner son aura au salon. Une édition de préfiguration de ce renouveau a lieu au Palais des festivals cannois ces 19, 20 et 21 janvier, sous le nom MidƐm+, *"avec un 3 (inversé), comme Web3, et aussi parce que nous y aurons trois grandes parties* [nous y reviendrons, ndlr] *et +, car c'est un événement augmenté, désormais autant festival que salon"*, précise Benoît Désveaux, directeur général de Hopscotch, le producteur exécutif du nouveau Midem. *"Le mot d'ordre du premier MidƐm+ est l'innovation à tous les niveaux"*, renchérit Kevin Primicerio, directeur général de Pianity, première marketplace française de musique en NFT. Sa société est un bon exemple de l'apport du monde métavers pour les artistes : créée il y a dix-huit mois, elle a déjà redistribué plus de 2,5 millions de dollars aux artistes depuis son lancement. Pianity, comme une centaine d'autres entreprises en France et dans le monde, a rejoint la communauté des Music Seekers+ (MuSee+), un business club des principaux décideurs du secteur, participant à la définition des orientations à prendre par MidƐm+. Y figurent déjà, en tant que membres fondateurs ou associés, Universal Music France, les sociétés d'auteurs, la Sacem, Bolero Music *(voir RS nº 143)*, Deezer ou encore Vrroom *(voir RS nº 145)*. En plus du rendez-vous annuel cannois, ces membres, dont le nombre ne dépassera pas 300, seront amenés à se retrouver régulièrement via une plateforme dédiée, ainsi que pour trois temps forts déjà prévus en 2024 : un en France, un à l'étranger et un on line. Le ticket d'entrée est au minimum de 3 000 € HT.



▲ SALLE MYTHIQUE Le festival professionnel reprend ses quartiers dans le Palais des festivals et des congrès de Cannes.

© VILLE DE CANNES/MIDEM+

Le cœur de MidƐm+ repose donc cette année sur trois piliers : l'Agora, l'Academy et le Live. L'Agora est constituée par les échanges business entre les acteurs internationaux de la musique, dans tous les secteurs : maisons de disques, directeurs artistiques, managers, éditeurs, producteurs de spectacles et tous les entrepreneurs collaborant à cet écosystème. La constitution d'un réseau y est encouragée par les tables rondes, les keynotes et les conférences jalonnant ces trois jours.

L'Academy est un lieu tourné vers la formation professionnelle, tant des artistes que des acteurs du secteur, orienté vers les nouvelles technologies. Enfin, le Live fait partie de ce repositionnement de MidƐm+. *"Alors que des concerts mémorables ont eu lieu au Midem, le spectacle vivant était devenu, au fil du temps, le parent pauvre du salon"*, constate Benoît Geli, directeur de Panda Events. Sa société a donc eu à cœur de proposer un line-up de premier plan, sous l'œil vigilant de Jean-Michel Jarre, pionnier des musiques électroniques en France et parrain de ce premier MidƐm+. Ce dernier y propose trois concerts immersifs, tandis que des spectacles de Sofiane Pamart, Hyphen Hyphen et Fat Boy Slim sont programmés, sans oublier la présence de l'orchestre de Cannes ou de Cerrone. De nouveaux artistes, comme Dorely, popularisée sur Tik Tok, Lazli ou Benaria seront aussi présents, par le biais de concerts, de master class ou d'expériences immersives. Au total, une quinzaine de shows ouverts au public étaient confirmés à l'heure où nous mettions sous presse, ainsi que deux créations originales.

"Si nous réussissons ce pari de relancer le Midem, il va s'insérer, comme le Festival du film, le MIPcom, le MIPTV, Canneséries, Cannes Lions (publicité), dans l'écosystème Cannes On Air", explique David Lisnard. Ce projet, consistant à faire de sa ville un pôle majeur de la création artistique et audiovisuelle, comprend déjà un campus universitaire, inauguré à la rentrée 2021, une cité des entreprises, forte de treize sociétés, et des studios de cinéma et de musique en cours de construction : reconnaissons qu'outre son doux climat hivernal, Cannes On Air propose un environnement idéal pour la renaissance du Midem...

En attendant la livraison du musée du Cinéma et du Festival, espérée pour 2028.

© DR

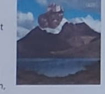


Dans les oreilles de Francis Zégut

NOTRE CHRONIQUEUR NOUS PROPOSE CHAQUE MOIS UNE SÉLECTION D'ALBUMS QUI ONT RETENU SON ATTENTION.

1 OHM

OF HYMNS AND MOUNTAINS



La sérendipité est la capacité, l'aptitude à faire par hasard une découverte inattendue ou presque. C'est ce qui m'est arrivé le 16 décembre en rôdant sur Facebook : je suis tombé sur l'affiche du Ferrailleur club concert de Nantes, qui accueillait le soir même OHM, un groupe français qui présentait son premier album, *Of Hymns and Mountains*. Toujours curieux, j'ai acheté sur iTunes et j'ai écouté. C'est comme si Black Rebel Motorcycle Club se téléportait dans ces 70's si chères et délirantes, gros son un peu psyché, un peu de Led Zep, un peu de Roger Chapman dans Family, autant vous dire que cela a percuté, à un tel point que je vais les programmer dans les semaines à venir dans "Pop Rock Station", sur RTL2.

2 Elder

INNATE PASSAGE

Novembre est l'époque des *murmurations* d'étourneaux en direction du plus chaud. Le 25 novembre 2022 sortait *Innate Passage*, le 13e album du quatuor américain Elder, du metal prog ou du prog tout court, je m'en fous un peu ! Il n'y a que de longs titres "Merged in Dreams - Ne Plus Ultra" dure 14 mn 44 ! Certains s'ennuieront, d'autres profiteront de l'évasion, si rare de nos jours. À la fois complexe, vaporeux, pêchu, avec des claviers, des guitares, ça chante avec une petite tessiture Peter Gabriel, c'est hors formatage, une aubaine ! Bénis soient les groupes qui tentent des choses : Elder respecte les traditions des aînés et crée son propre monde. Rarissime est la musique pouvant changer le vol d'un nuage d'oiseaux, soyons reconnaissants !

3 GA-20

CRACKDOWN

J'ai adoré leur précédent hommage à Hound Dog Taylor, le bluesman aux 6 doigts à la main gauche. J'adore leur blues électrique crade et puant, comme la Chicago River au temps où se déversaient en son lit les abats de la boucherie des États-Unis. Leur blues, ici revisité dans une version amplifiée par le GA-20, un ampli Gibson des années 50-60, et dont le modèle a été repris sous forme de nom par ce groupe composé de Pat Faherty, Matt Stubbs et Tim Carman. Les pieds collés dans un *swamp*, j'essaie de m'en sortir, j'écoute, je me sens bien. Dévoré par les moustiques et reluqué par un alligator aux yeux rouges, j'attends la fin de *Crackdown*...

4 The Blue Nile

A WALK ACROSS THE ROOFTOPS

40 ans ! Pour les amateurs de son, il est l'un de points de repère de la BO d'une vie, quatre décennies durant lesquelles artistes et producteurs ont essayé, sans jamais y parvenir, d'égaler la qualité de ce disque sorti sur le label indie Linn Records, fondé en 1982 par Ivor Tiefenbrun, connu pour avoir aussi fabriqué la platine Sondek LP12 ! Le groupe a été signé dans la foulée et a sorti son premier opus en 1983. Son expérience et le talent de Paul Buchanan ont scellé l'un des incontournables de l'histoire de la pop : une sophistication remarquable, à la limite de l'éternité, une pièce que je réécoute avec délice plusieurs fois par an et que je programme sur RTL puis RTL2 depuis... 1983 !



Décembre 2022

Ce classement a été réalisé à partir des chroniques les plus lues sur les supports numériques de *Rolling Stone*.

ALBUMS



1. **BRUCE SPRINGSTEEN** Only the Strong Survive
2. **NINA HAGEN** Unity
3. **DAVID BOWIE** Divine Symmetry (réédition)
4. **KAT ONOMA** Billy the Kid (réédition)
5. **TOM PETTY & THE HEARTBREAKERS** Live at the Fillmore 1997
6. **THIS IMMORTAL COIL** The World Ended a Long Time Ago
7. **MERYL STREEK** 796
8. **IAM** L'École du micro d'argent (réédition)
9. **LOUISE ATTAQUE** Planète Terre
10. **LARKIN POE** American Girls

SINGLES



1. **SAEZ** Ievguenia
2. **A-HA** As If
3. **MUSE FEATURING MYLÈNE FARMER** Ghosts
4. **YOU ME AT SIX** heartLESS
5. **SAXON** Dambusters
6. **IGGY POP** Strung Out Johnny
7. **KOKOMO** Non Essential Man (Acoustic)
8. **GORILLAZ** Skinny Ape
9. **BRYAN ADAMS** Let's Get Christmas Going
10. **RED HOT CHILI PEPPERS** The Shape I'm Takin'

Merci pour ce moment

Aurons-nous assez d'électricité en 2023? Peut-être. 2024, 2025? Pas sûr... La faute aux écolos, qui s'en défendent, mais aussi à tous ceux qui, par conviction, intérêt ou manque de courage politique, ont choisi d'ignorer les faits et de se plier aux diktats antinucléaires. Une faillite collective.



PAR LAURENT BAZIN

CÉCILE DUFLOT n'est pas contente et elle le dit sur Twitter: elle en a marre qu'on accuse les Verts d'être responsables du risque de coupure d'électricité. L'ancienne ministre se rebiffe sur le réseau social avec une aveuglante sincérité: *"J'ai bon caractère,* dit-elle, *mais je commence à trouver ridicule au dernier degré l'armada de* 'C'est la faute aux écolos'. *Tout ça relève d'une bêtasse économie de réflexion."*

À la réflexion, le délit est pourtant constitué.

C'est bien le nucléaire qu'elle combat qui nous manque - et nous manquera - pour affronter les hivers à venir. Même si nous avions développé les énergies renouvelables qu'elle souhaitait, les faits, les chiffres le crient: nous ne serions pas au rendez-vous.

Et, oui, c'est bien Cécile Duflot, patronne des Verts, qui a négocié avec le PS la plateforme de gouvernement prévoyant la sortie progressive du nucléaire. Cette année-là (2011), nous étions autosuffisants mais elle était fascinée par le coup de force des Grünen, les verts allemands, qui venaient de contraindre Angela Merkel de sortir totalement l'Allemagne de l'atome en 2022. On a vu le résultat... Une dépendance mortifère au gaz russe et la relance des centrales à charbon. Bilan carbone catastrophique, souveraineté aux orties, vision stratégique minable. Ce n'est pas vraiment leur faute, aux Verts, ils sont antinucléaires par construction depuis les années 1970 et le combat contre Superphénix. Dominique Voynet y était, c'était sa première manif. Cécile Duflot et Yannick Jadot continuent à y croire. Même lorsque la vérité vous saute à la figure, on n'enterre pas facilement ses premiers pas de rebelle et un demi-siècle d'idéologie.

Le problème c'est que leur allergie à l'atome a été contagieuse. Au gré des alliances et des accords politiques, des modes et des annonces, presque tout le monde à gauche et au-delà a fini par adopter leur point de vue.

Repris au mot près par François Hollande et mis en œuvre par Ségolène Royal, le "programme commun" de 2011 aboutira à la mise à mort de Fessenheim... Et à nos ennuis de l'hiver. Car on ne s'est pas contenté alors de programmer la fermeture de réacteurs, on s'est aussi abstenu d'effectuer les travaux nécessaires, on a coupé des financements, on s'est empressé d'enterrer de nouveaux programmes dans un aimable acquiescement médiatique: défendre le nucléaire à l'époque, sur un plateau de télé, était plus que risqué, il faut le reconnaître. L'atome, c'était réac, de droite, bref, c'était *caca*. Même les journalistes qui font aujourd'hui le procès des écolos, vous auraient écharpés...

Dans la foulée, Emmanuel Macron, qui se glorifie de relancer le nucléaire en 2022, s'est bien gardé de faire marche arrière quand il était encore temps. Car c'est bien lui et personne d'autre qui a achevé l'œuvre hollandaise en signant la fermeture les deux réacteurs de Fessenheim en... 2020. *"Chose promise chose due"*, proclamaient alors fièrement le Premier ministre Édouard Philippe et... Élisabeth Borne, à l'époque ministre de la Transition écologique.

Le résultat est là et tous les anciens patrons d'EDF le disent aujourd'hui (mais un peu tard, eux aussi): nous étions les meilleurs, indépendants, autosuffisants, souverains, et nous nous sommes tiré une balle dans le genou. Nous sommes encalminés pour dix à quinze ans.

Évidemment, ça ne nous empêche pas de continuer à courir. Dans une folle course en avant, justifiée par la nécessaire lutte contre le réchauffement climatique, on pousse les ménages à s'équiper de pompes à chaleur, à acheter des voitures électriques ou à prendre le train propre au lieu de l'avion sale, mais sans jamais se préoccuper des 40 % d'énergie supplémentaire* que nous sommes aujourd'hui incapables de produire pour les alimenter. Bref, on se jette dans le mur avec entrain, en criant "sobriété"!

Oui, vraiment, une jolie réussite collective. Bravo à tous et merci pour ce moment.

*Source: rapport de l'Ademe.

Arène Politique

Twist again à Moscou

Un an après le début de la guerre, de Mélenchon à Le Pen, les complices du pouvoir russe s'efforcent encore de sauver la mise de Poutine.

UN AN DÉJÀ. Et combien de temps encore? Douze mois que la guerre a déferlé de nouveau sans crier gare au cœur de l'Europe. Le 24 février 2022, Vladimir Poutine lançait à l'assaut de Kiev les milliers d'hommes qu'il avait massés depuis plusieurs semaines à la frontière ukrainienne.

Rares sont ceux qui avaient anticipé l'agression. Seuls les services de renseignement américains brillèrent par leur prescience, la plupart des pays occidentaux préférant ignorer les avertissements venus de Washington.

Il faut dire qu'une grande puissance envahissant du jour au lendemain un pays indépendant, ce schéma semblait inimaginable au XXIe siècle. Il fallait remonter le fil de l'histoire près de quatre-vingts ans en arrière, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, pour observer pareille configuration sur le Vieux Continent.

Un an plus tard, la guerre est toujours là, et rien ne s'est passé comme prévu, ni pour Poutine ni pour tous ces "idiots utiles" du maître du Kremlin qui croyaient tant en son irréductible puissance.

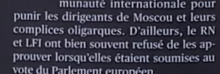
D'ailleurs, un an, c'est peu quand on cherche à faire oublier ses égarements passés. *"Français, vous avez la mémoire courte!"*, lançait le Maréchal Pétain le 17 juin 1940 pour exhorter ses compatriotes à *"cesser le combat"*. De nos jours, les descendants de cette philosophie que l'on dirait volontiers "munichoise" cultivent la même amnésie devant l'évolution du conflit en Ukraine. Ainsi, souvenez-vous, il y a douze mois à peine, le Sancho Pança insoumis chargeait contre un danger aussi imaginaire qu'indécent, la menace d'annexion de l'Ukraine par l'Otan!

Il faut réécouter la prestation de Jean-Luc Mélenchon sur le plateau de France 2, le 10 février 2022, pour mesurer toute la prescience du gourou de LFI. Dans la crise en Ukraine, l'agresseur est-il la Russie ou l'Otan, lui demanda-t-on. *"L'Otan, sans aucun doute,"* répondit Mélenchon, ajoutant: *Les États-Unis d'Amérique ont décidé d'annexer dans l'Otan l'Ukraine, et la Russie se sent humiliée, menacée, agressée.* Et de poursuivre: *La position de la France, si je la préside, c'est le non-alignement."* Ouf… L'Insoumis a échoué pour la troisième fois aux portes du second tour.



RENAUD DÉLY

Au même moment, à l'extrême droite, Eric Zemmour répétait qu'il ne croyait *"absolument pas"* à une agression de la Russie. Il faut dire qu'il l'aimait tellement son Vladimir, le petit Éric. *"Je rêve d'un Poutine français"*, clamait encore deux ans plus tôt le chroniqueur du *Figaro* tout émoustillé par les postures virilistes de son héros moscovite… Alors, c'est vrai, en apparence les zélotes du poutinisme ont rapidement tourné casaque. Tous se sont déclarés solidaires du peuple ukrainien agressé. Marine Le Pen, si fière de poser en photo au côté de son banquier, s'est dépêchée de faire disparaître les clichés compromettants avec "Tonton Vlad" de ses documents électoraux. Mais il ne s'agit que d'un revirement de façade. Car que clament ces complices de Moscou depuis un an. D'abord, qu'il ne faut surtout pas que les États-Unis, l'Europe et la France livrent des armes à l'Ukraine, sous peine d'être entraînés dans une spirale guerrière. Sauf que ce sont ces livraisons de matériel qui ont permis aux troupes du président Zelensky de résister vaillamment, puis de repousser l'envahisseur.



De même, ni les députés Insoumis, ni ceux du Rassemblement national n'ont jugé bon d'approuver la demande d'adhésion à l'Otan de la Suède et de la Finlande, lorsque les députés français ont été invités à se prononcer sur la résolution portée par ces deux pays démocratiques, soucieux de se réfugier sous le parapluie de l'Otan pour se protéger de l'ogre russe. Depuis un an, l'extrême droite et la gauche radicale mettent également en garde, en chœur, contre les conséquences des sanctions prises à l'encontre de Moscou pour le portefeuille des Français. Leur but: obtenir la lever les mesures prises par la communauté internationale pour punir les dirigeants de Moscou et leurs complices oligarques. D'ailleurs, le RN et LFI ont bien souvent refusé de les approuver lorsqu'elles étaient soumises au vote du Parlement européen.

Enfin, que clament Marine Le Pen, Jean-Luc Mélenchon et quelques autres depuis que l'armée russe recule et perd du terrain? Qu'il y a urgence à faire la paix…

Sans doute le pire pour eux serait-il que les Ukrainiens finissent par reconquérir la Crimée, puisque ces alliés de Moscou ont entériné de longue date l'annexion décrétée par Poutine, en 2014.

Et voilà qu'une voix prestigieuse à défaut d'être de prime jeunesse s'ajoute à ce concert de lâches: à 93 ans, l'historienne et académicienne Hélène Carrère d'Encausse renvoie dos à dos "l'entêtement" des deux camps et souligne qu'elle ne *"comprend pas l'obstination des Ukrainiens"*! L'obstination? Jadis, on appelait ça la Résistance, et cet état d'esprit vaut mieux que le *"lâche soulagement"* des Munichois de tout poil. Croyant échapper à la guerre, ils finissent toujours par ajouter le déshonneur à la défaite.

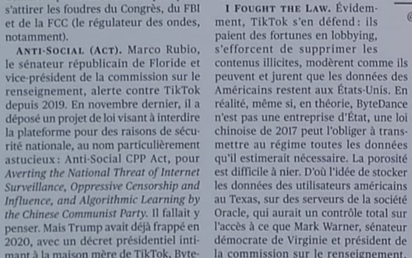
ILLUSTRATION D'ALAIN FRETET

King Of The Data Blues

Sécurité internationale, danger sur les sources et leur localisation ou encore désinformation et récupération de données. Le gouvernement américain décide de s'attaquer – à nouveau et à la suite de Trump – au célèbre site chinois au milliard d'abonnés.

Teenage Wasteland. Et si Trump avait eu raison avant tout le monde ? Au moins sur TikTok en tout cas, pour le reste, il y a débat. En 2022, les autorités américaines se sont rapprochées d'une interdiction de la plateforme de vidéos chinoise sur le territoire américain. Lors de sa résidence au Fillmore en 1997, récemment parue dans un coffret indispensable, Tom Petty pouvait encore dénigrer *"The Internet, whatever that is"*. Impossible aujourd'hui : TikTok a franchi le milliard d'utilisateurs en 2021, et rien qu'aux États-Unis, elle a dépassé les 200 millions de téléchargements. Deux tiers des ados y perdraient leur temps, entre chorégraphies médiocres et influenceuses douteuses. Mais ce n'est évidemment pas tout : il en faut plus pour s'attirer les foudres du Congrès, du FBI et de la FCC (le régulateur des ondes, notamment).

Anti-Social (Act). Marco Rubio, le sénateur républicain de Floride et vice-président de la commission sur le renseignement, alerte contre TikTok depuis 2019. En novembre dernier, il a déposé un projet de loi visant à interdire la plateforme pour des raisons de sécurité nationale, au nom particulièrement astucieux : Anti-Social CPP Act, pour *Averting the National Threat of Internet Surveillance, Oppressive Censorship and Influence, and Algorithmic Learning by the Chinese Communist Party*. Il fallait y penser. Mais Trump avait déjà frappé en 2020, avec un décret présidentiel intimant à la maison mère de TikTok, ByteDance, de vendre sa filiale à une société américaine. Oracle était sur les rangs, mais les tribunaux ont coupé court à l'affaire, et Joe Biden, une fois à la Maison-Blanche, a abrogé le décret de Trump.



Do You Want to Know a Secret. À partir de mars 2022, Emily Baker-White, journaliste à Buzzfeed passée depuis chez *Forbes*, a publié plusieurs enquêtes montrant, parfois à l'appui d'enregistrements de réunions internes, que TikTok avait réussi à se procurer des données personnelles qui n'étaient pas publiques, et à localiser plusieurs journalistes, ce qui met en danger le secret des sources. Il est également établi que la plateforme filtre ou modifie les contenus contraires aux intérêts de la Chine, comme les mentions des Ouïghours, du Tibet, des événements de la place Tian'anmen ou encore de Taïwan. Et le plus inquiétant reste probablement la désinformation, notamment électorale, mise en avant par l'algorithme, un phénomène qui dépasse les États-Unis, puisqu'il a été rapporté en Allemagne, en Colombie… Des chercheurs ont même prouvé que la plateforme pouvait récupérer ce que les utilisateurs tapaient dans le navigateur interne de l'application… en prétextant que c'était uniquement à des fins de maintenance. *You Can't Catch Me*!



PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

I Fought the Law. Évidemment, TikTok s'en défend : ils paient des fortunes en lobbying, s'efforcent de supprimer les contenus illicites, modèrent comme ils peuvent et jurent que les données des Américains restent aux États-Unis. En réalité, même si, en théorie, ByteDance n'est pas une entreprise d'État, une loi chinoise de 2017 peut l'obliger à transmettre au régime toutes les données qu'il estimerait nécessaire. La porosité est difficile à nier. D'où l'idée de stocker les données des utilisateurs américains au Texas, sur des serveurs de la société Oracle, qui aurait un contrôle total sur l'accès à ce que Mark Warner, sénateur démocrate de Virginie et président de la commission sur le renseignement, appelle *"le nouveau pétrole"*.

You Can't Do That. Le même Warner a accusé TikTok d'avoir dérobé les données personnelles de 150 millions d'Américains et a reconnu, à contrecœur, que Trump avait peut-être eu raison d'être aussi méfiant. À l'époque, les Démocrates prenaient le contrepied systématique de toutes ses positions. Dès 2019, le Committee on Foreign Investment in the United States avait lancé une enquête sur l'achat par la plateforme chinoise de l'application Musical.ly, et l'armée, alertée par le Pentagone, avait interdit à ses employés de télécharger TikTok sur leurs appareils. Depuis, la machine s'est emballée : Christopher Wray, le patron du FBI, a témoigné devant une commission de la Chambre des représentants, en novembre, en prônant l'interdiction pure et simple de TikTok aux États-Unis. Même son de cloche chez Brendan Carr, qui dirige la Federal Communications Commission. Même si elle n'a pas d'autorité directe en la matière, l'avis de Carr avait été écouté lors du différend avec Huawei, pour des questions similaires d'espionnage par la Chine. Pour lui, aucune mesure de protection des données ne sera suffisante, d'où la préconisation d'une interdiction totale.

Baby I'm Gonna Ban You. Avec le nouveau Congrès, la composition des commissions va changer, mais le projet de loi de Rubio devrait être à nouveau mis sur la table. Et le Congrès n'est pas le seul décisionnaire : comme l'armée l'a déjà fait, certaines agences fédérales ont pris des mesures de restrictions, de même que seize États républicains, par la voix de leur gouverneur, ont interdit à leurs employés d'installer TikTok sur leur téléphone professionnel. Certaines universités, dans l'Idaho et l'Oklahoma, envisagent d'en faire autant, même si l'Oklahoma est revenu sur ses annonces.

Let's Stick Together. Au Congrès, l'offensive contre les Big Tech de la Silicon Valley avait été un cri de ralliement chez les populistes de droite, et les médias sociaux américains, comme Facebook, n'échappaient pas à la crispation sur leur utilisation des données des utilisateurs. Mais le cas de TikTok est différent, car la société ayant partie liée à une puissance sinon ennemie, au moins rivale, il prend une dimension de sécurité nationale. L'intransigeance vis-à-vis de la Chine est un des principaux héritages de la période Trump et un des grands éléments de continuité entre son mandat et celui de Joe Biden. Au point de devenir un des très rares objets de consensus entre Démocrates et Républicains. *Happy Together*! ®

La ligne rouge

Le 15 novembre 2022, une semaine à peine après des élections de mi-mandat moins favorables que prévu pour les Républicains, Donald Trump s'est à nouveau porté candidat à l'investiture du Grand Old Party. Et cette entrée en campagne n'a pas franchement suscité l'enthousiasme dans son camp.

Par LAURIC HENNETON - Photo de KENT NISHIMURA



AUDIENCE
Le Président Donald Trump apparaît sur un écran, alors que la commission spéciale de la Chambre des représentants chargée d'enquêter sur l'attaque du 6 janvier contre le Capitole mène sa dernière audience dans le Cannon House Office Building, le lundi 19 décembre 2022, à Washington.

Le contexte est inédit. D'abord parce que les anciens Présidents privés de réélection sont rares, et parce qu'ils ont plutôt tendance à se faire oublier. Lors du dernier demi-siècle, seuls Jimmy Carter (1977-1981) pour les Démocrates et George H.W. Bush (1989-1993) pour les Républicains ont échoué à se faire réélire, et ils n'ont jamais tenté de reconquérir leur titre. Richard Nixon est un cas à part: il avait été vice-président de Dwight D. Eisenhower (1953-1961), a perdu contre John F. Kennedy en novembre 1960 et a fini par l'emporter huit ans plus tard. Mais il n'avait pas été Président. Theodore Roosevelt, vice-président promu à la présidence à la mort de William McKinley (1901), est élu en son nom en 1904, mais renonce à se représenter en 1908. Une décision qu'il regrettera au point de se présenter sous la bannière du Parti progressiste en 1912, mais en vain. Il faut remonter à la fin du XIXe siècle pour voir un président, Grover Cleveland, être élu (1884), battu (1888) et réélu pour un second mandat non consécutif (1892).

Un Trump amoindri

Pour Trump, les nuages s'accumulent à l'horizon: les milliers de pages de documents fiscaux récemment rendues publiques ont contribué à écorner le mythe du brillant entrepreneur (sauf chez ses disciples les plus dévoués) et son dîner avec un antisémite notoire, Nick Fuentes, a suscité un certain émoi jusque dans son camp. À quoi s'ajoutent les affaires: la Commission sur le 6 janvier a transmis des chefs d'accusation au ministère de la Justice, qui doit décider ce qu'il en fait, les documents confidentiels conservés à Mar-a-Lago, ou encore la tentative d'entrave à l'élection présidentielle en Géorgie.

Sans oublier des midterms où les candidats les plus trumpistes, qui continuent à nier la légitimité de la victoire de Joe Biden en novembre 2020, ont subi des revers très médiatisés. En Arizona comme en Pennsylvanie, aucun candidat trumpiste n'a réussi à l'emporter. En Géorgie et dans l'Ohio, les gouverneurs sortants, ouvertement trumposceptiques, ont été réélus facilement, alors que les candidats au Sénat ont été battus (Herschel Walker en Géorgie) ou élus moins facilement que prévu (J.D. Vance dans l'Ohio).

Autant de signes que la Trump Touch n'est plus ce qu'elle était. Le Midas de la politique américaine n'a décidément pas de pot. Même Fox News et les médias du groupe Murdoch semblent s'en détourner. L'affaiblissement de la marque Trump suscite donc naturellement les ambitions au sein du GOP. Et le temps commence à presser (oui, déjà). La saison des primaires commence dans un an, début 2024, et les entrées en campagne auront lieu d'ici l'été. Après, il sera trop tard.

La Trump Touch n'est plus ce qu'elle était. Le Midas de la politique américaine n'a décidément pas de pot. Même Fox News et les médias du groupe Murdoch semblent s'en détourner. L'affaiblissement de la marque Trump suscite donc naturellement les ambitions au sein du GOP.

Ron DeSantis: le favori

Et les candidats à l'investiture républicaine ne manquent pas. S'ils restent évasifs quant à leurs ambitions, certains signes ne trompent pas: visite des Early States, publication d'un livre. L'archifavori pour défier Trump est Ron DeSantis, 44 ans, réélu triomphalement gouverneur de Floride, après une élection serrée en 2018, où l'aide de Trump avait été décisive. Depuis, DeSantis a imprimé sa marque: trumpiste sans être Trump. Le meilleur de deux mondes. Fin février, il sort une autobiographie intitulée *The Courage to Be Free: Florida's Blueprint for America's Revival*. Ou comment le modèle floridien qu'il incarne depuis quatre ans peut s'appliquer au pays tout entier. Le terme *revival* n'est pas anodin: c'est un réveil religieux, donc un appel du pied aux évangéliques. DeSantis se targue de sa gestion du Covid: pas de confinement, pour préserver l'économie et au nom des libertés individuelles, pas de fermetures d'églises, aussi, et pas d'obligation vaccinale. Des décisions présentées comme alliant le courage du leader fort et la protection des libertés, sacerdoce républicain à opposer au dirigisme autoritaire des Démocrates. L'éditeur HarperCollins présente DeSantis comme l'incarnation du rêve américain: issu d'une famille *working class*, il se distingue dans le baseball, accède à Yale puis à la fac de droit de Harvard, s'engage dans l'armée après le 11-Septembre et sert en Irak. Il coche donc toutes les cases - sauf une: un charisme aux abonnés absents, sérieux handicap lors d'un débat télévisé face à l'histrion Trump.



EN HAUT Tim Scott, 57 ans, sénateur de Caroline du Sud depuis 2013, prête serment devant Kamala Harris.

CI-DESSUS Nikki Haley, 51 ans, gouverneure de Caroline du Sud (2011-2017) puis ambassadrice à l'ONU (2017-2018).

Les rivaux de l'intérieur

Mike Pence, le vice-président taciturne de Trump, a lui sorti un livre ambivalent sur son ancien boss. Il ne nie pas que ses décisions, le 6 janvier, l'ont mis en danger, ainsi que sa famille, mais il estime que leur présidence est injustement critiquée. Il n'a jamais trahi, même quand des émeutiers appelaient à le pendre, a un avantage considérable sur ses rivaux - tout le monde connaît son nom - jouit d'une belle capacité à lever des fonds et a tous ses brevets de conservatisme religieux. Il est sérieux comme un pape et ne devrait pas être pris en défaut par quelque casserole conjugale providentielle, mais il n'a pas, lui non plus, le moindre charisme.

Tim Scott est nettement moins connu mais unanimement salué comme très prometteur dans le camp républicain. Seul sénateur noir de son parti, il vient d'être réélu facilement en Caroline du Sud, État très conservateur. Souvent mis en avant par son parti, pour répondre au discours sur l'état de l'Union de Joe Biden, par exemple, il peut également servir à prendre en défaut les Démocrates: comment accuser les Républicains d'être racistes si leur candidat est noir? Une stratégie déjà tentée en Géorgie, en 2022: l'échec d'Herschel Walker tient probablement plus à sa personnalité qu'à sa couleur, et malgré ses défauts, il n'a été battu que de justesse. Comme tous les autres candidats putatifs, il reste muet mais sort un livre. Lors de son discours de victoire, en novembre, une phrase a fait couler beaucoup d'encre. Il a en effet déclaré que son grand-père avait pu voter pour le premier Président noir (Barack Obama) et qu'il aurait aimé qu'il soit encore vivant pour en voir un autre, mais républicain cette fois. Difficile de ne pas comprendre qu'il parlait de lui, le champ des présidentiables républicains noirs étant assez limité.

La caution internationale

Souvent évoqué parmi les candidats possibles, Mike Pompeo a été secrétaire d'État dans l'administration Trump, donc à la tête de la diplomatie américaine, ce qui lui confère une stature internationale. Ancien officier stationné en Allemagne pendant la guerre froide, il a ensuite été élu représentant du Kansas à la Chambre, donc l'Amérique du *heartland*, avant de prendre la tête de la CIA. Lui non plus ne se prononce pas encore mais a sorti un livre, a perdu plusieurs dizaines de kilos et passe beaucoup de temps dans les Early States - Iowa et New Hampshire. Être chroniqueur sur Fox News lui offre une tribune régulière et une exposition médiatique jamais inutile. Et si l'heure des femmes avait sonné? C'est ce que se dit Nikki Haley, née Nimrata Randhawa, fille d'immigrés indiens, élue et réélue gouverneure de Caroline du Sud. Elle a été critiquée à la droite de la droite (de la droite) pour avoir fait retirer le drapeau confédéré de la Statehouse suite à la tuerie de Charleston, en 2015, quand un néonazi avait ouvert le feu dans une église noire. D'abord critique de Trump, elle avait fini par accepter un poste d'ambassadrice à l'ONU, ce qui, comme dans le cas de Pompeo, ajoute une petite expérience internationale à son CV. Et comme tous ceux qui tâtent le terrain avant de se lancer, elle a sorti un livre en octobre.



FAMILY MAN Ron DeSantis, 44 ans, gouverneur de Floride depuis 2019, est né à Jacksonville, ce qui lui fait un point commun avec Lynyrd Skynyrd.

L'homme aux gilets en polaire

L'un des noms les plus surprenants sur les listes de présidentiables républicains est celui de Glenn Youngkin. Avec ses gilets en polaire, il ne paie pas de mine. Il assume son image de père de famille de banlieue, une banalité en contraste marqué avec un Trump dont il s'est bien passé lors de sa campagne victorieuse au poste de gouverneur de Virginie, en novembre 2021. Un petit exploit dans un État que les Républicains pensaient définitivement hors d'atteinte. Il a su jouer sur les peurs liées à la politique éducative des Démocrates et de la Critical Race Theory, présentée comme antiblanche et plus militante que scientifique, pour s'attirer les suffrages des minorités ethniques de la classe moyenne des banlieues tentaculaires de Washington DC. Une stratégie vue comme un modèle par les conseillers républicains. Et un signe que les minorités ne sont pas captives des Démocrates. Parmi les autres noms, l'inoxydable Ted Cruz, le sénateur du Texas dépourvu de colonne vertébrale, Larry Hogan et Chris Christie, deux anciens gouverneurs républicains d'États démocrates (Maryland et New Jersey), tous deux ouvertement hostiles à Trump. Ou encore Kristi Noem, aussi télégénique que conservatrice, fraîchement réélue (sans gloire) gouverneure du Dakota du Sud, qui pourrait être colistière de Trump. Car paradoxalement, l'affaiblissement de Trump est aussi sa force. Les signes de sa vulnérabilité suscitent les appétits et les ambitions, les rivaux se sentent pousser des ailes, mais une multiplication de candidats aura tendance à diluer le vote anti-Trump. Les sondages restent en effet plus favorables à l'ancien Président dans un champ divisé, alors qu'ils sont nettement plus serrés dans les face-à-face avec DeSantis, le seul adversaire à le devancer - parfois.

Sauf coup de théâtre, de nature médicale ou, plus improbable, judiciaire, Donald Trump reste le grand favori pour l'investiture du GOP en 2024. Les rivaux, y compris Ron DeSantis, donnent plutôt une idée du champ républicain dans la perspective de 2028, quand les deux grands partis seront contraints de se renouveler. Car côté démocrate, Biden semble décidé à se représenter en 2024. Et si une nouvelle candidature d'un Trump un peu usé était la meilleure perspective pour les Démocrates?

À S'EN MORDRE LES DOIGTS...

L'HISTOIRE DU ROCK N'EST PAS, ELLE NON PLUS, AVARE DE MAUVAISES DÉCISIONS QUI N'ONT PAS ÉTÉ SANS RÉPERCUSSIONS SUR TOUT OU PARTIE DE LA CARRIÈRE DES "FAUTIFS". REVUE DE DÉTAIL...

Par **ANDY GREENE** et **XAVIER BONNET**

© HARRY HAMMOND/V&A IMAGES/GETTY IMAGES



Les Beatles, en 1962, posent pour un portrait de groupe officiel. De gauche à droite, Ringo Starr, John Lennon, Paul McCartney et George Harrison.

The Beatles

Decca refuse de signer ceux qui deviendront les "Fab Four" !

1962 **LA DÉCISION DU LABEL** de faire l'impasse sur les Beatles après une audition a fait l'objet de tant de théories et d'analyses qu'il est devenu difficile de séparer le mythe de la réalité. Brian Epstein prétendra s'être entendu dire par le patron de Decca, Dick Rowe, que *"les groupes à guitare sont de l'histoire ancienne"*, mais Rowe répétera que ce n'était là que pure invention de celui qui était déjà le manager du groupe. Ce que l'on sait avec certitude, c'est que les Beatles ont gravé sur bande quinze chansons le 1er janvier 1962 et que Decca a rejeté le quatuor balbutiant, signant à la place... Brian Poole and The Tremeloes. Une "cagade" qui coûtera à Decca des millions de livres et plus sûrement encore quelques jolies heures d'insomnie à Rowe et à tout le board du label, malgré la signature (de rattrapage?) des Rolling Stones, dix-sept mois plus tard...

Les Rolling Stones confient la sécurité de leur festival aux Hells Angels

2

1969

ON PEUT RÉSOLUMENT parler d'une accumulation d'erreurs de la part des Stones dans leur volonté de conclure leur tournée américaine 1969 par un immense concert "à la Woodstock" en Californie. Cela commence par essayer de l'organiser au Golden Gate Park de San Francisco, mais le manque de temps et de main-d'œuvre adéquate les amène à opter, à la dernière minute, pour le circuit d'Altamont. Des approximations qui se poursuivent avec des WC en sous-nombre et de la nourriture insuffisante, ainsi que la construction d'une scène trop basse (moins d'un mètre du sol), avant le… clou du spectacle : faire appel aux Hells Angels pour assurer la sécurité. Malgré les récriminations du Grateful Dead et de Jefferson Airplane, deux des autres groupes à l'affiche, les Stones persistent et signent. Une folie qui se traduit par la mort d'un spectateur (Meredith Hunter), imputable aux Hells Angels, et des milliers de livres et d'articles arguant du fait que le terrible incident marque la fin de l'utopie des sixties.

JERRY LEE LEWIS convole avec sa cousine, mineure

3

1958

QUAND JERRY LEE LEWIS s'apprête à sillonner l'Angleterre pour sa première tournée en dehors des États-Unis, il décide de voyager avec sa femme. Lorsqu'ils posent le pied à l'aéroport d'Heathrow, un reporter demande à la jeune femme de se présenter. *"Je m'appelle Myra, répond-elle. Je suis l'épouse de Jerry."* Le reporter se tourne alors vers Jerry et lui demande l'âge de la dulcinée. *"Quinze ans"*, rétorque-t-il. La presse s'empare de l'histoire, pour rapidement découvrir qu'elle n'en a que 13 et qu'elle est sa cousine. L'affaire fait le tour du monde, la tournée est en grande partie annulée, Lewis se trouvant même dans l'incapacité de décrocher d'autres engagements ou de placer de nouvelles chansons dans les charts. Il relancera vaguement sa carrière dans la peau d'un artiste country, avant de profiter d'un vent de nostalgie des années 1950 et des tournées organisées en ce sens, mais le scandale continuera de la poursuivre pour le reste de son existence, quelle que soit la nature des explications qu'il pourra fournir sur la question.



Jerry Lee avec sa troisième épouse, Myra, sa cousine âgée de 13 ans. Leur mariage a provoqué un véritable scandale.

WOODSTOCK fête ses 30 ans dans le chaos absolu

4

L'édition de 1999 n'avait rien en commun avec les trois jours de "paix et d'amour" de 1969.

1999

EN THÉORIE, célébrer les 30 ans de Woodstock en 1999 tombe sous le sens. Les commémorations du 25e anniversaire ont été un succès et les festivals en Amérique ne sont alors pas monnaie courante. Seulement voilà, la réussite d'un festival ne se résume pas à réunir les plus grands groupes du monde sur trois jours. Il s'agit de penser à installer des toilettes dignes de ce nom, de trouver un moyen de fournir de l'eau à tout le monde sans que cela en passe par la vente de bouteilles à quatre dollars l'unité, de faire appel à des équipes de sécurité entraînées, d'imaginer des endroits où le public peut s'abriter ou juste se mettre à l'ombre s'il fait très chaud, voire, "accessoirement", de dénicher un site un peu mieux adapté qu'une ancienne base militaire désaffectée dans l'État de New York. Autant d'oublis de la part des organisateurs de Woodstock 1999, qui ne peuvent être que les seuls surpris à voir le désastre se traduire par son lot d'émeutes, brasiers et constats glaçants d'abus sexuels.

Prince change de nom pour un symbole nébuleux

5

1993

SA FRUSTRATION vis-à-vis de Warner Bros. est certes parfaitement légitime. En 1993, Prince enregistre à tour de bras et la major n'en fait juste rien. Il a également le sentiment que le contrat qu'il a signé avec la maison de disques n'est pas équitable et fait de lui un "esclave". Il estime alors que sa meilleure façon de contre-attaquer est de changer de nom pour un signe imprononçable, pensant que la manœuvre viendra annuler le contrat. Raté. Warner Bros. réagit en envoyant aux médias des milliers de compacts-discs estampillés du symbole afin qu'ils puissent imprimer son nouveau nom. Le label ajoute même, en guise de référence, *"L'artiste précédemment connu en tant que Prince"*. Le stratagème sème la confusion auprès des fans, avec des répercussions sur les ventes d'albums. En 2000, Prince redevient… Prince, à son initiative.



"Love Symbol" lors des World Music Awards, en mai 1994 à Monaco.

DAVID BOWIE ne trouve pas son salut chez les nazis

7

Bowie dans une Mercedes à la gare de Victoria, à Londres, lors de sa tournée "Station to Station", le 2 mai 1976.

1976

LA COCAÏNE est une sacrée drogue. C'est peu dire que la poudre blanche est responsable de bien plus d'une mauvaise décision dans l'histoire du rock. Chez David Bowie, les effets sont multiples. Si le psychotrope a "nourri" *Station to Station* en 1976, il n'a pas été sans conséquence sur sa santé mentale (et physique), le maintenant éveillé des jours durant. Un manque de sommeil que l'on a avancé comme explication au moment où il a "offert" au journaliste de *Playboy* venu l'interviewer, en cette même année 1976 : *"Je crois fermement dans le fascisme. Adolf Hitler était l'une des premières rockstars."* À peu près au même moment, il est photographié faisant ce qui s'apparente à un salut nazi à la gare de Victoria. Bowie démentira, le "Salutegate" ne semblant s'avérer au final qu'une photo prise à un moment malheureux d'un signe de la main à des fans, sans que le concerné ne fasse l'impasse d'une campagne de presse vénéneuse.

U2 impose son nouvel album sur iTunes

6

2014

C'EST PARCE QU'IL a toujours vu les choses en grand que U2 est passé, en l'espace de quelques années, des clubs aux stades. Mais le groupe pousse cette logique un peu trop loin, en 2014, en paraphant un contrat avec Apple impliquant que son album *Songs of Innocence* sera fourni gratuitement à tout acheteur des produits de la marque à la pomme. Parce que tout ce "petit monde" n'est pas forcément fan du quatuor et que cet opus n'est pas exactement un nouveau *Joshua Tree* ou *Achtung Baby* en termes de qualité, Apple est contraint de proposer un outil permettant aux utilisateurs le souhaitant d'effacer l'album d'un simple clic, en même temps que de mettre au point un site internet afin de guider ce même utilisateur (ou un autre…) dans sa démarche.



Bono avec son iPod !

Sid Vicious et Johnny Rotten se produisant sur scène au Randy's Rodeo, un nightclub de San Antonio.

8

SEX PISTOLS

lâchent un bassiste talentueux (Glen Matlock) pour un autre... beaucoup moins (Sid Vicious)

1977

GLEN MATLOCK N'EST PAS SEULEMENT le bassiste des Sex Pistols, mais également l'un de leurs compositeurs principaux. Un argument de taille qui n'empêche pas qu'il se voie signifier de prendre la porte, au début 1977, après plusieurs mois de tensions entre Johnny Rotten et lui. Le groupe aurait peut-être survécu s'il avait fait appel à un remplaçant capable de jouer ses parties et de contribuer à l'écriture des éventuels prochains morceaux ; au lieu de quoi il jette son dévolu sur Sid Vicious, qui, toute icône qu'il deviendra, est plus doué pour se piquer les veines que pour pincer les cordes d'une basse – ou faire quoi que ce soit d'utile avec. *"Peut-être l'alchimie aurait poussé à faire un autre album si Matlock avait été conservé*, admet Steve Jones, le guitariste du gang, dans ses mémoires (*Lonely Boy*). *Mais notre destin n'était pas d'en passer par une phase transitoire où nous aurions pondu un disque folk et serions partis en tournée avec Barclay James Harvest. Les Sex Pistols étaient nés pour exploser en plein vol et c'est exactement ce que nous avons fait."*



Geffen au Century Plaza Hotel de Los Angeles

9

DAVID GEFFEN

poursuit Neil Young en justice pour ne pas sonner comme... du Neil Young !

1983

QUAND LE PREMIER SIGNÉ le second sur son label, au début des eighties, il est en droit d'espérer contenter autant les fans que son compte en banque personnel, avec des albums de la trempe de *Comes a Time* et *Rust Never Sleeps*, les succès les plus récents à date. Tout juste n'a-t-il pas anticipé qu'au-delà d'une nouvelle ère musicale qui s'ouvre, Neil Young a avant tout en tête les besoins de son jeune fils, Ben, né avec une infirmité motrice cérébrale. Il commence alors à enregistrer des chansons avec un vocoder, transformant ainsi sa voix dans l'espoir de créer une communication avec un être aimé qui ne saisit pas le langage. Naît ainsi *Trans*, expérimental à souhait et singulièrement éloigné de ce que Young a proposé jusqu'ici, avec des ventes s'en ressentant en conséquence et des envies d'ailleurs chez le "Loner", poursuivies avec l'esprit rockabilly d'*Everybody's Rockin'*. Une "orientation" qui rend Geffen fou de rage, au point d'intenter un procès à sa star au motif de produire une musique *"non représentative"*. La bataille juridique qui s'ensuit tourne au ridicule, Geffen reconnaissant après coup une erreur phénoménale.

10

New York Dolls

"virent" communistes !

1974

AVEC LEUR PREMIER ALBUM, en 1973, les New York Dolls ne posent pas seulement les bases de toute la révolution punk qui va suivre mais imposent un chef-d'œuvre street-glam qui n'a fait que s'améliorer avec l'âge. Seulement voilà, ce fut loin de se traduire par des ventes fracassantes... Dans l'idée de changer radicalement leur image et d'attirer l'attention après un nouvel album passé encore plus inaperçu, ils décident de faire appel à Malcolm McLaren et acquiescent au plan de ce dernier d'opter pour le cuir rouge et de se produire devant un drapeau tout aussi rouge, surmonté de la faucille et du marteau. La provocation ne prend pas et le groupe se sépare quelques mois plus tard. Dans la foulée ou presque, McLaren assemble les Sex Pistols et prouve que baser sa musique sur le situationnisme français plutôt que sur le communisme est un moyen plus sûr de décoller dans les classements.

11

Guns N' Roses

s'attaque à *Chinese Democracy*

1994

QUAND AXL ROSE DÉCIDE de se passer des quatre autres membres de Guns N' Roses, au milieu des années 1990, sa fenêtre de tir est assez étroite pour prouver que le groupe a encore un avenir créatif devant lui. Après tout, s'il parvient à claquer un album s'approchant du niveau d'*Appetite for Destruction* – voire seulement de celui de *Use Your Illusion I & II* – tout le monde rabaissera son caquet et le groupe pourra aller de l'avant. Au lieu de quoi, Axl et un quarteron interchangeable de nouveaux fusils passent presque quinze ans à s'échiner sur *Chinese Democracy*, cramant des millions de dollars et une proportion moins aisément calculable de la bonne volonté des fans. Geffen, le label du groupe, va même jusqu'à offrir un bonus 1 million de dollars à Rose afin qu'il mène l'album à son terme avant 1999, une deadline explosée de neuf ans.



Bob Dylan lors des séances de son album Self Portrait, le 3 mai 1969, à Nashville, Tennessee.

12

1970

À LA FIN DES ANNÉES 1960, Bob Dylan n'en peut plus de se voir considéré comme "la voix d'une génération" par tel ou tel média, ou comme un messie par la frange la plus fidèle de ses fans. D'où une décision radicale de sa part. *"Je me suis dit :* 'Et puis, fait chier ! J'aimerais tellement que tous ces gens m'oublient', raconte-t-il à *Rolling Stone* en 1984. *Je voulais faire quelque chose qu'ils ne pourraient décemment pas aimer, qui ne leur parlerait pas."* Cela se traduit par *Self Portrait*, double album essentiellement composé de reprises, qu'il ripoline de cordes, cuivres et chœurs. Greil Marcus résume l'avis de beaucoup dans la première phrase de sa chronique, toujours dans *Rolling Stone* : *"C'est quoi, cette merde ?" "Ça a eu l'effet inverse de celui escompté*, concéda Dylan. *L'album est sorti, les gens se sont dit :* 'Ce n'est pas ce qu'on voulait' *et ils ont été encore plus amers."*

BOB DYLAN

"commet" *Self Portrait*



Bill Berry, Mike Mills, Michael Stipe et Peter Buck.

13

WARNER BROS

signe un contrat de 80 millions de dollars à R.E.M. pile au moment où la carrière du groupe commence à décliner

1996

SUR LE PAPIER, il semble logique de proposer un pont d'or et un contrat de cinq nouveaux albums à la clé à un groupe venant d'enchaîner une série assez folle d'albums comprenant des hits de la nature de "Losing My Religion", "Everybody Hurts" et "Man on the Moon", conférant à R.E.M. un statut de groupe parmi les plus adulés de la critique depuis quinze ans, au bas mot. Après tout, d'autres artistes tels que Janet Jackson et Metallica ont profité à leur tour de contrats lucratifs, et les labels de profits tout aussi "grassouillets" avec des compacts-discs à 20 dollars l'unité ! Mais Warner ne peut prévoir que *Up*, l'album suivant du groupe, en 1998, va faire un four monumental, pas plus que Napster est sur le point d'émerger et de faire voler en éclat son business model uniquement basé sur le CD. Plus de vingt-cinq ans plus tard, ce contrat reste perçu par beaucoup comme le plus mauvais deal de tous les temps.

ELVIS PRESLEY refuse un rôle dans *A Star Is Born*

1976

ON NE VA PAS SE MENTIR, les rôles marquants d'Elvis au cinéma se comptent sur les doigts d'une main, voire une main à laquelle il manquerait malencontreusement quelques phalanges. Et aucun pour vraiment marquer l'histoire… Peut-être en aurait-il été autrement si l'intéressé était apparu aux côtés de Barbra Streisand dans le remake de 1976 de *A Star Is Born*. Presley est le premier choix de Streisand pour le rôle, et une rencontre est organisée afin qu'ils en discutent. Mais le Colonel Parker insiste pour que son poulain figure en nom principal sur l'affiche et bénéficie d'un cachet exorbitant. En outre, Parker déteste le scénario car celui-ci présente le personnage sur le déclin. C'en est trop pour les producteurs, qui choisissent Kris Kristofferson à la place. Acclamé, le film aurait pu offrir au "King" un come-back retentissant, ainsi qu'une aide précieuse dans sa vie à une période alors difficile.

14

Elvis en concert au Spectrum de Philadelphie, en 1976



Dennis Wilson, Carl Wilson, Bruce Johnston, Al Jardine et Mike Love

15

Les Beach Boys font l'impasse sur le festival de Monterey

1967

PUISQUE LE MONTEREY POP FESTIVAL a pour mission de rassembler les nouveaux groupes les plus prometteurs, à l'instar de The Jimi Hendrix Experience, The Who, Grateful Dead, The Mamas and The Papas et Big Brother and the Holding Company, que les Beach Boys soient calés à la programmation du second soir tombe sous le sens. Après tout, Brian Wilson fait partie du "directoire" du festival, mais surtout le groupe, incarnant à lui seul ou presque la quintessence californienne, a affolé les charts l'année précédente avec "Good Vibrations". Mais ils traversent alors une période des plus compliquées à cause de la détérioration mentale de Brian, son incapacité à conclure son ambitieux projet *Smile* plus tôt dans l'année, sans oublier le bras de fer de Carl Wilson avec le gouvernement américain à propos des enrôlements pour la guerre au Viêt Nam. Ils fourniront toutes sortes d'excuses au fil des années quant à leur renoncement de dernière minute au Monterey Pop, mais la peur d'apparaître un brin bidon à côté des groupes dans le vent du moment a joué pour beaucoup. Rétrospectivement, cette décision s'avère un tournant majeur de leur carrière. Si les chansons et les succès seront au rendez-vous, ils ne feront plus jamais vraiment partie du rock mainstream à partir de ce jour-là.

Yes enrôle The Buggles

1980

DOUX EUPHÉMISME d'énoncer que Yes n'est pas au mieux quand les seventies laissent la place à la décennie suivante. *"Le prog rock était devenu si incroyablement démodé*, se souvient le claviériste Rick Wakeman dans *Rolling Stone*, en 2019. *C'était un peu comme se pointer au Vatican et demander à installer des distributeurs automatiques de capotes…"* Le groupe essaie de mener à bien un nouvel album à Paris, mais les sessions sont si infructueuses que Wakeman et Jon Anderson, la voix de Yes, décident d'arrêter là les frais. Germe alors dans le cerveau de leur manager l'idée de tout simplement combler le vide avec Trevor Horn et Geoff Downes, la paire formant The Buggles (qu'il manage également). S'ensuivent l'album *Drama* et une tournée qui ne soulève que circonspection et dédain. *"Chris* [Squire, le bassiste de Yes] *m'a raconté plus tard que ce fut un cauchemar*, confiera encore Wakeman. *Du début à la fin."* Le line-up ne survit pas à la tournée. Quand Yes se reforme, en 1983, Jon Anderson est de retour aux affaires. Et si la vidéo a tué les stars de radio, "Owner of a Lonely Heart" va montrer que rien n'est définitif dans le rock…

16





La reconfiguration du groupe, en août 1980. De gauche à droite, Alan White, Geoff Downes, Chris Squire, Trevor Horn et Steve Howe.

Justin Timberlake "dévoile" Janet Jackson au Super Bowl et c'est elle qui en paie les pots cassés

17

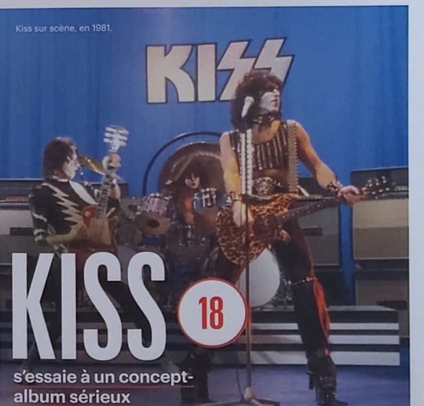
2004

LA CARRIÈRE DE JANET JACKSON subit un arrêt net le 1er février 2004, lorsque l'un de ses tétons se retrouve exposé au cours du show de la mi-temps du Super Bowl, la finale du championnat de football américain, et ce sous les yeux de millions de téléspectateurs. Dans la foulée, sa musique est interdite d'antenne, et son album, *Damita Jo*, largement impacté. Ce n'est là que le début d'une chute libre après deux décennies de totale domination sur la pop. Celui qui a "déchiré" le haut de Janet s'en sort, lui, sans encombres. Quant aux intentions ayant motivé le geste de Justin Timberlake, elles restent encore mystérieuses. Il prétend qu'il imaginait sa "partenaire" porter un bikini sous sa tenue de scène, là où d'autres plaident pour un coup publicitaire fumeux. Dans les deux cas, sa carrière se poursuit comme si de rien n'était. Il a même été réinvité au Super Bowl en 2018. Janet Jackson attend toujours qu'on en fasse autant pour elle…



Janet Jackson est stupéfaite lorsque Justin Timberlake dévoile son sein.

Kiss sur scène, en 1981.



KISS s'essaie à un concept-album sérieux



18

1981

LES ANNÉES 1980 NAISSANTES, Kiss en a un peu ras le maquillage de n'être perçu que comme un groupe pour enfants ou adultes retardés. Si le succès a été énorme avec le virage disco de "I Was Made for Lovin' You", les "plantades" dans les grandes largeurs sont également au rendez-vous, qu'il s'agisse de leur téléfilm, *Kiss contre les fantômes*, et la sortie simultanée de quatre albums solos le même jour, en 1978. Bob Ezrin, producteur de leurs opus les plus appréciés, sort tout juste de l'aventure *The Wall* avec Pink Floyd: le rappeler pour concevoir ensemble un projet au moins aussi ambitieux semble couler de source. Le résultat prend la forme de *Music From "The Elder"*, concept-album nébuleux où chœur et orchestre se mêlent à la musique de Kiss, avec les conséquences catastrophiques que l'on devine. Quant à… l'intrigue, elle implique un personnage simplement baptisé The Boy, qui fait cause commune avec un gourou nommé Morpheus pour combattre une mystérieuse armée de méchants dans un futur indéterminé (et non, rien à voir avec un *Matrix* avant l'heure). Un projet si mauvais qu'il n'est pas assorti d'une tournée pour le défendre et que la perspective de faire encore comme Pink Floyd avec une déclinaison cinéma vole vite en éclats. *"Ce fut la seule fois où je dirais que Kiss a succombé à la critique*, avouera Gene Simmons, des années plus tard. *Nous voulions un succès critique. Et nous nous sommes vautrés."*

Eric Clapton part en vrille à propos des rumeurs autour du vaccin contre la Covid

19

2020

JUSQU'ICI, Eric Clapton conservait une excellente réputation au sein de la communauté rock. Si certains détracteurs ne manquaient jamais de rappeler sa choquante tirade raciste sur scène, en 1976, cette dernière avait été mise sous le paillasson par la plupart ou portée sur le compte d'un abus de cocaïne et d'alcool. C'était avant que la pandémie ne surgisse et que Clapton ne rejoigne les rangs des adeptes de mensonges et de théories conspirationnistes à propos des vaccins contre la Covid. Il enregistre même une chanson sur la question. *"Cela doit cesser"*, chante-t-il ainsi sur "This Has Gotta Stop". *"Trop c'est trop/ Je n'en peux plus de cette connerie/C'est allé trop loin/Si vous voulez mon âme/Vous aurez affaire à moi et devrez forcer cette porte."* Assurément la plus mauvaise chanson de Clapton, dans un catalogue pourtant vaste, et de nombreux fans qui ne le regarderont plus jamais du même œil…

La classe : Elton John et son orgue électrique jaune, son costume rose et sa cravate rouge, en 1979.

20

ELTON JOHN se met au disco

1979

CERTES, EN CETTE FIN 1979, ils s'y sont tous collés ou pas loin. Des Rolling Stones à Rod Stewart, et non sans réussite ! Ça a grincé du côté des fans, mais que valent quelques âmes chafouines quand on décroche la timbale avec des hits de l'ampleur de "Miss You", "Da Ya Think I'm Sexy" ou "I Was Made for Lovin' You" ? Guère étonnant qu'Elton John ait envie de s'y essayer à son tour le temps d'un album, *Victim of Love*, après deux autres (*A Single Man, Blue Moves*) jugés décevants. Le résultat est catastrophique, à l'instar de cette reprise de "Johnny B. Goode" de Chuck Berry avec saxophone sirupeux et autres tourneries disco, à côté desquelles la récente version remix de "Cold Heart" avec Dua Lipa peut prétendre à être classée au patrimoine culturel mondial.

Metallica se met ses fans à dos dans son combat contre Napster

21



Lars Ulrich, Roger McGuinn et Hank Barry, DG de Napster, devant la commission judiciaire du Sénat, le 11 juillet 2000, à Washington, DC.

2000

METALLICA a-t-il eu tort de voir en Napster une menace concrète pour l'industrie de la musique telle qu'elle existait jusqu'à cet instant ? Non. Pas davantage d'être horrifié que leur chanson "I Disappear" fuite sur la plateforme de partage des semaines avant sa sortie prévue. Pas non plus de voir ses fans partager gratuitement l'intégralité de leur catalogue. Encore moins au moment d'attaquer Napster en justice. Sauf qu'aux yeux de ses admirateurs, le groupe va franchir une ligne "sans retour" en livrant une liste de 30 000 fans, réclamant qu'ils soient bannis du service. Le retour de flammes est unanime et tenace, des années durant. *"Peut-être pas la meilleure campagne publicitaire de tous les temps mais au moins avons-nous gagné la plaidoirie"*, ponctuera plus tard Lars Ulrich, le batteur du gang.

Les Bee Gees et Peter Frampton se perdent dans une version filmée de *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*

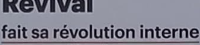
22

1979

IMPOSSIBLE DE RIVALISER avec les Bee Gees et Peter Frampton en 1978 en matière de notoriété. Leurs derniers albums en date – la bande-son de *Saturday Night Fever* pour les uns, *Frampton Comes Alive!* pour l'autre – se sont écoulés à 10 millions d'exemplaires cumulés et les stades leur font les yeux doux. C'est donc ensemble qu'ils se lancent dans une comédie musicale autour de *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, aux côtés de Steve Martin, Alice Cooper, Aerosmith, Donald Pleasence, pour n'en citer que quelques-uns. Réalisé par Michael Schultz, le projet est censé ajouter à la musique des Beatles une dimension psychédélique, dans une humeur de show variétés des seventies à la "Donny & Marie". Plus de quarante ans plus tard, le "pitch" laisse encore sans voix. L'un des plus grands flops de l'histoire du cinéma est en marche, Bee Gees et Frampton y laissant quelques plumes par la même occasion !

Creedence Clearwater Revival fait sa révolution interne et y perd la tête

23



1972

LA PLUPART DES GROUPES de rock auraient été enchantés de posséder un John Fogerty en leur sein. Non content de s'affirmer comme un chanteur et un guitariste de haut vol, il est un compositeur d'exception, ainsi qu'en attestent des classiques des sixties de l'acabit de "Proud Mary", "Fortunate Son", "Bad Moon Rising" et "Who'll Stop the Rain". Ses comparses au sein du groupe ne l'entendent pourtant pas de cette oreille, aigris de l'attention qu'il peut générer et d'être souvent perçus comme de simples accompagnateurs. Des tensions qui amènent Tom Fogerty à quitter le groupe en 1971 avant que, l'année suivante, Doug Clifford et Stu Cook se voient accorder d'écrire et de chanter leurs propres chansons. Le résultat se traduit par le désastreux *Mardi Gras*, qu'un Jon Landau, pas encore manager de Bruce Springsteen, décrit dans *Rolling Stone* comme *"le pire album que j'aie pu entendre de la part d'un groupe de rock majeur"*. La preuve que si la démocratie est le meilleur système de gouvernance, elle n'est peut-être pas toujours la meilleure alliée dans le rock. Pour Creedence encore moins, qui splittera quelques mois après la sortie de *Mardi Gras*...

BLOOD, SWEAT & TEARS entament une tournée sponsorisée par le gouvernement américain au plus fort de la guerre du Viêt Nam

24

1970

À L'ENTAME DES ANNÉES 1970, Blood, Sweat & Tears est l'un des groupes les plus appréciés aux États-Unis : des titres incontournables comme "You've Made Me So Very Happy" et "Spinning Wheel", une présence à Woodstock, le Grammy de l'"Album de l'année" au nez et à la barbe des Beatles et de leur *Abbey Road*... Sa décision de solliciter le département d'État afin que ce dernier sponsorise une tournée européenne sillonnant la Pologne, la Roumanie et la Yougoslavie n'en est que plus incompréhensible. Si l'idée est d'apporter la culture américaine dans le bloc de l'Est sous domination russe, la défiance vis-à-vis du gouvernement américain est alors à son paroxysme à cause de l'embourbement au Viêt Nam. Le groupe ne peut que passer pour un pion de la propagande impérialiste – ce qu'il est d'ailleurs plus ou moins. Il ne s'en remettra jamais, quand bien même il consentira, cinquante ans plus tard, à participer à un documentaire baptisé *What the Hell Happened to Blood, Sweat & Tears*, revenant en détail sur l'épisode.



Portrait de famille, d'un classicisme bon teint !

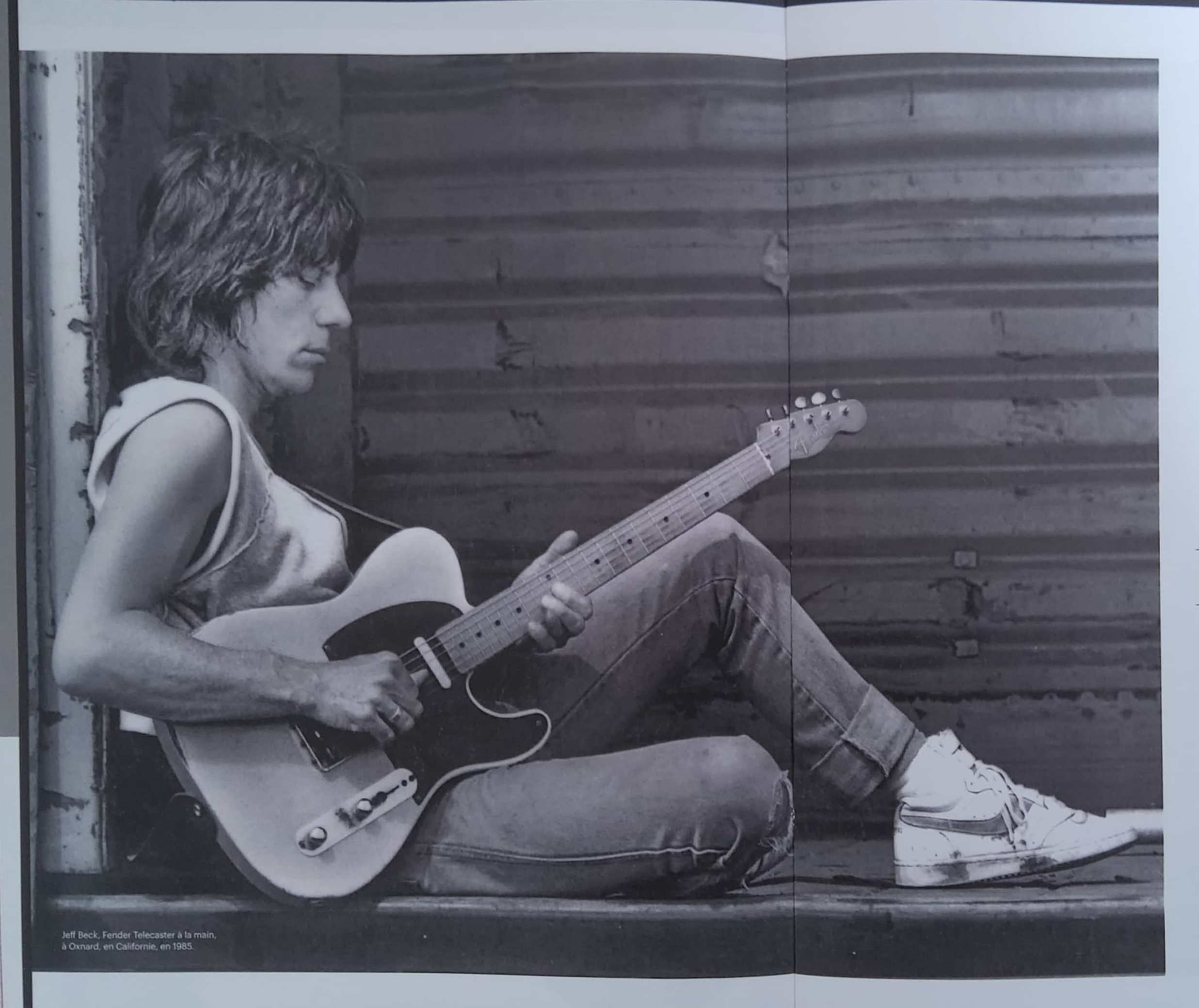
ROGER WATERS défie Pink Floyd de poursuivre sans lui

25

Suite à la rupture, le Floyd a continué de cartonner : ici le groupe au Madison Square Garden, à New York, en octobre 1987.

1985

QUAND ROGER WATERS scelle son divorce avec ses désormais anciens comparses de Pink Floyd, il pense condamner le groupe. Après tout, n'est-il pas le compositeur principal et la vraie force créatrice depuis que Syd Barrett a lâché l'affaire, en 1968 ? Ne serait-il pas logique que ce Floyd "sans tête" en fasse autant et que les fans le suivent comme un solo dans sa carrière solo ? Tout juste n'a-t-il pas compris que Pink Floyd est une "marque" beaucoup plus significative que Roger Waters et peut continuer de remplir des stades, voire d'affoler les charts avec de nouvelles chansons et l'aide de compositeurs extérieurs. Quand les deux... entités partent sur les routes, en 1987, Waters est bien obligé de remarquer des rangées entières de sièges vides ici où là, tandis que le Floyd affiche complet partout où il se pose, ce qui rend dingue le premier nommé. *"Si l'un de nous doit s'appeler Pink Floyd, c'est moi*, peste-t-il dans *Rolling Stone* à l'époque. *C'est mon cochon que l'on voit là-haut. C'est mon avion qui se crashe... Seule la neige carbonique est la leur."* Il faudra attendre près de dix ans pour que Waters ose une nouvelle tournée. Pink Floyd n'étant alors plus d'actualité et donc plus une menace, il pourra enfin prétendre à enchaîner les salles de grande capacité.



Jeff Beck, Fender Telecaster à la main, à Oxnard, en Californie, en 1985.

Jeff Beck

GUITAR HERO TROP DISCRET

L'un des musiciens les plus habiles, les plus admirés et les plus influents de l'histoire du rock est décédé à 78 ans. Des riffs noyés de fuzz avec les Yardbirds aux reprises virtuoses des Beatles ou de Stevie Wonder en tant que leader de ses propres groupes, le "*guitar hero des guitar heroes*" a révolutionné la guitare rock et, partant, son histoire.

Par YVES BIGOT
Photo de Robert KNIGHT

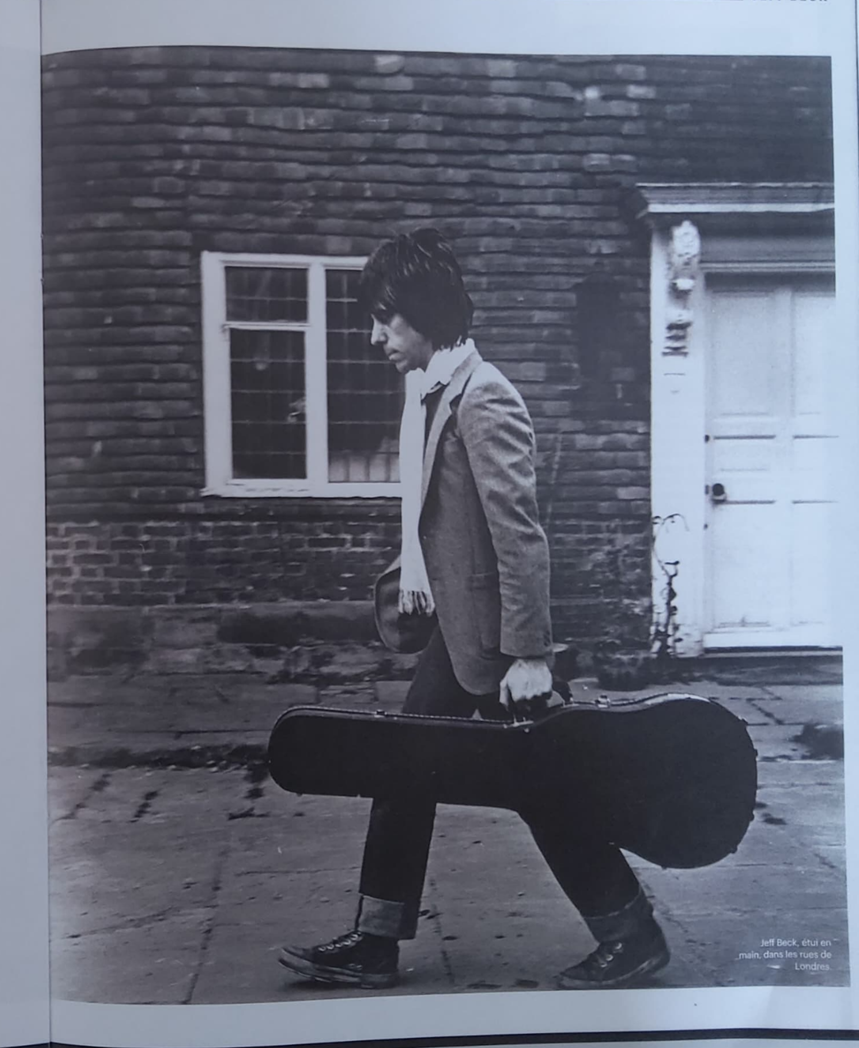
L

E "GUITAR HERO DES GUITAR HEROES". *Gunslinger.* Tireur d'élite. Desperado. Indomptable, irrédent, sauvage. Précision diabolique, attaque de malade, maîtrise du vibrato absolue, tonalités "subjuguantes", suraigus d'un autre monde, fluidité invraisemblable, doigts et poignets magiques. Hendrix à part, Geoffrey Arnold Beck était le meilleur d'entre tous, parce qu'il n'était que cela. Pas chanteur - son succès pop avec "Hi-Ho Silver Lining", en 1967, l'avait calmé à jamais - pas tellement compositeur, jamais parolier. Un styliste sans cesse renouvelé, faisant exploser le mur du son, au timbre de Les Paul puis de Stratocaster d'une pureté rare et d'une dextérité dingue, tout en force et en finesse, sans limites de genre, du rockabilly à l'électro en passant par tout ce qui se situe entre et au-delà, un pur mercenaire qui ne sera jamais resté longtemps nulle part mais aura été courtisé par tous. Il ira jusqu'à spectaculairement refuser de succéder à Mick Taylor au sein des Rolling Stones parce qu'ils l'avaient fait attendre, comme il foirera diverses opportunités avec David Bowie et Brian Wilson. Mick Jagger avait rêvé de l'avoir comme soliste pour sa carrière solo, Roger Waters le rêvait substitut de David Gilmour, le Jeff Beck Group accompagnait Donovan sur *Barabajagal*; il pigera plus tard pour Kate Bush, Tina Turner (le solo de "Private Dancer"), Diana Ross, ZZ Top, Buddy Guy, Stanley Clarke, Stevie Wonder, Seal, Ozzy Osbourne, Dion et les Pretenders, pour ne citer que ceux-là.

Le 15 juillet dernier, à Montreux, T-shirt blanc, gilet noir, coupe pivert teinte noir corbeau, élégance anglaise héritée des pilotes de la Royal Air Force, Strato blanche, il déchirait tout, féroce, flashy, avec une excellente rythmique féminine (Rhonda Smith et Anika Nilles), un de ses péchés mignons. Au bout de trente-cinq minutes, après un "Caroline, No" sans paroles, son ami de longue date Johnny Depp apparaissait avec guitare *low-slung* le temps du menaçant "Rumble", de Link Wray, puis de passer aux reprises de leur discutable album commun, *18*, "Isolation" (Lennon), "Venus in Furs" (Velvet Underground), "Little Wing" (Hendrix). Depp chante, cela n'en fait pas pour autant un chanteur, mais on se réjouit de la lumière qu'il projette sur le caractériel casse-cou du manche. Au rappel, Beck offrait seul sa version iconique de "A Day in the Life" (Beatles). Rien alors ne laissait entendre chez ce flingueur de 78 ans le moindre soupçon de faiblesse, alors qu'il se retrouvait ironiquement, par Depp interposé, dans la presse people, qui ne s'était jamais intéressée à lui, ni à sa femme Sandra Cash épousée en 2005.

De la trinité du Surrey et des Yardbirds, il est effectivement celui qui n'a pas connu l'hypersuccès, et ne s'est jamais trouvé de véhicule dans lequel s'installer durablement: Jimmy Page EST Led Zeppelin, Clapton est Clapton certes, mais il a eu Cream et Derek and the Dominoes. *"Arrêtez n'importe qui dans la rue, il saura qui est Clapton. Il y a beaucoup moins de chances que ce soit le cas pour moi"*, rappelait-il à

"Arrêtez n'importe qui dans la rue, il saura qui est Clapton. Il y a beaucoup moins de chances que ce soit le cas pour moi."



Jeff Beck, étui en main, dans les rues de Londres.

Rolling Stone, en 2010. Lui a eu le Jeff Beck Group : mais justement, depuis 1967 il a toujours porté son seul nom, signe de son individualisme forcené, de son isolement volontaire aussi. Lors de la cérémonie d'intronisation des Yardbirds au Rock & Roll Hall of Fame, en 1993, il balance en rigolant : *"J'ai continué à faire de la musique ensuite. On me dit que je devrais être fier ce soir. Je ne le suis pas. Ils m'ont viré ! C'est vrai. Qu'ils aillent se faire foutre."* Derrière lui, Page éclate de rire.

En novembre 1966, alors que sa passion du psychédélisme et sa capacité à réinventer la guitare et le rock avec un jeu aussi disruptif qu'économique, obsédé par l'acidité du son et l'utilisation du feedback, de la distorsion et de tout ce que supportent ses cordes, a permis au groupe de s'extirper du purisme blues jusque-là exigé par Clapton via une série de singles hantés imparables – "Heart Full of Soul", "Evil Hearted You", "Shapes of Things", "Over Under Sideways Down" "Happenings Ten Years Time Ago" –, il tombe malade en Californie, gorge en feu, traîne un peu trop longtemps auprès d'une amoureuse et voit les autres l'abandonner là. Avec son ami d'enfance et voisin à Wallington, au sud de Londres, Jimmy Page, qu'il avait préalablement recruté à la basse, les Yardbirds pensent avoir suffisamment de guitare pour se passer de son caractère explosif et réfractaire. Leur éphémère formation avec les deux guitaristes venait tout juste d'être immortalisée dans une scène de *Blow-Up*, où ils remplacent les Who : Beck doit piétiner et briser sa Les Paul contre ses amplis et en jeter le manche au public hystérisé, à la manière de Townshend pendant "Stroll On", variante d'un des chevaux de bataille des Yardbirds, "Train Kept A-Rollin'". Il refuse de se priver d'un instrument de travail aussi prisé. Antonioni se résout alors à acquérir six guitares de débutant pour les besoins de son tournage. Mais quand le film sort, Beck n'est déjà plus là. Antistar, narquois, il redoute le cirque médiatique, la notoriété, et sabordera régulièrement sa carrière au bénéfice de sa sacro-sainte liberté, assortie d'un humour entendu et caustique typiquement londonien.

Il n'est pas passé loin, pourtant. À la fin des années 1960, notamment, lorsque sa formidable formation, un supergroupe *a posteriori* – Rod Stewart, Ron Wood, Nicky Hopkins, Micky Waller puis Tony Newman – a inventé le hard-rock en compressant le blues et en poussant les Marshall à fond, avant d'inspirer l'ami Page, pour finalement se faire cryogéniser par Led Zeppelin sur le même format. Alors qu'il venait de quitter les Yardbirds, il avait enregistré sur une face B de single "Beck's Bolero", signé Page, avec ce dernier, John Paul Jones, Keith Moon et Hopkins, préfiguration du son puissant aux giclées hurlantes qui dominera la première partie des années 1970. Pire, le Jeff Beck Group rate le rendez-vous crucial de Woodstock alors qu'il figurait déjà à l'affiche. Le guitariste a souhaité engager la rythmique de Vanilla Fudge, Tim Bogert et Carmine Appice, ce qui désarçonne les autres, à commencer par son bassiste, Ron Wood. Celui-ci part avec son binôme Rod Stewart rejoindre les futurs Faces. Hopkins se retrouvera quand même à Woodstock comme pianiste de Jefferson Airplane, avant d'intégrer Quicksilver Messenger Service. Le chanteur "extraordinaire" de *Truth* et *Beck-Ola* (avec sa pochette empruntée à Magritte) en expliquera plus tard la véritable raison : *"Jeff est un musicien incroyable, mais ce n'était pas un bon leader. Pendant la tournée américaine de 1969 nous n'avions pas un rond, il ne se souciait pas de nous. Woody et moi devions aller nous nourrir à l'Armée du salut."* Le ventre vide, mais pas le gosier sec, selon leur patron : *"On sifflait une bouteille de Dubonnet chaque soir avant de monter sur scène tellement on avait la trouille."* Beck devient alors végétarien, et restera aussi frugal qu'il l'était de paroles, sauf lorsqu'elles servaient ces bons mots qu'il adorait, avec un sens de la formule et de la mise en boîte aiguisé.

Leurs deux albums leur ont permis de se faire un nom aux États-Unis, inspiré Page et Led Zeppelin, Ritchie Blackmore et Deep Purple, Free et Bad Company, donné l'idée au Grateful Dead de reprendre "Morning Dew", "Plynth" se retrouvera au répertoire des Faces. Ils s'avèrent des pièces heavy incontournables, d'époque, mais décisives. *"Vraisemblablement les sons les plus brutaux jamais enregistrés, destinés à être écoutés en étant colérique ou défoncé"*, écrit Jeff Beck au dos de la pochette de *Truth*, à propos de leur version de "You Shook Me".

Son autre passion, les moteurs, brisera son élan dans la foulée : un accident de dragster l'envoie à l'hôpital pendant toute une année, colonne vertébrale fracassée, traumatisme crânien. Plantés là, Bogert et Appice fondent Cactus. Il ne les retrouvera que trois ans plus tard, après un second Jeff Beck Group funky et soul, avec Cozy Powell à la batterie, qui publie deux bons albums, dont le second est enregistré à Memphis et produit par Steve Cropper : son public hard est dérouté. Le supergroupe Beck, Bogert & Appice ne grave qu'un unique album en 1973, monstre de funk et de southern soul à





▲**THE YARDBIRDS**
De gauche à droite, le batteur Jim McCarty, le guitariste Jimmy Page, le chanteur Keith Relf, le bassiste Chris Dreja et le guitariste Jeff Beck, à Londres, le 4 août 1966.



▸**MAISON-BLANCHE**
Jeff Beck, avec B.B. King, Gary Clark Jr, Derek Trucks et Trombone Shorty, accompagnant le Président Obama sur "Sweet Home Chicago", en 2012.



▸**TALENT**
Sur scène, avec la bassiste virtuose Tal Wilkenfeld, qu'il a découverte alors qu'elle était encore étudiante. Elle avait participé au live indispensable *Performing This Week... Live at Ronnie Scott's*.



▲**AMI STAR**
Avec Johnny Depp, avec lequel il a enregistré son tout dernier album et effectué une tournée en 2022.



▲**TRIO**
Beck-Bogert-Appice, power trio culte fondé par Jeff.



◂**GOTHA ROCK**
Steve Winwood, Andy Fairweather-Low, Chris Stainton, Eric Clapton, Jimmy Page, Bill Wyman pour un concert de charité, le 20 septembre 1983.



◂**THE JEFF BECK GROUP**
De gauche à droite : Ron Wood, Jeff Beck, Mickey Waller, Rod Stewart, pour l'une des toutes premières sessions photo de la nouvelle formation.

CORDES SENSIBLES...

REVISITER LA CARRIÈRE DE JEFF BECK EST L'ASSURANCE D'UN LABYRINTHE AUSSI JOUISSIF QUE DÉCONCERTANT, PRÉCISÉMENT PARCE QU'IL A TOUJOURS PRIS SOIN DE S'AFFRANCHIR DES CARCANS. **PAR XAVIER BONNET**



TRUTH
1968

D'abord la transition avec, pour lancer les débats, une version, hum, atomisée de "Shape of Things", l'un de ses titres de la période Yardbirds. L'envol ensuite, savamment épaulé par les nouveaux compères, un Rod Stewart stratosphérique au chant (enfin, aux râles!), un Ron Wood pour arrondir les angles à la basse et un Mickey Waller roublard à la batterie. Le blues des pionniers est omniprésent et pas seulement quand on emprunte "You Shook Me" ou "I Ain't Superstitious" à Willie Dixon, mais un blues attrapé par le paletot et découpé comme au cutter par cette guitare tranchante à souhait. Le tout avant que ce "Beck's Bolero", semblant sorti de nulle part sinon de quelque vapeur psychédélique, ne vienne ouvrir – peut-être sans le savoir – une porte béante vers les envolées jazz-rock à suivre des années plus tard.



BECK-OLA
1969

"Aujourd'hui, avec la féroce concurrence dans l'industrie musicale, il est presque impossible de débarquer avec quelque chose de totalement original. Nous ne l'avons donc pas fait" : la mention inscrite au dos de l'album pourrait prêter à sourire si elle ne traduisait pas les interrogations de Jeff Beck sur l'avance prise alors par d'autres (Led Zeppelin). Reste que sa réelle ambition avec *Beck-Ola*, à savoir proposer l'album le plus "heavy" qui soit, est atteinte au centuple. Qu'il détrousse Presley ("All Shook Up", "Jailhouse Rock"), joue les feux d'artifice en mode jam ("Rice Pudding"), *Beck-Ola* a tout de la bombe à fragmentation.



ROUGH AND READY
1971

Sur un malentendu, "Got the Feeling", le morceau qui ouvre l'album, aurait pu... finir sur la bande originale de *Shaft*! Rod Stewart et Ron Wood partis sous d'autres cieux (Faces), un accident de voiture dont il aura un peu peiné à se remettre, Jeff Beck change de braquet (un parmi tant d'autres!) et se lance dans une immense tambouille ou blues, soul, jazz, funk – et une pincée de rock quand même – dansent "guillerettement" de concert, son jeu de guitare cherchant davantage à la jouer esprit de groupe qu'il cherche à s'exonérer de celui-ci...



JEFF BECK GROUP
1972

Les mêmes ouailles remettent le couvert. Est-ce l'identité du monsieur enfilant le costume de producteur, à savoir Steve Cropper? Ou la voix de Bob Tench encore plus en liberté? On tient là en tout cas l'un des albums les plus résolument rhythm'n'soul de Jeff Beck, lorgnant plus qu'à son tour du côté de Stax. Slide et wah-wah peuvent dès lors s'en donner à cœur joie, quand ce n'est pas un sitar électrique ("I Can't Give Back the Love I Feel for You"). Cozy Powell tient la baraque à la batterie, le piano de Max Middleton chaloupe. Non, Jeff, t'es pas tout seul... à survoler les débats!



BLOW BY BLOW
1975

On pourrait croire que c'est en raison de son amour immodéré pour les Beatles (dont il revisite ici "She's a Woman") que Jeff Beck fait appel à George Martin pour produire cette... soufflante. Raté, puisque c'est avant tout le travail de ce dernier avec le Mahavishnu Orchestra qui le motive alors. Beck s'aventure ainsi officiellement dans la jungle jazz-rock avec un projet entièrement instrumental, sa guitare y trouvant de fait de nouvelles possibilités expérimentales quasi infinies, sur fond de groove irrépressible ("Air Blower") ou déchirante d'émotion sur sa désormais éternelle version de "Cause We've Ended as Lovers" de Stevie Wonder (qui assure discrètement les parties de claviers sur "Thelonius", l'autre de ses compositions figurant sur l'album). Chef-d'œuvre.



WIRED
1976

Si *Blow by Blow* renfermait encore quelques compositions personnelles (trois), notre homme ne s'embarrasse pas avec ça sur ce *Wired* qui enfonce le clou en matière de jazz-rock devenu jazz-fusion. Une façon de se concentrer davantage sur le jeu de guitare, pour ne pas dire la performance, en s'appuyant sur les inspirations de base de ses... hommes de main du moment (Max Middleton, Narada Michael Walden, Wilbur Bascomb, Jan Hammer), quand il ne va pas magnifiquement détrousser le "Goodbye Pork Pie Hat" de Charlie Mingus, le tout sous la... surveillance renouvelée de George Martin. Jeff Beck n'a jamais paru aussi libre et ça s'entend. Surtout, ça se déguste sans limites.



THERE AND BACK
1980

Les années 1980 seraient celles des synthétiseurs et claviers à outrance, avec les, hum, ravages que l'on sait parfois a posteriori sur certaines pièces montées mainstream rapidement écœurantes. Pas de ça chez Jeff Beck qui, une fois de plus, surfe et jongle sur les farandoles de claviers que glissent sous ses pieds et sa guitare Jan Hammer (trois titres) puis Tony Hymas (cinq). Un énième changement de... cavalier comme une autre forme de transition avec, à l'esprit, une fusion qui se veut moins systématiquement démonstrative. On aura par exemple du mal à ne pas taper du pied sur ce "You Never Know" funky dans l'âme, avant de se lover dans les nuées de "The Pump".



FLASH
1985

L'album "grand public", en tout cas résolument plus pop, parce qu'il marque les retrouvailles avec Rod Stewart le temps d'une reprise de "People Get Ready", de Curtis Mayfield, adoptée à l'unanimité, l'ensemble produit essentiellement par Nile Rogers (et Arthur Baker pour le reste), avant d'être vaguement renié par son principal protagoniste par la suite, parce que justement trop commercial à son goût, à moins que ce ne soit le constat qu'il est décidément un piètre vocaliste (deux titres)? Un peu de tout ça à la fois. Pas un hasard si, avec "People Get Ready", l'instrumental "You Know, We Know" est le seul à échapper au cataclysme...



JEFF BECK'S GUITAR SHOP
1989

Farfouiller dans un moteur de voiture, c'est l'autre dada de Jeff Beck depuis toujours. Si c'est bien une guitare qui subit les assauts d'un tournevis électrique (ou une perceuse) sur le visuel de l'album, le clin d'œil n'échappe à personne. C'est en tout cas dans le cambouis d'une fusion retrouvée que Beck replonge mains, bras et cordes, avec Tony Hymas et Terry Bozzio en guise d'employés du mois de son atelier. Entre jazz et hard rock, tout est passé en revue avec bonheur et une forme d'insouciance dans l'exécution, tandis qu'un "Behind the Veil" flirte avec des rythmiques reggae. Bref, ça vrombit, ça pétarade, la révision est complète. Pièces et main-d'œuvre comprises.

BECKOLOGY
1991

La parfaite entrée en matière dans l'univers du bonhomme en même temps qu'un tour d'horizon assez complet sur son parcours à l'orée des années 1990, via 3 CD réunis dans un coffret en forme de flight case de guitare? La réponse est un peu dans la question, entre premiers soubresauts avec The Tridents, en 1963, retour conséquent sur la période Yardbirds (19 titres) et déclinaison de la suite jusqu'à *Guitar Shop*, avec son joli lot d'inédits et de prises live au passage. Rien que pour les seize minutes de ce "Blues Deluxe/BBA Boogie" sur la scène du Rainbow, à Londres, en 1974, avec Bogert et Appice... Ou ce "Jizz Whizz" de 1973, en studio, qui suit!



YOU HAD IT COMING
2001

Un lointain cousin – ou rejeton – de *Guitar Shop*, douze ans plus tard. À l'instar de ce qui s'est fait entre-temps dans l'automobile, *You Had It Coming* se barde d'électronique jusqu'à l'outrance. La guitare, plus souvent rêche et agressive que mélodique – à en friser parfois le metal instrumental d'alors, la présence occasionnelle dans l'équipage de Jennifer Batten n'y étant peut-être pas étrangère –, slalome entre les beats, rebondit sur les programmations, quitte à violenter singulièrement le "Rumblin' and Tumblin'" crédité à Muddy Waters, avec la complicité assumée d'Imogen Heap à la voix...



PERFORMING THIS WEEK... LIVE AT RONNIE SCOTT'S
2008

Dans l'intimité du mythique club de jazz du Soho londonien, l'une des captations scéniques marquantes parmi les plus récentes. Plus que jamais détaché de la moindre contrainte si ce n'est celle de se faire plaisir, Jeff Beck parcourt l'ensemble de sa vaste palette musicale, toutes époques confondues, conscient de pouvoir s'appuyer sur son meilleur groupe depuis longtemps – avec notamment une Tal Wilkenfeld à la basse qui mettra tout le monde d'accord. C'est même une forme d'unité, d'homogénéité, dans cette diversité qui fait de cet album live un moment si particulier, si... confortable aussi. Un tour du propriétaire enchanteur à souhait.

la sauce metal, avec de monumentales versions de "Black Cat Moan" et de "Superstition". C'est Beck qui a inspiré ce morceau fondateur du son funky du Stevie Wonder adulte, un jour, chez Motown, où il joue à la batterie le groove dont s'empare aussitôt son compositeur. Mais BBA sera encore plus volatil que les autres expériences de l'instable soliste. Un *Live* au Japon témoigne de leur puissance débridée.

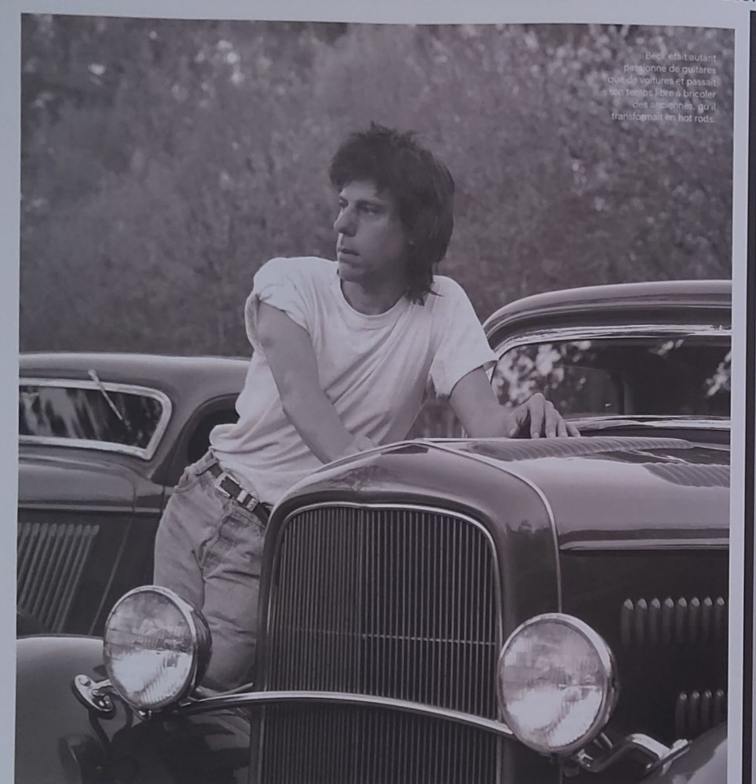
Mais c'est cette inconstance aussi, son indépendance forcenée, sa nature de *maverick*, franc-tireur, qui lui a permis de conserver l'image immaculée de liberté et d'intégrité qui le voit saluer et pleurer aujourd'hui par tous ceux qui l'ont côtoyé un jour et qu'il a influencés. Le témoignage le plus touchant provient de sa jeune bassiste australienne, Tal Wilkenfeld, qu'il avait révélée lorsqu'elle avait 17 ans : *"Jeff merci d'avoir cru en moi avant tout le monde. Tu m'as prise sous ton aile et demandé à chacun de me prendre au sérieux. Tu m'as tellement traitée comme ta fille que même Wikipédia a cru que c'était vrai. En réalité, je l'ai cru aussi."*

> Son indépendance forcenée et sa nature de franc-tireur, lui a permis de conserver son image immaculée d'intégrité.

En 1974, la carrière de Jeff Beck bascule : il en a marre des chanteurs, et décide de s'assumer comme instrumentiste, dont l'expression réside purement dans sa guitare qui lui sert de voix, comme la trompette est celle Miles Davis et le saxophone celle de John Coltrane. Le jazz-rock triomphe alors, Mahavishnu Orchestra et Return to Forever font la part belle à un nouveau style de guitare incandescent, le premier particulièrement avec John McLaughlin. Produit par George Martin qui en assure la viabilité commerciale, Beck signe son album de référence, *Blow by Blow*, entièrement instrumental. Avec ses versions de "She's a Woman" (Beatles) et "Cause We've Ended as Lovers" (Stevie Wonder), ce sera le plus gros succès de sa carrière, disque de platine et un marqueur de son époque. *"Ce premier album a été un kiff*, se souvenait-il auprès de *Rolling Stone. Il sonne comme si on jouait dans une pièce - le son était clair et fabuleux."* Il affine le style et augmente encore la virtuosité dans *Wired*, où il est accompagné par deux membres de Mahavishnu, avec lequel il partage la tête d'affiche en tournée américaine, le claviériste tchèque Jan Hammer et le batteur Narada Michael Walden : leur version de "Goodbye Pork Pie Hat", de Charlie Mingus, contient un solo d'anthologie.

Il poursuivra longtemps sa collaboration avec Hammer, sur scène et en studio, jusqu'aux éphémères retrouvailles avec Rod Stewart superstar, le temps d'un tube bienvenu, leur version de "People Get Ready", de Curtis Mayfield, un des compositeurs favoris du guerrier de la six-cordes. Il sera régulièrement question d'un album commun, encore récemment, mais cela ne se matérialisera pas. *"Rod n'a jamais le temps"*, commentait son ancien leader, qui s'en fait une raison. Beck, lui, consacre le sien à ses guitares, qui jonchent chaque recoin de sa demeure Tudor du XVIe siècle à Wadhurst, dans l'East Sussex, et à son obsession des moteurs à explosion. C'est en tournée dans le Massachusetts avec les Yardbirds qu'il avait acquis son premier T-Bucket V8. Depuis, son garage regorge de la quinzaine de hot rods qu'il passe son temps à démonter, booster et remonter, comme il le fait de ses Ford et Corvette de collection. Jeff Beck, au nom qui claque comme une gifle, possède la mentalité du pilote de course : ça passe ou ça casse, quitte à aller dans le mur. Mais quand ça passe, on gagne. C'est ce qui le différencie de ses collègues et rivaux, Clapton, qui mise sur la durée de sa carrière, et Page, qui vise le patrimoine. Des trois phénomènes, il finira par devenir le plus dispersé, par nécessité. *"Qui suis-je pour dire non si on m'appelle? Je suis reconnaissant qu'on se souvienne que j'existe toujours!"* Il qualifie d'ailleurs ses années 1980 comme *"période de jachère, j'étais un peu fainéant"*. Il engrange alors le premier de ses sept Grammy Awards "Meilleur instrumental rock" pour "Escape". Mais ses albums (*There and Back* et *Flash* avec Hammer, *Guitar Shop* en trio avec Terry Bozzio et Tony Hymas) sont challengés par la nouvelle génération des shredders fous. *"J'étais heureux que la guitare règne toujours. J'ai le plus grand respect pour Steve Vai et Eddie Van Halen, tant qu'ils ne marchent pas sur mes plates-bandes"*, confiait-il à ce magazine. Mick Jagger est revenu à la charge : il a besoin d'un guitar hero pour sa carrière solo. Jeff joue sur tout *She's the Boss*, mais quitte les répétitions pour la tournée au Japon. Il n'est décidément pas fait pour être sideman plus longtemps que l'une de ses nombreuses séances de studio, auprès d'artistes aussi différents que Morrissey, Paul Rodgers, Imogen Heap ("Rollin' and Tumblin'"), India. Arie, Toots and the Maytals, Jon Bon Jovi ou Imelda May, qu'il était allé renforcer à la Roundhouse, dont il a fait trembler les vieux murs le temps d'un solo d'une virulence incroyable.

Les années 1990 le voient retourner à ses amours rockabilly avec *Crazy Legs*, album hommage à l'une de ses premières idoles, Cliff Gallup, le soliste des Blue Caps de Gene Vincent (ses autres modèles étaient Eddie Cochran, Les Paul, Django Reinhardt, Chet Atkins, Muddy Waters et Buddy Guy pour la guitare, Rahsaan Roland Kirk et Eric Dolphy).



Beck était autant passionné de guitares que de voitures et passait son temps libre à bricoler des anciennes, qu'il transformait en hot rods.

Puis il prend un virage à cent-quatre-vingts degrés vers le monde des programmations, boucles et techno hardcore, drum'n'bass (*Who Else!* et surtout *You Had It Coming*) qui ravissent les *guitar freaks* mais déboussolent ses fans historiques, jusqu'à l'éclectique et étonnant *Emotion & Commotion*, coproduit par Trevor Horn, où il convoque la chanteuse de soul anglaise Joss Stone et un orchestre symphonique pour des versions inattendues de "Nessun Dorma" (Puccini) et "Over the Rainbow" (Judy Garland), album diversement apprécié.

Mais c'est sur scène qu'il demeure intouchable. En 2007, il retrouve les sommets dans le cadre intime, magnifiquement filmé, d'un club légendaire de Soho, avec Vinnie Colaiuta à la batterie et la prodige Tal Wilkenfeld à la basse, rejoint au rappel pour deux blues par Eric Clapton, sous les yeux de Jimmy Page, Tony Iommi et Brian May. Le DVD et l'album correspondants, *Performing This Week... Live at Ronnie Scott's* sont des *must have* pour pleinement apprécier son talent unique, quelques-uns de ses tours de force ("Beck's Bolero", "Eternity's Breath" de McLaughlin, "Stratus" de Billy Cobham, "Led Boots", "Scatterbrain", "Space Boogie" et "A Day in the Life"), et son exceptionnelle qualité d'écoute de ses musiciens.

> *"Il faisait surgir la musique du ciel"*, a tweeté son ami Jimmy Page en apprenant sa disparition.

"Il faisait surgir la musique du ciel", tweetait Page en apprenant sa disparition, d'une méningite bactérienne subite, ce 10 janvier. Nul ne saurait mieux dire. ®



Bob Dylan

Le temps retrouvé

Par – Yves Bigot
Photo de – Antonin Kratchovil

Le Nobel de littérature 2016 est plus inspiré que jamais. Et muséifié de son vivant avec l'ouverture du Bob Dylan Center, à Tulsa, au printemps 2022. Et si son dernier album, d'une acuité rare, remonte à début 2020, avant le premier confinement, le "Zim" a cette fois repris sa plume pour écrire un ouvrage érudit mais au ton loin d'être définitif, *Philosophie de la chanson moderne*, détaillant 66 chansons de toutes provenances, dont il dissèque les arcanes. Parallèlement, *Fragments: Time Out of Mind Sessions (1996-1997)*, soit les *Bootleg Series Vol. 17*, arrive également dans les bacs, peu après le volet européen de son *Never Ending Tour*.

PORTRAIT
Bob Dylan, photographié en 1997, en forme de clin d'oeil à la célèbre photo prise devant le Aust Ferry Terminal, en 1966, qui illustrera notamment l'affiche du film documentaire, *No Direction Home*, que lui a consacré Martin Scorsese.



EPUIS LA SIDÉRATION INDUITE par l'apparition comme un oracle, le 27 mars 2020, en pleine paranoïa de confinement planétaire, de "Murder Most Foul", stupéfiante prophétie apocalyptique en forme de requiem pour une Amérique damnée dont la seule rédemption résiderait dans sa culture, Dylan n'a cessé de prouver qu'en entrant dans sa neuvième décennie, il n'a rien perdu de sa capacité inouïe à se réinventer. Encore et encore et encore.

Dans la foulée, paraissait le 19 juin *Rough and Rowdy Ways*, trente-neuvième album studio, premières nouvelles chansons depuis son prix Nobel de littérature. Son meilleur depuis *Time Out of Mind*, dans un style inédit, jazzbo intime empreint de blues où sa voix retrouvée prédomine, avec une écriture shakespearienne déjà esquissée dans *Tempest* : distanciée, féroce, divinatrice, désabusée, parfois atténuée d'une certaine tendresse bourrue. En prise avec toute l'histoire de l'humanité, biblique, antique et transcendante, jamais plus que dans l'extraordinaire "Key West (Philosopher Pirate)", là où Dylan amarrait son voilier dans les années 1980. Une extrémité du monde géographique autant que métaphorique, paradis îlien au soleil propice à la quête d'éternité : "*Key West is the place to be/If you're looking for immortality.*"

Le succès est immédiat, la critique unanime, et soulagée après les interrogations soulevées par les trois volumes (et cinq albums) de reprises bluesifiées de chansons popularisées par Frank Sinatra. Selon Tony Garnier, son (contre)bassiste depuis 1989, Dylan aurait cependant été chagriné de ne pas voir cette nouvelle renaissance couronnée d'un Grammy Award.

Empêché par la crise sanitaire de poursuivre son *Never Ending Tour* commencé en 1988, il proposait, du 18 au 25 juillet 2021, en livestream, à 80 ans, *Shadow Kingdom: The Early Songs of Bob Dylan*, de "It's All Over Now, Baby Blue" à "What Was It You Wanted?" : une performance scénarisée, filmée en noir et blanc dans une splendide lumière vacillante entre *Casablanca* et *Twin Peaks*, enregistrée à Santa Monica puis rejouée en playback pour les caméras dans une reconstitution d'un bouge des années de la Prohibition, avec danseuses et volutes de fumée de cigarettes à la manière de l'historique court-métrage *Jammin' the Blues* (1944), avec Lester Young, Illinois Jacquet et Barney Kessel.

Chacun de ses concerts est épié, scruté, commenté, piraté, comme lors de sa révolutionnaire tournée électrique de 1965-1966.

Le 2 novembre suivant débutait à Milwaukee, Wisconsin, la tournée "Rough and Rowdy Ways", à aucune autre semblable : Dylan volubile, pince-sans-rire, ponctuant ses interventions de références à des artistes, des équipes sportives, des personnalités, de la ville visitée, présentant ses musiciens. Chacun de ses concerts est alors épié, scruté, commenté, piraté, comme lors de sa révolutionnaire tournée électrique de 1965-1966. Dylan est l'unique artiste de sa génération à jouer son dernier album sur scène dans son entièreté (OK, pas "Murder Most Foul" qui en faisait un double, et sacrément coton à reproduire en direct), par paires de nouvelles chansons entrecoupées de titres plus légers et souvent countrysants, gospel ou purement blues, sans aucun de ses classiques (tout juste "Gotta Serve Somebody").

Cette playlist est restée immuable depuis, l'exception intervenant à partir du 3 mars 2022 à Phoenix, Arizona, avec la substitution à "Early Roman Kings" de "Crossing the Rubicon", parabole consécutive à l'invasion de l'Ukraine qui l'atteint personnellement : son grand-père Zigman Zimmerman, musicien de rue d'Odessa, avait immigré avec sa femme Anna Chana Greenstein jusqu'à Duluth, Minnesota, où Dylan est né, pour y devenir cordonnier.

Dans une interview spectaculaire au *Wall Street Journal*, le 19 décembre dernier, il s'explique sur son addiction à la route : "*C'est le moyen parfait de rester anonyme tout en participant à la société. Tu y es maître de ton destin. Tu manipules la réalité et traverses le temps et l'espace avec la bonne approche. Ça n'est pas un chemin facile, joyeux ni marrant, ça n'est pas Disneyland. Une zone libre, avec ses obligations et ses sacrifices. Pas pour tout le monde.*"

Les 11, 12 et 13 octobre derniers, Dylan se produisait au Grand Rex, occasion de constater en direct le retour de sa voix, semblant remonter de ces temps immémoriaux depuis lesquels il compose et chante désormais, caché debout derrière un piano droit recouvert d'un tissu gris mal ajusté, deux petites lampes col-de-cygne lui permettant de voir devant lui dans l'obscurité (ses doigts sur les touches ? ses paroles ? sa setlist ? le menu du room service du Park Hyatt ?). Il joue plus et mieux que jamais, allant jusqu'à prendre des solos jazzy, mélodiques, à la manière percussive de

© MARK SELIGER

Thelonious Monk. Et s'en extrait à plusieurs reprises pour saluer, presque chancelant, fragile, élégant dans son costume noir (seule la couleur de sa chemise - verte, rouge - change d'un soir sur l'autre), visiblement touché de recevoir la gratitude d'un public extatique, exégète ou converti, parfois venu de New York ou de Saint-Tropez, parmi lequel on reconnaît Elliott Murphy et Hugues Aufray.

Le séduisant "I'll Be Your Baby *CE SOIR*" est ponctué d'un "*Thank you, all you baby lovers*", la merveilleuse version finale de "Every Grain of Sand" conclue par un solo d'harmonica déchirant. Les morceaux évoluent de soir en soir, les rythmes s'affinent, se précisent, et les nouveaux classiques émergent: "Black Rider", "Crossing the Rubicon", "I've Made Up My Mind to Give Myself to You", évidemment "Key West", où Charley Drayton assure sa place dans la longue liste des remarquables batteurs de Dylan.

Dix jours plus tard, au London Palladium, le Barde est plus disert encore qu'à Paris, la barrière linguiste dissoute. Fait saluer Lucinda Tait, la veuve de Joe Strummer, demande si c'est bien là que John Lennon avait demandé à ceux assis dans les loges royales "*de secouer la joaillerie*" (non, c'était au théâtre du Prince-de-Galles). Chrissie Hynde, Jimmy Page, entre autres, feront la queue à la sortie de sa loge pour présenter leurs respects.

Et puis, le jour de la Toussaint, paraissait *Philosophie de la chanson moderne* (Fayard, 2022). Un livre qui ne ressemble à aucun autre jamais écrit, dans lequel Dylan commente soixante-six chansons avec une faramineuse érudition tous azimuts et un vertigineux talent de conteur et d'amalgameur, lui, le roi de l'intertextualité dans ses chansons depuis *Love and Theft*. Comme il l'affirme dans son dernier album, le "Mystery Man" contient des multitudes. Bien sûr, il ne s'agit pas de ses soixante-six chansons favorites, ni qu'il considère les plus importantes ou même les plus intéressantes, mais celles qui lui permettent de se lancer dans des analyses extralucides, musicales, sociétales, historiques, des listes même, qui lui chantent et, surtout, l'habilitent à disséquer sa passion encyclopédique pour cet art ultime qu'est la chanson, sa magie indicible, inégalable, indéchiffrable. Bien plus que dans ses *Chroniques Vol. 1* (Fayard, 2005), Dylan s'y livre au passage avec une verve, un humour et une imagination incomparables, à des réflexions (révélations?) si personnelles qu'il s'y rapproche de cette autobiographie qu'il n'écrira jamais.

Mais une philosophie? Certains en contestent la définition, par manque supposé de vision globale, holistique, de complexité. Sa conception est pourtant si évidente, limpide, qu'elle ne nécessite ni corpus, ni études universitaires poussées. Juste une vie dédiée à cet artisanat si particulier, où des mots sur une mélodie, une syllabe sur une note, avec les bonnes harmonies et le tempo adéquat, l'intonation décisive, le phrasé judicieux, font soudain qu'un plus un égale trois. Arithmétique, on le reconnaîtra, que peu de prix Nobel ont envisagée, Einstein excepté.

Pour comprendre l'étendue de sa maîtrise du sujet, la manière dont il en a radicalement transformé et étendu le champ - et le chant - des possibles, de "Mr. Tambourine Man" en "Like a Rolling Stone" et "All Along the Watchtower" (et une bonne soixantaine d'autres au moins), il faut savoir que, selon plusieurs de ses musiciens, Dylan est capable d'entendre une chanson un jour, et de la restituer intégralement, paroles et musique, des années plus tard, spontanément. Hypermnésique. Cette obsession et cette faculté inouïes permettent aujourd'hui de comprendre, *a posteriori*, les énigmes que constituèrent en leur temps des disques aussi décriés que *Nashville Skyline*, *Self Portrait*, *Christmas in the Heart*, la trilogie Sinatra.

Bien sûr, d'aucuns regrettent son idiosyncrasie constituante, chipotent qu'y figurent peu de femmes, une majorité écrasante d'Américains (seuls les Who, les Clash et Elvis Costello représentent les îles Britanniques) et de vieux mâles blancs, pionniers du rock, crooners dont beaucoup sont décédés, comparativement trop peu d'Afro-Américains, une majorité de morceaux country, certains particulièrement obscurs ("Poison Love" par Johnnie and Jack,





▲ **MUSÉE**
Le bâtiment qui abrite le nouveau musée consacré au Zim, à Tulsa, Oklahoma, a été inauguré le 5 mai dernier

▲ **MONSIEUR LOYAL**
Elvis Costello était l'invité d'honneur et maître de cérémonie de l'inauguration du musée.

© BILL O'LEARY/THE WASHINGTON POST - LESTER COHEN/GETTY IMAGES - JOHN SHEARER-GETTY IMAGES

Dylan commente soixante-six chansons avec une faramineuse érudition tous azimuts et un vertigineux talent de conteur et d'amalgameur, lui, le roi de l'intertextualité dans ses chansons depuis "Love and Theft".

quelqu'un?), voire inédits ("Feel So Good", de Sonny Burgess), datant principalement des années 1950 et remontant jusqu'en 1924. De rares héritiers: Jackson Browne, Warren Zevon, Costello; peu de classic rock: Eagles, Santana, Allman Brothers, Grateful Dead. Une chanson italienne ("Volare") et une française adaptée, "La mer", de Trenet.

C'est qu'il faut lire ici "moderne" dans le sens des "Temps modernes" de Charlie Chaplin, qui donnaient leur titre à l'excellent album de 2006, *Modern Times*. L'ouvrage est d'ailleurs délicieusement illustré de réjouissants documents d'époque (les pompes Mistral, vélos et motos!), rédigé dans l'esprit boomer de son émission "Theme Time Radio Hour", d'un ton socratique,

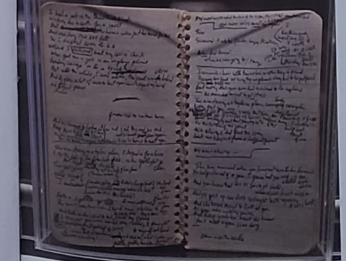


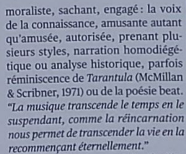


▲ **BACKING BAND HISTORIQUE**
De gauche à droite: Donnie Herron, Tony Garnier, Bob Dylan, George Recelli, Stu Kimball et Charlie Sexton.

◀ **LAURÉAT**
Bob Dylan a été auréolé, en 1997, par le prestigieux Kennedy Award pour l'ensemble de sa carrière. Ici avec Lauren Bacall.

▼ **EXPOSITION**
L'un des célèbres carnets de notes présentés au Bob Dylan Center, à Tulsa.





moraliste, sachant, engagé: la voix de la connaissance, amusante autant qu'amusée, autorisée, prenant plusieurs styles, narration homodiégétique ou analyse historique, parfois réminiscence de *Tarantula* (McMillan & Scribner, 1971) ou de la poésie beat. *"La musique transcende le temps en le suspendant, comme la réincarnation nous permet de transcender la vie en la recommençant éternellement."*

Et puis Dylan poursuit les fouilles archéologiques des *Bootleg Series*, ces malles au trésor qui n'en finissent plus de révéler leurs richesses. À la rentrée 2021 arrivait le *Volume 16, Springtime in New York 1980-1985*, cinq CD couvrant les albums *Shot of Love*, *Infidels* et *Empire Burlesque*, débordant même sur les pauvres *Knocked Out Loaded* et *Down in the Groove*. Tentative de réhabiliter une période confuse où Dylan se cherchait une pertinence commerciale, dans un univers bouleversé par l'arrivée de MTV et la prédominance de la production à coups d'effets sonores et d'instruments électroniques, qui l'avait vu passer de Jimmy Iovine à Arthur Baker, de Mark Knopfler à Dave Stewart, convoquant des palanquées de musiciens (membres des Heartbreakers et du E. Street Band, Sly & Robbie, Mick Taylor, deux Dire Straits, etc.). On y trouvait pêle-mêle répétitions, live (l'incomparable "Licence to Kill" avec les Plugz, chez Letterman), beaucoup de reprises surprenantes ("We Just Disagree" de Dave Mason, "I Wish It Would Rain" des Temptations, "Sweet Caroline" de Neil Diamond pour la future deuxième Madame Dylan, sa choriste Carolyn Dennis), nombre de morceaux inédits finalement offerts à d'autres interprètes compatibles (Ry Cooder, Bonnie Raitt), et comme toujours, des pépites invraisemblablement abandonnées: "Blind Willie McTell" dans une version groupe, "Too Late", "Foot of Pride", cette "New Danville Girl" qui déménagera à Brownsville!

Dylan poursuit les fouilles archéologiques des *Bootleg Series*, ces malles au trésor qui n'en finissent plus de révéler leurs richesses.

Il y avait aussi eu un album 3 CD des nombreuses séances de *Self Portrait* et de *New Morning* destiné à en prolonger le copyright, *Bob Dylan with Special Guest George Harrison - 1970*, révélateur, certes, mais moins passionnant que son alléchant intitulé.

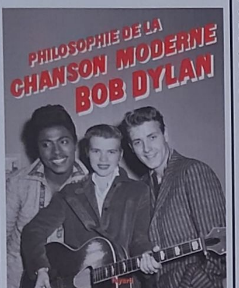
Et puis, ce 27 janvier, chroniquant une des périodes les plus fécondes et fascinantes de Dylan, débarquent ces *Fragments: Time Out of Mind Sessions (1996-1997)*, soient les *Bootleg Series Vol. 17*. Cet album de la restauration marquait un changement majeur. Depuis cinq ans, Dylan ne composait plus, certain que son temps était passé. Mais il se retrouve bloqué à l'hiver 1996 par la neige dans la ferme familiale du Minnesota, au bord de la rivière Crow: il a cessé de boire, de fumer, et là, les chansons arrivent. Elles sont d'une tonalité nouvelle, inédite. Sans doute parce qu'il avait abandonné l'idée de sa pertinence, Dylan se met à écrire d'une nouvelle voix d'ange déchu, spectrale, décorrélée de toute idée d'adéquation sociale. Lui dont le premier album, à 20 ans, était obsédé par la mort, compose des morceaux de condamné - il a alors 55 ans: des chansons hantées de fin de la route. Le

seul pont ténu les relie aux plus désespérés des titres de *Blood on the Tracks*, mais son timbre - son phrasé - a changé : Dylan n'est plus tant acteur qu'observateur chagrin du monde comme de sa propre vie. La sagesse meurtrit. *Time Out of Mind* est un tournant, une - divine - surprise, l'album favori d'Elvis Costello et un immense succès. Qui s'ouvre ici par un remix complet de l'album original, lequel marquait une résurrection de son inspiration. On sait combien les relations entre Dylan et son producteur québécois, Daniel Lanois, auréolé de ses succès avec U2, Peter Gabriel, les Neville Brothers, Emmylou Harris et Dylan lui-même pour le retour en grâce précédent de *Oh Mercy* (1989), ont été tendues et conflictuelles, au point que Dylan produira lui-même tous ses enregistrements postérieurs sous le pseudonyme de Jack Frost. Heureusement, la technologie ayant progressé, le résultat est plus probant que *Let It Be... Naked*. "*Il ne s'agit pas d'un reniement de l'album original*, assurait le camp Dylan, à Londres, à l'occasion des concerts au Palladium, *seulement le désir d'entendre ces morceaux déshabillés de leurs effets de production.*" À *Rolling Stone*, en 2001, Dylan expliquait déjà sa frustration : "*J'ai manqué de volonté à l'époque. Je trouve les tempos trop similaires. Résultat, ça sonne très swampy, vaudou, ce truc auquel Lanois excelle. Il n'y a rien de 'mathématique' dans ce disque. Le 'un' pourrait se situer n'importe où, alors que j'aurais dû déterminer la place de la batterie. Ça s'est avéré compliqué d'accoucher de cet album. Je pense que c'est pour cela que les gens trouvent que* Time Out of Mind *est aussi sombre et inquiétant.*" Au vétéran Jim Dickinson, appelé aux claviers, il lâche un de ces apartés meurtriers au sujet de l'obsession de Lanois qui veut l'enregistrer seul à la guitare sèche : "*Si j'avais fait plus attention à ce que les gens pensent de ma façon de chanter, j'aurais peut-être pu faire carrière.*"

Privé d'écho, de boucles, bref de tout le travail de postproduction qui en faisait un lointain cousin de *The Unforgettable Fire* de U2, ce mixage basique offre effectivement des versions plus nues, plus "traditionnellement Dylan". L'un restera historique, l'autre anecdotique, les deux sont excellents. Chacun choisira en fonction de ses goûts, de son humeur du moment.

Les séances avaient débuté en août 1996 au Teatro, ancien cinéma mexicain crée en 1929 à Oxnard, Californie, quarante-cinq minutes de route au nord de chez Dylan, à Point Dume. Il s'y rend chaque jour en Harley depuis Malibu pour enregistrer là des maquettes avec Lanois, et une simple rythmique constituée de Garnier et du batteur Tony Mangurian.

Mais en janvier 1997, Dylan souhaite prendre de la distance et les sessions se déplacent aux studios Criteria de Miami (Aretha, Clapton, Bee Gees, CSN, Allman Bros). Curieusement, comme déjà pour *Desire*, se retrouvent là de quoi faire trois groupes, mais jouant tous en même temps, comme si Dylan et Lanois cherchaient à inventer leur propre Wall of Sound : douze musiciens, six guitaristes dont deux pedal steel, trois batteurs !



LIVRE
Philosophie de la chanson moderne, Bob Dylan, aux éditions Fayard (352 pages).

"BOOTLEG SERIES VOL. 17"
Time Out of Mind Sessions (1996-1997)
Ce nouveau coffret, très attendu par les fans, est décliné en 5 CD et en 10 (!) 33-tours.

Dickinson saisit l'astuce, ainsi qu'il le racontait au *Commercial Appeal* de Memphis : "*Les gens qui pensent que Dylan est approximatif ne comprennent rien. Sa voix est forte, sa guitare fluide. Il a une vision précise, il laisse les choses se décanter d'elles-mêmes.*" Le son est original, spécial. L'ingénieur de Lanois, Malcolm Burn, s'en souvient dans ses mémoires, *Listen Up* (ECW Press, 2019) : "*Ces enregistrements sonnent comme la pièce où ils ont été joués. C'est ce que j'appelle mon 'style primate'. Je déplace les instruments pour changer le son. J'enregistrais Bob sans même qu'il s'en aperçoive.*"

Malgré cela, l'intérêt premier de ces *Fragments* révélés se porte sur les inédits. Cinq morceaux ont été écartés de l'album final. Deux sont des chefs-d'œuvre. "Mississippi", que Lanois n'apprécie pourtant pas et dont Dylan rejette le traitement rythmique imposé "*à une chanson aussi solennelle*", sera repris dans une version plus directe sur l'album suivant, *Love and Theft*. Entretemps, elle aura été offerte à Sheryl Crow. Plusieurs interprétations déjà présentes sur *Tell Tale Signs* en sont proposées ici, l'une avec la guitare de Lanois (et une contrebasse), à Oxnard, d'autres plus encombrées et une live, inédite, de 2001, où Dylan a déjà commencé à étirer ses syllabes, et son timbre, à se brouiller de gravillons. Soient différentes options, avec plus ou moins de slide, la partie de basse et l'approche de Dylan variant très largement.

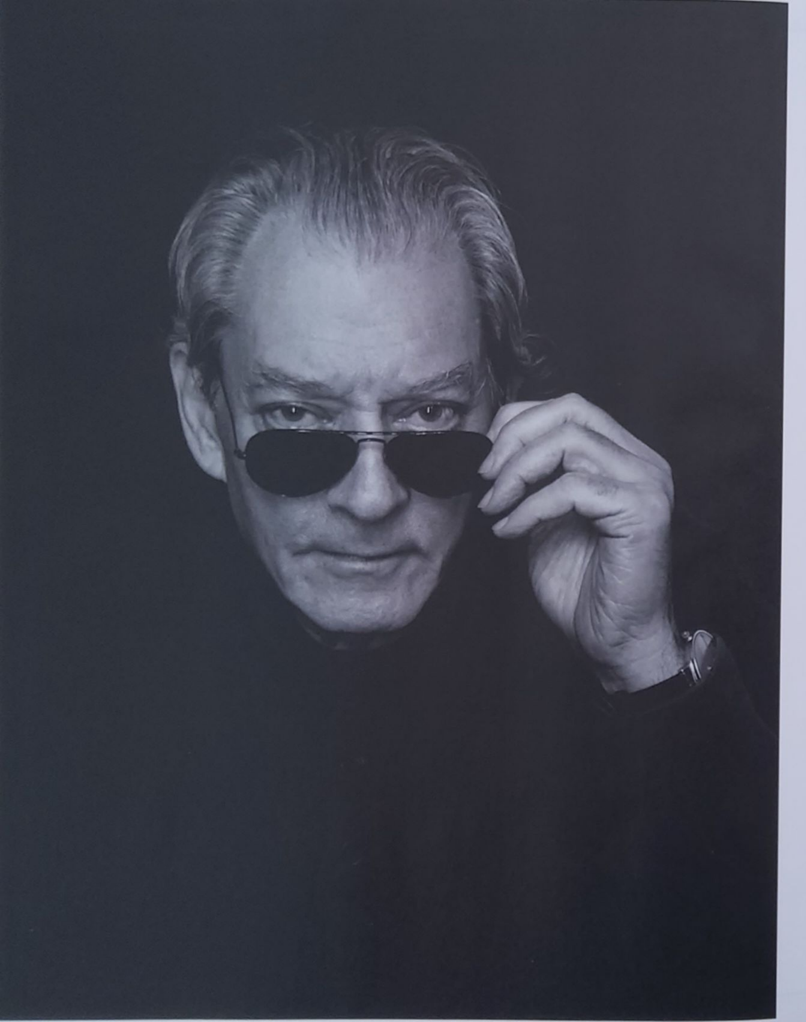
L'autre joyau, longue ballade d'amour mystérieuse qui eut pu figurer sur *Blood on the Tracks*, n'a pas eu droit à un réenregistrement : "Red River Shore" avait justement été découverte à l'occasion de ces *Bootleg Sessions Vol. 8*. Celle dite "Version 1" de 1997 est extraordinaire, chaque instrument entrant l'un après l'autre au long des plus de sept minutes : guitares, puis contrebasse, batterie, harmonium, accordéon et enfin dobro et mandoline, tous se retrouvant dans la sortie orchestre. En voilà désormais trois, dont une inédite, antérieure, sur un tempo latin plus hésitant. "*On aura tout essayé pour celle-là, sauf un orchestre symphonique*", expliquera Dylan à Dickinson.

"Dreamin' of You", avec Harry Dean Stanton dans son vidéoclip, est brillant, mais après Oxnard, Dylan l'a dépiauté de certaines de ses strophes pour nourrir d'autres chansons, "Standing in the Doorway", notamment. Tout au long des séances, il ne se séparait jamais d'un carnet dans lequel il écrivait, barrait, raturait, gommait, déplaçait, frénétiquement, ses paroles, ce qui confère tout leur intérêt - en plus de leurs différences d'interprétation - aux différentes versions de "Love Sick", " Dirt Road Blues", "Standing in the Doorway", "Not Dark Yet" ou "Cold Irons Bound". À Jeff Slate, il confirme sa méthode : "*J'écris toujours trop de couplets, puis j'épure, comme Michel-Ange le faisait du marbre pour révéler le roi David à l'intérieur, ou Duff McKagan dans 'Chip Away'.*"

© DANNY CLINCH

"Marching to the City", un blues lent à la Robert Johnson, est moins intéressant, bien qu'ayant fourni, lui aussi, "'Til I Fell in Love with You". Plus intéressante, la version remarquablement chantée par Dylan de "The Water Is Wide", traditionnel écossais qu'il s'était déjà approprié en duo avec Joan Baez tout au long de la "Rolling Thunder Review" (et dont Roger McGuinn donnait une interprétation remarquable sur son premier album solo).

Si ces découvertes passionnent, elles ne doivent pas pour autant détourner de l'essentiel, ces nouveaux piliers d'un pourtant si riche répertoire : "Love Sick", "Standing in the Doorway", "Tryin' to Get to Heaven", "Not Dark Yet", "Make You Feel My Love" d'abord rétrocédé à Billy Joël, puis devenu, grâce à Adele, un standard (690 versions à ce jour). "*It's not dark yet, but it's getting there*" : l'ancestral *Time Out of Mind*, également doublé ici d'une version live reconstruite plus dynamique où apparaît Charlie Sexton, est un album crépusculaire, prédictif aussi : peu après son enregistrement, mais trois mois avant sa sortie, Dylan souffre d'histoplasmose, grave infection pulmonaire, et flirte avec la mort tout juin durant. Il y traitait de solitude existentielle, de l'abandon de l'humanité par ses dieux, et de son sujet éternel, la condition humaine, le blues.



PAUL AUSTER

"IL Y A PLUS D'ARMES AUX ÉTATS-UNIS QUE D'HABITANTS"

L'un des plus grands écrivains américains de tous les temps revient avec un essai sur l'utilisation massive des armes à feu aux États-Unis, illustré par les clichés du photographe Spencer Ostrander. Bref et intense. Interview.

Par
SOPHIE ROSEMONT

Photo de
SPENCER OSTRANDER

BONNE NOUVELLE : après une trentaine de livres, Paul Auster écrit toujours sur ses cahiers Clairefontaine. *"Je ne peux penser qu'avec un stylo à la main,* nous confirme-t-il depuis sa maison de Brooklyn. *D'abord, j'écris, ensuite je le tape à la machine à écrire, puis je le corrige, et enfin je le transmets à mon assistante qui le retranscrit sur ordinateur."* Un processus qui prouve encore son efficacité avec ce nouvel ouvrage partagé avec son beau-fils, le photographe Spencer Ostrander. Tous deux s'interrogent sur les tueries de masse américaines, aussi répandues que brutales. Sur les clichés en noir et blanc d'Ostrander, d'une bouleversante épure, qualifiés de *"pierres tombales de notre chagrin collectif"* par Auster, celui-ci déroule une analyse de la violence de son pays natal. Dont il a été, indirectement, victime...

Ce n'est pas la première fois qu'Auster mêle son écriture à l'image. En témoigne *Gotham Handbook*, confectionné avec l'artiste contemporaine française Sophie Calle et, bien sûr, ses propres films : *Smoke*, *Brooklyn Boogie* et *Lulu on the Bridge*. *"Enfant, j'étais dingue de films, j'en regardais en boucle, tous genres confondus. Ça m'est resté. L'image compte, photographique ou cinématographique, mais j'ai un grand regret : ne pas savoir dessiner, comme Siri ou Sophie."* La première est son épouse, Siri Hustvedt, formidable écrivaine et essayiste, et la seconde est sa fille, musicienne, déjà interviewée dans les pages de *Rolling Stone*.

Son dernier roman en date, *4 3 2 1*, était aussi prodigieux qu'ambitieux. Comme Paul Auster, son héros, Archibald Isaac Ferguson, est né à Newark, New Jersey, en 1947. Et il se retrouve doté de quatre possibilités de vie, selon le fruit d'un drôle de hasard. Et si son père était mort ? Ou si, au contraire, il était devenu riche ? Et s'il aimait les garçons ? Ou plutôt les filles ? Quel que soit le chemin que lui fait prendre son créateur durant les mille pages de *4 3 2 1*, Ferguson reste le même. Idem pour Auster. Prenant la plume pour dénoncer l'usage outrancier des armes dans son pays natal, il reste fidèle à ce qu'il est : un penseur farouchement indépendant, dont le sens de l'observation, d'une grande finesse, transporte une écriture mémorable. Malgré une pneumonie qui l'a récemment mis KO, l'écrivain parle longuement avec nous de cette violence contagieuse qui en dit tant sur son pays, comme sur son œuvre...



HÔTEL MANDALAY BAY. Paradise, Nevada. 1er octobre 2017. 61 morts, 897 blessés (441 par balle, 456 dans le chaos engendré par la fusillade).



GRAND MAGASIN MACY. Centre commercial Cascade. Burlington, Washington. 23 septembre 2016. 5 morts.

Comment est née l'idée de ce livre à quatre mains avec Spencer Ostrander ?

De ses images. Spencer est le mari de ma fille, Sophie, il est devenu un ami et, surtout, c'est un brillant photographe. Il y a quelques années, il a initié ce projet d'aller photographier, aux quatre coins de l'Amérique, les sites de plus de trente fusillades ayant eu lieu récemment. Lorsqu'il m'a monté certains de ces clichés, j'ai été captivé. Si Spencer restait concentré sur les tueries de masse, j'ai quant à moi plongé dans cette réflexion sur le problème plus global des armes à feu… Je suis heureux que *Pays de sang* soit publié dans d'autres pays. Car le reste du monde, notamment l'Europe où les armes sont très contrôlées, se demande pourquoi l'Amérique est tellement dingue. Le but du livre, c'est de faire comprendre comment nous en sommes arrivés là.

En quoi observer ces photographies, où il n'y a pas âme qui vive, a nourri votre inspiration ?

En effet, les photos sont très neutres, calmes… silencieuses. Des bâtiments vides, des commerces, des endroits parfois très laids ou de superbes paysages américains… Comme Spencer s'est déplacé surtout pendant la pandémie, des accès ont été facilités et il n'y avait souvent personne sur place. Ce qui réunit tous ces lieux, ce sont les massacres qui y ont été perpétrés. La beauté du travail de Spencer réside dans le pouvoir de l'image réduit à l'essentiel. À nous d'imaginer ce qu'a vécu cet endroit, il y a quelques mois ou plusieurs années… D'où cette alternance de textes et d'images, sur un format court et intense. Ce livre m'a pris une année entière, notamment à cause des recherches qu'il exigeait. Je n'ai cessé de tailler dans mon texte, afin de réduire, moi aussi, le propos à l'élémentaire. Je voulais que *Pays de sang* soit criant d'honnêteté et de franchise.

"Les photos sont très neutres, calmes… silencieuses. Des bâtiments vides, des commerces, des endroits parfois très laids ou de superbes paysages américains…"

Très vite, vous évoquez le meurtre de votre grand-père par votre grand-mère, déjà révélé dans *L'Invention de la solitude*…

Avec les deux premiers chapitres de *Pays de sang*, je voulais établir ma légitimité, montrer pourquoi j'étais qualifié pour écrire ce livre. Beaucoup de gens me voient comme un auteur de romans, et non comme un connaisseur de ce genre de sujets. Cependant, je reviens ici sur le fait que, très jeune, j'ai appris à tirer. Et que j'ai trouvé ça amusant. Il faut le reconnaître, cela peut s'avérer être une vraie source de plaisir. De plus, ma famille a en effet été directement affectée par les armes à feu. Le meurtre de mon grand-père par ma grand-mère, il y a plus de cent ans, a laissé une empreinte profonde sur leur descendance, qui ne s'effacera jamais. Quand on parle des assassinats par arme à feu, on parle du nombre de morts, qui est déjà hallucinant, mais on ne parle jamais des survivants. Et en quoi ils sont eux aussi victimes. J'ai voulu me concentrer sur ceux et celles qui doivent vivre avec pour le restant de leurs jours. Mon père était très jeune lorsque sa mère a tué son père, et cela a bouleversé son existence, de manière tragique…

Lorsque vous avez appris ce secret, dans les années 1970, cela a-t-il éveillé votre sensibilité aux crimes par arme à feu ou vous portiez déjà cette préoccupation en vous ?

Dans ma famille, nous savions tous que quelque chose s'était passé, donc je n'étais pas surpris. Mais lors d'un voyage en avion, en 1970, ma cousine était assise à côté d'un homme qui lui a révélé le secret concernant la mort de mon grand-père. Nous avons alors compris pourquoi il n'y avait pas de photographie de lui, pourquoi personne n'en parlait. Et pourquoi il y avait quatre ou cinq versions différentes de sa mort alors qu'il n'était mort qu'une seule fois ! Ma grand-mère est décédée lorsque j'avais 10 ans mais j'ai eu le temps de la connaître. Elle était intimidante. Terrifiante, même. Elle criait beaucoup et se mettait en colère du matin au soir. Lorsque j'ai appris qu'elle avait tué son mari, j'ai saisi l'étendue de sa folie.

Et c'est après la révélation de ce secret et la mort de votre père que vous avez rencontré le succès avec votre récit autobiographique, *L'Invention de la solitude* ?

J'avais commencé par écrire de la poésie, sans grand succès. Au début des années 1980, *L'Invention de la solitude* a changé la donne mais il avait peiné à trouver un éditeur. C'est amusant de considérer cela comme le début de quelque chose que l'on nomme carrière… La trilogie new-yorkaise, personne ne voulait la publier non plus ! Mes premiers livres ont été rejetés par pas moins de dix-sept éditeurs !

Dans *Pays de sang*, vous revenez aussi sur votre séjour sur un pétrolier où vous rencontrez un homme dont le rapport aux armes à feu est révélateur de la pensée américaine…

Cela a été très instructif, de connaître quelqu'un de si dérangé qu'il se positionnait sur un pont au-dessus de l'autoroute pour tirer sur les voitures, le week-end ! Il était gentil avec moi mais c'était potentiellement un meurtrier, doublé d'un menteur. Il avait obtenu un emploi sur un bateau en trichant à l'examen, alors qu'il travaillait dans la salle des machines ! Rien de mieux pour faire exploser le bateau. Il s'est donc fait virer. Et il y avait cet autre garçon, très gentil, Billy, qui a appris, lors d'une pause à terre, que son frère avait tiré sur une autre personne, dans un bar en Louisiane. Toutes ces histoires m'ont propulsé dans l'essence du livre, qui ne devait pas se nourrir d'un seul aspect de l'histoire.

En témoigne votre évocation de la fusillade et de l'homme quasi providentiel qui a pu la stopper, à la Première église baptiste du Texas, le 5 novembre 2017. Vous vous placez des deux côtés des arguments : pour ou contre le port d'armes. Pourquoi ?

S'il n'y avait pas d'armes aux États-Unis et que le gouvernement pouvait racheter toutes celles des civils, je serais très heureux. Chaque année, 40 000 personnes sont tuées par arme à feu et 80 000 en sont affectées. Ce sont les mêmes chiffres que pour les accidents de la route. Tout cela à cause du deuxième amendement, qui fait croire aux gens qu'ils ont le droit divin d'avoir une arme. Le problème avec les armes à feu, c'est que si elles sont disponibles, les gens les utilisent et deviennent facilement hystériques. Si elles ne le sont pas, personne n'y touchera. C'est très simple… et pourtant, il y a plus d'armes aux États-Unis que d'habitants. C'est effrayant, n'est-ce pas ? Alors j'ai décidé que, plutôt que de dénoncer les *pro-guns*, j'allais essayer de les comprendre. D'ouvrir un dialogue entre les deux camps.

Il n'y a donc pas de solution, hormis peut-être d'abolir le deuxième amendement de la constitution… ce qui semble peu réalisable !

Je suis d'accord, on ne parviendra pas à obtenir des gens qu'ils abandonnent leurs armes. De la possibilité de créer des milices pour se défendre est né un fanatisme qui gêne le contrôle des armes à feu. Regardez l'époque de la Prohibition, quand les États-Unis ont essayé



LYCÉE MARJORY STONEMAN DOUGLAS. Parkland, Floride. 14 février 2018. 17 morts, 17 blessés. Le bâtiment dans lequel a eu lieu la fusillade a été détruit et un nouvel édifice construit sur le site.

de se débarrasser de l'alcool, dont la consommation était devenue une activité illégale. Ceux qui en voulaient vraiment pouvaient en obtenir, et buvaient davantage encore. L'issue de secours serait de mener des politiques intelligentes qui protégeraient les gens de ces balles.

Peut-on dire que la peur, qui est un sujet récurrent de votre corpus littéraire, fait partie des moteurs de ces crimes?

Absolument. L'Amérique s'est construite sur la peur. Les Blancs sont venus d'Angleterre et d'Europe pour s'installer dans cet espace considéré comme sauvage, alors qu'il était largement développé par des centaines de tribus amérindiennes très organisées. Leur présence est immédiatement devenue une présence armée. C'est le début du colonialisme, de cette conviction qu'on a le droit de conquérir d'autres peuples et de les exploiter. C'est presque logique qu'on finisse par faire une loi permettant à tout homme d'avoir une arme contre ce qu'ils appellent "les sauvages". Ce qui a été renforcé par l'esclavagisme. Consciemment ou pas, les colonisateurs blancs savaient que ce qu'ils faisaient était terrible, et que ceux qu'ils martyrisaient nuit et jour pouvaient se rebeller. Si tu crées un pays avec le sang de ta conquête et d'humains réduits en esclavage, la violence s'infiltre dans le système sociopolitique. Notre société est compétitive, avec des perdants et des gagnants. Guère surprenant que les États-Unis soient le premier pays fondé sur le capitalisme...

Dès la première page, vous soulignez le fait que les armes sont incluses dans le quotidien, y compris ludique, des Américains. Les armes comme outils de la pop culture, cela fait donc partie du problème?

Ayant vu le jour dans l'Amérique d'après-guerre, j'ai grandi, comme tous les garçons de mon âge, avec des jouets d'Indiens et de cow-boys. Nous nous promenions avec des armes glissées dans nos culottes courtes, qu'on dégainait à la moindre occasion. Alors qu'en réalité, il y avait, à l'époque du Far West, une régulation des armes, la société n'était pas si sanguinaire qu'on le fantasme. Elle semblait même plus sécurisante, à certains endroits, que celle d'aujourd'hui.

> *"En réalité, il y avait à l'époque du Far West une régulation des armes, la société n'était pas si sanguinaire qu'on le fantasme; elle semblait même plus sécurisante."*

Écrire, de la fiction ou de la non-fiction, vous permet-il d'être plus sensible au monde qui vous entoure?

Absolument, depuis toujours. Être connecté au monde, c'est l'une des grandes qualités de l'écriture. Je me souviens d'un samedi matin sans école au premier jour du printemps, chaud, ensoleillé, avec le son des oiseaux. J'avais 9 ans, j'étais heureux. Je suis sorti me promener dans un parc, j'ai regardé l'activité de la nature et je me suis dit que je devais écrire un poème là-dessus. Je suis allé en ville, j'ai acheté un stylo et un carnet. En revenant dans le jardin, j'ai écrit mon poème. C'était tellement naïf de la part d'un enfant ne connaissant rien à la poésie. Mais peu importe, en écrivant cela, il s'est précisément passé ce dont vous m'avez parlé: je me suis senti plus concerné que jamais par ce qu'il y avait autour de moi. Et tout est devenu plus intense. ®

Pays de sang, une histoire de la violence par arme à feu aux États-Unis, Paul Auster et Spencer Ostrander, traduit par Anne-Laure Tissut, Actes Sud.

Le Guide

Musique

SUIVEZ LES FLÈCHES!

Dan Auerbach réveille l'un de ses multiples projets parallèles.

Par XAVIER BONNET

The Arcs
Electrophonic Chronic
EASY EYE SOUND
★★★½

AU-DELÀ de ses multiples talents, Dan Auerbach a l'art d'occuper l'actualité. Certains auront beau jeu d'étaler leurs sarcasmes endémiques en proférant qu'il a une affaire à faire tourner avec Easy Eye Sound, le studio comme le label, il n'empêche: entre les albums qu'il produit au rythme d'un par mois au bas mot et les Black Keys, c'en est à se demander quand il dort... Partant de là, s'interroger sur comment il a su trouver le temps de donner naissance à ce second album de The Arcs, huit ans après le précédent (*Yours, Dreamily,*), aurait du sens... a priori.

Seulement voilà, avec lui comme avec d'autres, les a priori, il s'agit de s'en méfier. À plus d'un titre, en effet, *Electrophonic Chronic* est un projet de longue haleine. Ou à maturation lente. C'est selon. →

ILLUSTRATION D'ALAIN FRETET

→ THE ARCS

Longtemps laissé dans un tiroir, dans son contenu comme dans ses motivations. Notamment à cause de la disparition de Richard Swift, en 2018, l'une des figures majeures de la scène musicale américaine et du groupe, qu'il avait rejoint sur le tard à l'époque, et que celui-ci était déjà devenu autre chose que son intention initiale, à savoir "simple" moteur d'un nouvel album solo d'Auerbach. Il aura fallu le désœuvrement d'un confinement pour qu'Auerbach et Leon Michels, cofondateurs du groupe pour faire simple, se penchent concrètement sur les nombreuses ébauches de chansons que l'équipée s'était plu à compulser dès que l'occasion lui en était donnée, avec l'envie de rendre le plus beau des hommages à Swift.

Les différents protagonistes le reconnaissent volontiers : si le courant est aussi vite et bien passé au sein de The Arcs, c'est qu'ils partageaient tous un amour immodéré du studio d'enregistrement. On s'étonnera donc encore moins que d'habitude du "peaufinage" apporté aux douze chapitres qui composent cet *Electrophonic Chronic*, instrumental ("Califone") et… virgules ("Backstage Mess", "Sporting Girls") furtifs compris.

S'il s'agit de chercher un fil conducteur à l'ensemble, et compte tenu du fait que le vocable gentiment fourre-tout de "neo-psychedelic soul-rock" déjà avancé ici et là a toutes les chances de ne pas satisfaire grand monde, on ne retiendra que l'un de ces quatre termes : soul. C'est pour ainsi dire le point de départ de chaque chanson, quel que soit le chemin que celle-ci se plaira à emprunter par la suite, quand elle n'en sera pas… l'essence même, avec cette reprise du "A Woman Will Do Wrong", clamé par Helene Smith en 1967 et devenu, pour l'occasion, "A Man Will Do Wrong".

Le choix des… armes est alors presque un "détail". Une guitare, un piano, un orgue ou des cuivres de temps à autre : l'objectif est clair et parfaitement atteint.



INDIE SMART ROCK

Yo La Tengo
This Stupid World
MATADOR/WAGRAM
★★★

SI VOUS N'AIMEZ PAS le groupe qui, au début des années 1980, se forma à Hoboken, New Jersey, alors vous n'apprécierez pas à sa juste valeur le nouvel album de Yo La Tengo. Le monstre pensant à deux têtes formé par Georgia Hubley et Ira Kaplan, accompagné de James McNew, n'a pas changé de méthode (imparable). Ainsi, *This Stupid World* bénéficie non seulement d'un titre explicite, mais aussi d'une fidélité à une trame sonore cultivée depuis des décennies, en ne lésinant guère sur les guitares saturées ("Sinatra Drive Breakdown", "Brain Capers") qu'ils allègent, quand ça leur chante, d'une dream pop ("Aselestine") ou d'une country détournée ("Until It Happens"). Le tout enregistré en huis clos, produit par Kaplan, Hubley et McNew, en mode DIY. Et c'est comme ça qu'on les aime !

SOPHIE ROSEMONT

L'OVNI DU MOIS

Roger Waters
The Lockdown Sessions
SONY
★★★½

Les démons de Roger

Période compliquée que celle du confinement pour Roger Waters, qui avait pété les plombs plus qu'à l'habitude au travers de déclarations tapageuses, mais avait néanmoins permis à l'ancien leader du Floyd d'enregistrer en acoustique et en compagnie de son groupe plusieurs titres issus de son répertoire, dont quelques-uns furent partagés à l'époque sur les réseaux. *The Lockdown Sessions* réunit six de ces chansons, épurées jusqu'à l'os et remarquablement interprétées, parmi lesquelles un "Mother" poignant et, captée lors du "This Is Not a Drill Tour", une version déstructurée 2022 de "Comfortably Numb", que certains fans n'hésitent pas à qualifier de sacrilège. C'est ainsi que nous le préférons, Roger, quand son talent artistique reprend ses droits, loin de ses effets de manche médiatiques.

DENIS ROULLEAU

© DR

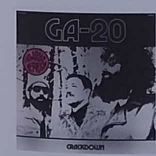
★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

The Murder Capital
Gigi's Recovery
HUMAN SEASON
★★★★

1000 vies

Pour un peu, la nouvelle livrée des Irlandais pourrait se résumer à une phrase, une strophe, qui pointe au milieu de "A Thousand Lives", l'un de ses singles : *"Our nightmares are wonderful skies dreamed in thunder."* Si ce n'est l'espace d'une brève respiration sur un "Only Good Things" faussement enjoué, difficile d'entrevoir le moindre espoir, la moindre éclaircie dans les mots scandés par James McGovern, de cette voix plus sépulcrale que jamais, ou les sons de ses comparses, échafaudant leurs ambiances avec une précision et une maîtrise impressionnantes, dépassant largement le cadre du post-punk mis en exergue jusqu'ici. Le cap du second album délicat à passer, ancestrale marotte de l'histoire du rock ? Foutaises ! La plongée dans les abîmes sensoriels qui guident *Gigi's Recovery* saisit. Intimide. Pétrifie. S'en remettre prendra du temps…

XAVIER BONNET



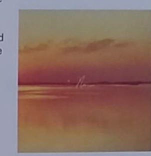
GA-20
Crackdown
COLEMINE
★★★★

Incandescence

Originaire de Boston, le trio yankee démarre ses activités rock'n'rollesques en 2018. Composé de deux guitaristes (Matt Stubbs, Pat Faherty) et d'un batteur (Tim Carman), le groupe maraude sur les terres bénies du Chicago blues (Muddy Waters, Howlin' Wolf), porté par la flamme et l'énergie d'un rock garage néo-60's brûlant (The Black Keys). Sur *Crackdown*, leur troisième opus, le trio fait flamber les guitares, allumant un son enragé de la cave au grenier, avec riffs au scalpel à vous décoller les canines et tempos chauffés au chalumeau. On pense souvent à Chuck Berry ("By My Lonesome"), Willie Dixon ("Just Because") ou encore aux racines blues de J.D. McPherson ("Gone for Good"). À l'arrivée, *Crackdown* trace ici un nouveau territoire, où le blues garage de GA-20 pousse à perte de vue entre les champs de coton du Mississippi, associant ainsi bayous et prairies verdoyantes de leur Massachusetts natal.

PHILIPPE LANGLEST

GA-20



Andy Shauf
Norm
ANTI
★★½

Suite de luxe

À ce stade-là d'inspiration, qu'on ne parle plus de pop de chambre, en tout cas pas d'une chambre lambda… Après la narration nocturne de *The Neon Skyline* et les démos plus qu'honorables de *Wilds*, le musicien canadien revient déjà à ce qu'il sait faire de mieux : des chansons d'un folk orchestral et introspectif à la fois. Avec *Norm*, il met à nouveau en scène un personnage masculin beaucoup plus ambivalent qu'il en a l'air, sur une trame purement mélodique, aux accents parfois jazz, dont il assure, seul, l'instrumentation. Au mix, Neal Pogue, qui, ayant inscrit Janelle Monáe ou Tyler, The Creator sur son agenda passé, transcende le son des synthétiseurs. Aussi présents soient-ils, les claviers n'occultent guère le talent de guitariste de Shauf.

SOPHIE ROSEMONT

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus : voici ce que l'on écoute ce mois-ci.



Quasi
Breaking the Balls of History
Sub Pop

JANET WEISS (ex Sleater-Kinney) et Sam Coomes reviennent après une décennie d'absence, toujours brillants de leur rock sans compromis made in Portland, capté en cinq jours de fièvre électrique.

★★★

The Go! Team
Get Up Sequences Part 2
Memphis Industries

LE COLLECTIF poursuit sa généreuse aventure musicale en invitant aussi bien une rappeuse new-yorkaise, Nitty Scott, qu'une chanteuse de J-Pop, Kokubo Chisato, et fournit un enthousiasmant écrin hybride.

★★½

Thomas Azier
The Inventory of Our Desire
Hylas

ENTOURÉ du guitariste Obi Blanche et des jazzmen Maarten Hogenhuis et Simon Segers, le songwriter néerlandais structure plus que jamais sa pop, tout en habitant ses chansons de son timbre galvanisant.

★★★

The Golden Dregs
On Grace & Dignity
4AD

LE TROISIÈME ALBUM de Benjamin Woods, né et élevé en Cornouailles, est en effet aussi digne que gracieux, avec une folle élégance mélodique, et affirme son talent de crooner indéniablement charismatique.

★★★½



Slug
Thy Socialite!
Daylight Saving

ÉNERGIE ÉLECTRIQUE contagieuse, guitares (hard) rock'n'roll façon seventies, art pop volontiers grandiloquente… Ian Black ne s'interdit aucune démonstration sur cet audacieux et très réussi nouvel album.

★★½



Le Roi Angus
Sosie
Zamora/Modulor

PRODUIT PAR RENAUD LETANG, ce troisième album inscrit le groupe français dans une nouvelle lumière psychédélique et hautement imagée, variant humeurs et rythmiques, francophone et joliment barrée.

★★★½



Liela Moss
Internal Working Model
Bella Union

JEHNNY BETH, Gary Numan et Dhani Harrison : du beau monde invité sur le troisième album de la Londonienne, dont les capacités vocales s'expriment pleinement sur une trame théâtralement rock.

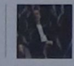
★★½



Joesef
Permanent Damage
Awal

BIENVENUE dans les confessions intimes d'un jeune Écossais qui aime autant la soul sixties que la pop 2.0, qu'il manie à sa guise avec un joli sens du groove et de l'histoire d'amour, ici gay et résiliente.

★★



David Neerman
Abstract Blur
Johnk60l/District 6/Big Wax

S'IL S'EST FAIT connaître comme vibraphoniste, David Neerman joue ici des claviers, des percussions comme des guitares, et donne aussi de la voix pour cet écrin de post-punk contemplatif.

★★½



Alice Lewis
Le Jardin perdu
Yuk FG/Believe

IL ÉTAIT UNE FOIS Alice Lewis, musicienne française tissant à contre-courant un conte pop onirique, élaboré avec le directeur artistique David Herman et d'obédience préraphaélite. Merveilleux, forcément !

★★½

SÉLECTION : SOPHIE ROSEMONT

VISION

L'INCOMPRIS





Joe Henry
All the Eye Can See
EARMUSIC
★★★★

LA DÉLATION, c'est mal. On s'abstiendra donc de révéler l'identité du sinistre personnage de notre entourage ayant osé lâcher son fiel sur la base d'une seule écoute de ce seizième projet en solo : *"Il est vendu avec une corde ce disque ? Même Cohen à côté, c'est Carlos, et Nick Drake, Patrick Sébastien…"* Une illustration supplémentaire du "statut" d'éternel incompris qui colle à la peau du songwriter américain depuis des décennies ? Henry le reconnaît lui-même, *All the Eye Can See* est un voyage dans l'intime, les tréfonds d'un soi-même dont un confinement aura provoqué les interrogations. À défaut, donc, de faire tourner les serviettes ou de "Tirelipimpon sur le chihuahua", ils en nourrissent une écriture folk encore une fois toujours ciselée à l'extrême, que cette voix vient à nouveau transcender, elle-même portée par une orchestration diaphane du plus bel effet.

XAVIER BONNET

Joe Henry

Ron Sexsmith
The Vivian Line
COOKING VINYL
★★½

La vie simple

Dix-septième album en trente-six ans. Joli score pour le songwriter canadien, qui n'a pas attendu longtemps depuis son dernier disque en date, *Hermitage* (2020), pour se remettre au travail. D'où ces treize nouveaux titres qui chantent leur amour pour ce que la vie peut nous offrir de plus élémentaire – et pourtant indispensable. Avec quelques perles acoustiques en son sein, tel le bien nommé "Diamond Wave", *The Vivian Line* trace humblement sa route mélodique, guitare en bandoulière et le pied battant la cadence. Les sons d'animaux de la ferme que l'on entend au début d'un très mccartneyien "A Barn Conversion" ou les chœurs de "Ever Wonder" témoignent, s'il le fallait encore, du désir de simplicité de Sexsmith, qui répond – en creux – au nôtre.

SOPHIE ROSEMONT



Pony Bradshaw
North Georgia Rounder
PONY BRADSHAW RECORDS
★★★

Shut up and listen!

Pony Bradshaw fait partie de ces artistes qui ont le talent de vous faire oublier ceux qui, dans un genre ou dans un autre, semblent s'échiner à pourrir ledit genre. Aussi, il apparaît comme la meilleure réponse à cette mode du cowboy-gym à mâchoire carrée et chapeau immaculé qui sourit entre deux claps synthétiques et une envolée à l'auto-tune. Bradshaw, lui, se pose tout en sobriété et redonne l'espoir. Porté par une prod intimiste, voix en avant, guitare sobre et orchestration tout en retenue, chaque titre de *North Georgia Rounder* rappelle immédiatement les plus beaux albums de Lyle Lovett. Cette country sincère et élégante, il en assure la continuité avec poésie et sobriété, dans un album contemplatif, aérien et onirique, loin des sirènes glamour façon Nashville made in ABC Television.

CHARLES BLOCH

Pony Bradshaw

Titus Andronicus
The Will to Live
MERGE/MODULOR
★★★½

Copieux repas américain

Ce, déjà, septième album de Titus Andronicus est proprement inattendu. Rien ne laissait présager un album de classic rock aussi abouti. Revendiqué avec humour comme le *Born in the U.S.A.* du groupe, Patrick Stickles avoue s'inspirer de *Who's Next* ou de *Hysteria* et, pour donner une idée de l'épaisseur de la bête, l'album est divisé en trois parties : "The Lion's Den", "Hell on Earth" et "Where the Buffalo Roam". La première sonnant plutôt comme du Meat Loaf ("(I'm) Screwed") jusqu'au piano, la seconde plus brute (le punk "Dead Meat", tiens tiens), pour finir par la troisième, plus proche de Springsteen ("Give Me Grief", "Baby Crazy"). Titus Andronicus revisite pour nous la bande-son américaine des 80's riche et épaisse. Et c'est honteusement bon.

SILVÈRE VINCENT

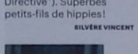
★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…



Hooveriii
A Round of Applause
THE REVERBERATION APPRECIATION SOCIETY
★★★½

La bonne face du rock psyché

Des jours que le vinyle de Hooveriii (prononcez "Hoover 3") est régulièrement retourné sur la platine. Né d'une idée solo de Bert Hoover (ex-Jesus Sons et ex-Mind Meld), le projet évolue vers un groupe dès le second album pour Permanent Records, le label culte de la côte ouest. *A Round Of Applause* est déjà le troisième du combo complet, et leur rock psychédélique reste marqué par la période fin 60's-début 70's. Sans tomber dans la violence d'un Hawkwind, l'album – sorti chez The RAS cette fois – reflète ce que l'histoire sixties de Los Angeles peut avoir gardé de meilleur : des envolées de guitares ("Cruisin'") qui ne tombent pas dans la démonstration, des ambiances cool sans être mièvres ("My Directive"). Superbes petits-fils de hippies ! SILVÈRE VINCENT





Skáld
Huldufólk
DECCA/UNIVERSAL
★★★

Voyage nordique

Jeune collectif français pratiquant la musique traditionnelle nordique, Skáld continue de faire avancer son drakkar. Ainsi sort *Huldufólk*, troisième album, qui conserve une direction artistique claire : évoquer la musique de l'Europe du Nord médiévale, à grand renfort de percussions et d'instruments traditionnels, pour porter des textes chantés et scandés dans des langues scandinaves diverses. L'ensemble est immersif, l'ambiance nocturne et mystérieuse et les dix compositions originales envoûtent l'oreille. Mention spéciale aux reprises de Rammstein et The Cure, qui se fondent parfaitement dans le concept, révélant que le leader, Christophe Voisin-Boisvinet, maîtrise aussi bien son propos que ses influences. Un voyage captivant et étonnant. MATHIEU DAVID



Rod Barthet
À l'ombre des sycomores
SOCADISC
★★★½

Ramage et plumage

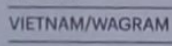
Adoubé à 22 ans, à San Francisco, par John Lee Hooker himself, le natif de Pontarlier multiplie les concerts sur la côte ouest où il se produit sur scène, notamment en première partie de Robert Cray ou Alvin Lee. Sur disque, Rod se montre impérial, de la trempe des meilleurs gratteux du blues rock français, capable, en un tour de chauffe, de transcender un trois accords en incandescence musicale. Sur son nouvel album, il est accompagné à l'écrit par Joseph d'Anvers et Boris Bergman, qui réussissent à intégrer la langue de Molière aux rugissements du blues rock ("Les Mers du Sud"). Danelectro en bandoulière, le bonhomme nous régale, multipliant sur dix titres descentes en apnée en mode riffs et chorus percutants. PHILIPPE LANGLEST

Inspector Cluzo
Horizon
FUCK THE BASS PLAYER
★★★★

Nuances rock

On pourrait naïvement croire que le duo gascon a tout dit, voire que leur paire guitare-batterie en limiterait l'évolution dans le temps. Et pourtant... Pourtant, cet album regorge encore de détails enthousiasmants : rythmes sautillants, ping-pong des chœurs et solo au bottleneck ("Act Local Think Global") ; douce provocation ("Running a Family Farm Is More Rock (...)") ; contrechamp féminin en outro sur fond de cordes ("Shenanigans") ; ballade tout en breaks dans les grands espaces électrifiés ("The Outsider") ; hymne fendart pour enterrement du rock en fanfare ("Rockophobia") ; ou encore piano survolté ("The Armchair Activist")... À l'image de leur engagement passionné, les Inspector Cluzo rappellent ici la nuance dont le monde devrait être constitué. SAMUEL DEGASNE

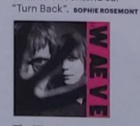




Hey Hey My My
High_Life
VIETNAM/WAGRAM
★★½

Dans les étoiles

Quelle ouverture que celle de *High_Life*, alliant chœurs célestes, entrelacs de guitares et batterie diaphane... À l'image des douze morceaux suivants, où le rock se dispute au groove, le stellaire se mêle à l'organique, l'envie d'ailleurs à des pulsions terriennes, réveillées par l'écoute des musiques épiques façon Morricone – bel hommage que "Dal Canale". Un voyage première classe que peuvent se permettre les deux fondateurs de Hey Hey My My, Julien Garnier et Julien Gaulier. S'amusant avec les codes du disco ("First Embrace") du pop-rock à la Steely Dan ("Blue"), ils explorent moult galaxies musicales, sans pour autant renier leurs premières démonstrations folks, comme on l'entend sur "Turn Back". SOPHIE ROSEMONT



The Waeve
The Waeve
TRANSGRESSIVE/PIAS
★★½

Brit duo

Ici, on expérimente en mode post-punk cuivré ("Kill Me Again"), là, on s'essaie au blues psyché sous influence seventies ("Over and Over") ou on trippe façon Hare Krishna avec "All Along"... Mais aucun morceau n'échappe à des métamorphoses en cours de route, et c'est ce qui fait de ce projet, initié par les amoureux Graham Coxon, éminent guitariste de Blur, et Rose Elinor Dougall, membre des Pipettes, un des plus beaux disques de l'hiver. Produit au côté de James Ford, confectionné de ballades d'une élégante intemporalité, il se joue des tempos et de la dichotomie entre acoustique et électrique, comme sur la très réussie ouverture "Can I Call You". The Waeve n'invente peut-être rien, mais vole haut dans le songwriting british. SOPHIE ROSEMONT

© CYRILLE DUVAL

The Rolling Stones
GRRR Live!
MERCURY STUDIOS
★★★★

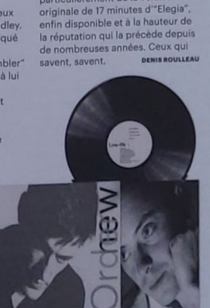
Rock'n'guests

Entamé à l'automne 2012, le "50 & Counting Tour" célébrant le cinquantenaire des Stones se caractérisait par la présence, sur certaines dates, d'invités venus partager la scène avec eux le temps d'un morceau. Leur concert de Newark, dans le New Jersey, le 15 décembre 2012, ne va pas déroger à la règle. Entamé sur les chapeaux de roue par une salve de hits ("Get Off of My Cloud", "The Last Time", "It's Only Rock'n'Roll [But I Like It]" et "Paint It Black"), le show, filmé pour une diffusion en pay-per-view, se poursuit avec l'arrivée de l'extravagante Lady Gaga, qui délivre une performance vocale survoltée face à un Mick Jagger impérial. Une poignée de titres plus tard, c'est au tour des guitaristes John Mayer et Gary Clark Jr de rejoindre le groupe pour le rare "I'm Going Down", bientôt suivis par les Black Keys, qui revisitent avec panache le fameux "Who Do You Love?", de Bo Diddley. Le concert sera également marqué par le retour de Mick Taylor à la guitare sur un "Midnight Rambler" à couper le souffle, qui réveille à lui seul les splendeurs passées de *Get Yer Ya-Ya's Out!* Enfin, à tout seigneur tout honneur, Bruce Springsteen, le héros du coin, déboule dans la foulée de "Start Me Up" pour un "Tumbling Dice" jubilatoire, qui arrachera même un sourire à l'immense Charlie Watts. Passé ce cap, les Stones n'ont plus qu'à dérouler une ultime série de classiques jusqu'au "(I Can't Get No) Satisfaction" final, pour ce qui restera l'un des grands moments de cette tournée. *It's only rock'n'roll...* ALAIN GOUVRION

New Order
Low-Life
WARNER
★★★★

Auberge espagnole

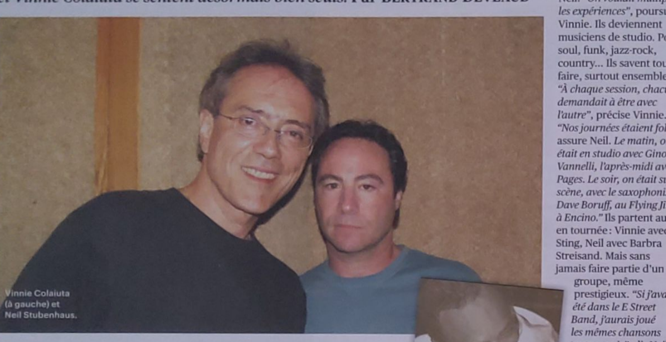
Quand débute, en octobre 1984, l'enregistrement de leur troisième album, les membres de New Order sont en pleine confiance suite au récent carton international du maxi "Blue Monday". Et cela s'entend ! Fruit d'un authentique travail collectif, *Low-Life* se distingue par sa maturité et son équilibre parfait entre le rock et la dance, entre la basse-guitare-batterie et les séquenceurs-boîtes à rythmes. Aujourd'hui réédité, le disque – le seul où les musiciens apparaissent sur la pochette – révèle également les progrès de chacun, notamment Peter Hook, qui grave ici dans le marbre son statut de grand manitou de la basse mélodique, et Bernard Sumner, dont le chant, de plus en plus assuré, se fait également plus "humain". L'imparable symphonie électronique de "The Perfect Kiss", la plaisante noirceur de "This Time of Night", les accents métalliques de "Sunrise", la ligne de basse (empruntée à "Beat It") et la pré-deep house de "Sub-Culture", la fin néo-country de "Love Vigilantes", ou quand l'Hacienda rencontre Texas Ranger... *Low-Life* est l'auberge espagnole du dancefloor ! À l'image des rééditions des deux premiers opus, le coffret Deluxe propose également plusieurs performances live et autres inédits, démos et prises alternatives. Dans le lot, l'auditeur se réjouira particulièrement de la version originale de 17 minutes d'"Elegia", enfin disponible et à la hauteur de la réputation qui la précède depuis de nombreuses années. Ceux qui savent, savent. DENIS ROULLEAU



TRÉSOR ENTERRÉ

Toute une époque…

Ils ont joué avec la terre entière. S'ils ont toujours le feu sacré, Neil Stubenhaus et Vinnie Colaiuta se sentent désormais bien seuls. **Par BERTRAND DEVEAUD**



Vinnie Colaiuta (à gauche) et Neil Stubenhaus.

Souvenez-vous… *"Acheter un disque, c'était comme une cérémonie. On allait au magasin, on se faisait conseiller par le disquaire. À la maison, on sortait le vinyle de la pochette, on passait un chiffon dessus, on le posait sur la platine. Et la musique commençait. On s'asseyait, la pochette à la main. On regardait où l'album avait été enregistré, qui était le producteur, quels musiciens jouaient. Tout ça, c'est fini !"* Pour Vinnie Colaiuta, évoquer ces souvenirs, c'est se laisser rattraper par la nostalgie. D'autant que son nom apparaît sur plus de 500 albums, de la fin des années 1970 aux années 2000, dans tous les genres. De Zappa à Streisand, de Ray Charles à McLaughlin, en passant par Joni Mitchell, Céline Dion, Megadeth ou Ennio Morricone. *"Aujourd'hui, on n'achète plus de disques. Le métier de musicien n'a plus la même valeur."*

Même constat chez Neil Stubenhaus. *"Être musicien, c'était un accomplissement. Ce qu'on voulait, c'était jouer avec des artistes de tous les styles, stars ou anonymes, sans penser à l'argent ni à la carrière. Cette époque me manque, la musique me manque."* Là encore, un regret, presque une frustration, venant d'un bassiste à la classe folle, qui a joué avec Quincy Jones, Ray Charles, Dolly Parton, Cher, B.B. King, Elton John, George Benson. Deux sentiments partagés, amers mais lucides, par deux immenses musiciens qui ont formé l'une des sections rythmiques les plus demandées de Los Angeles.

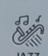
Leur parcours illustre bien le passage d'une époque à l'autre. Neil est né le 18 juillet 1953 à Bridgeport, Connecticut. Il grandit dans une famille de la petite bourgeoisie. Né le 5 février 1956, à Brownsville, en Pennsylvanie, Vinnie est issu d'un milieu rural. Obsédés par la musique (surtout le jazz), ils se rencontrent au Berklee College of Music, à Boston. *"La première fois que j'ai entendu Vinnie, j'ai dit : 'Ce mec est monstrueux. Il joue d'une façon jamais entendue jusque-là'"*, se souvient Neil. *"On avait les mêmes références, la même sensibilité. Jouer avec lui, c'était évident"*, ajoute Vinnie. Les deux n'ont qu'un objectif : faire de leur passion un métier. Los Angeles est alors la capitale mondiale de la musique. *"Il y avait du travail pour tous"*, raconte Vinnie. *"On n'avait aucun plan. Juste jouer et élargir nos horizons"*, ajoute Neil.

Début 1978, Vinnie est engagé par Frank Zappa, à la place de Terry Bozzio. Neil devient le bassiste attitré de Larry Carlton. Pour l'un et l'autre, une entrée par la grande porte de la scène californienne. Ils jouent avec les meilleurs, dans les plus belles salles, sont bien payés, ont même la sécurité de l'emploi. *"C'était génial, mais ça ne nous laissait pas de temps pour le reste"*, raconte Neil. *"On voulait multiplier les expériences"*, poursuit Vinnie. Ils deviennent musiciens de studio. Pop, soul, funk, jazz-rock, country… Ils savent tout faire, surtout ensemble. *"À chaque session, chacun demandait à être avec l'autre"*, précise Vinnie. *"Nos journées étaient folles"*, assure Neil. *"Le matin, on était en studio avec Gino Vannelli, l'après-midi avec Pages. Le soir, on était sur scène, avec le saxophoniste Dave Boruff, au Flying Jib, à Encino."* Ils partent aussi en tournée : Vinnie avec Sting, Neil avec Barbra Streisand. Mais sans jamais faire partie d'un groupe, même prestigieux. *"Si j'avais été dans le E Street Band, j'aurais joué les mêmes chansons toute ma vie"*, dit Neil. *"Je n'étais pas fait pour être dans un groupe en particulier"*, juge Vinnie. Cette vie d'intermittent, ils vont la mener pendant près de trente ans, devenant les musiciens parmi les plus demandés.

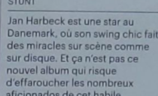
Dans les années 2000, avec la crise du disque, le métier de musicien de studio se raréfie. Vinnie et Neil se sont retrouvés chez Burt Bacharach (*At This Time*, 2005) et Bette Midler (*A Gift of Love*", 2015). Depuis, ils n'ont plus enregistré ensemble. *"On n'a plus besoin de musiciens comme nous. À présent, tout sonne de la même façon. On écoute la musique sur des téléphones"*, regrette Vinnie. Avec la pandémie, tout s'est arrêté, ou presque. *"Maintenant, on nous envoie des liens par internet. On joue notre partition, chacun chez soi. Je n'ai pas vu un musicien depuis des mois"*, conclut Neil. ®

Avec Quincy

À eux deux, ils ont joué sur plus de 1000 albums. Un nom revient : Quincy Jones. *"Un homme qui aimait vraiment toutes les musiques, ouvert, disponible, qui nous a appris à être meilleurs"*, insiste Neil. *Parmi ses amis, il y avait Picasso, Basie, Sinatra, Michael Jackson et Snoop Dog. C'est tout dire !"* Celui qui disait : *"Depuis mes 13 ans, j'ai joué du R'n'B, des standards, des marches militaires, des polkas, du Debussy, du be-bop et du hip-hop. Je n'ai jamais dédaigné un genre, jamais"*, recevra un hommage spécial pour ses 90 ans.



JAZZ



Jan Harbeck Quartet

Balanced

STUNT

Jan Harbeck est une star au Danemark, où son swing chic fait des miracles sur scène comme sur disque. Et ça n'est pas ce nouvel album qui risque d'effaroucher les nombreux aficionados de cet habile saxophoniste ténor, largement inspiré par le jeu brouillardeux de Ben Webster et les douceurs du soliste de Duke Ellington, Paul Gonsalves. Au sein d'un quartet tournant comme un coucou tyrolien, appuyé d'un percussionniste cubain efficace mais discret (ne vous attendez pas pour autant à voir le Fania All-Stars débarquer dans votre cuisine !), Harbeck signe avec *Balanced* (pour la petite histoire, notre homme souffle dans un Selmer Balanced Action de 1939 ayant appartenu à Stan Getz) un album au swing léger, teinté de blues, et aux ballades délavées et vaporeuses. L'idéal pour tranquillement hiberner. PHILIPPE BLANCHET



Village of the Sun

First Light

GEARBOX

L'électronique fait partie de l'ADN du jazz du saxophoniste Binker Golding et de son compère batteur, Moses Boyd, et constitue un des secrets les plus mal gardés d'une recette musicale qui les a hissés, en peu de temps, au firmament de la scène londonienne. Leur collaboration avec le très inspiré Simon Ratcliffe, du duo house Basement Jaxx, en est une nouvelle confirmation. Un single éclatant, "Village of the Sun", nous avait déjà prévenus l'année dernière de ce qui nous pendait au nez. *First Light* vient aujourd'hui magistralement enfoncer le clou, pour célébrer une musique improvisée aventureuse, attisée par un saxo entêtant (parfois quasi coltranien), une batterie diabolique et des synthés tour à tour obsédants ou atmosphériques. Un grand moment. P.B.



Brad Mehldau

Your Mother Should Know: Brad Mehldau Plays The Beatles

NONESUCH

De Nirvana à Alice in Chains, Brad Mehldau n'a jamais caché son goût pour une playlist pop-rock, ni sa passion pour les Beatles, avouant même hésiter entre le *Double Blanc* et *Sgt. Pepper's*… pour en faire son disque de chevet. Reprenant régulièrement un titre ou deux sur scène, en solo comme en trio, le pianiste virtuose devait même, en 2014, y vouer un concert entier à la Philharmonie de Paris. Bref, Brad Mehldau connaît son "Beatles Song Book" sur le bout des doigts. Ce nouvel et brillant album, totalement consacré aux "Fab Four", en est aujourd'hui l'ultime et éclatante démonstration. De "I Am the Walrus" à "Golden Slumbers", le pianiste américain offre une relecture lumineuse et extrêmement fine d'une poignée de titres (curieusement complétée par un "Life on Mars" de Bowie), soudain devenus, sous la patte du maître, d'incontournables standards du jazz. Magique ? P.B.



Matmatah

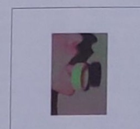
Miscellanées bissextiles

(UPTON PARK)

★★★½

Le retour !

Il a donc fallu quatre ans pour accoucher patiemment de ce monstre protéiforme, à rebours de l'accélération des temps. Et sans jamais sonner testament… À commencer par l'épique "Erlenmeyer", incroyable de détails et de cohabitation des genres, trait d'union entre le "Bohemian Rhapsody" de Queen et "L'Europe" de Noir Désir. Mais aussi les accents intimes ("Brest-même"), le contemporain (le remixé "Hypnagogia" tout en chœurs et avec des cordes enregistrées en Macédoine) en vis-à-vis d'un traditionnel revisité ("Trenkenn Fisel"), du festif ("De l'aventure") ou un élan outre-Atlantique ("Bet You And I", pas loin d'Arcade Fire). Preuve, oui, qu'un grand disque – c'est le cas ici – ne doit avant tout pas naître d'une nécessité, mais bien d'une envie. SAMUEL DEGASNE



The Psychotic Monks

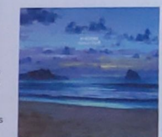
Pink Colour Surgery

(VICIOUS CIRCLE/FATCAT/L'AUTRE DISTRIBUTION)

★★★½

Experimental techno-pop

Jamais avare de CD décalés, le label Vicious Circle envoie ce troisième album des Psychotic Monks, qui n'arrangera positivement pas les choses. Après les trente-deux secondes purement bruitistes de "(Pre-Enter)", le disque propose "Post-Post-", comme une disco expérimentale sombre qui peut piocher dans la techno-hardcore. Ça bastonne et ça n'a rien de fun. La production de Daniel Fox du Gilla Band laisse la part belle aux fréquences basses, qui s'imposent partout, des morceaux faussement calmes comme "Gamble and Dangle" ou "Imagerie", à des titres comme "Crash", ouvertement proche de la *trance*. On est donc clairement dans l'expérimentation, et ce ne sont pas les respirations comme "(Bird's Part)" ou "(88)" qui nous apaiseront. Écouter l'inclassable. SILVÈRE VINCENT



H-Burns

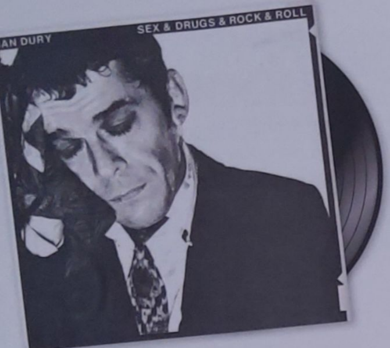
Sunset Park

YOTANKA/PIAS

★★★

Folk on the beach

The National ? Non, H-Burns. Certes, on peut plusieurs fois se questionner durant l'écoute du (superbe) nouvel album du musicien français, qui a d'ailleurs ici travaillé aux côtés de proches du groupe américain, David Chalmin et Benjamin Lanz. Mais se distingue avant tout la voix de Renaud Brustlein, récemment dévouée à des reprises de Leonard Cohen, qui sonne juste et puissant, parfaitement assortie à des morceaux mélancoliques. Tantôt épuré, tantôt lyrique, tâtant même de la lap-steel, *Sunset Park* a de nouveau bénéficié des bons soins du mixeur californien Rob Schnapf, ouvrant largement ses sonorités pour mieux servir le propos. Que faire de soi lorsqu'on se retrouve seul ? H-Burns a trouvé la réponse : rouler sur la côte ouest américaine pacifique, renouant avec ses amours musicales et réveillant son inspiration. S.B.



IAN DURY

Sex & Drugs & Rock & Roll

Sainte trilogie rock'n'rollienne en diable, mise en musique par un atypique British, il n'en fallait pas plus pour en forger un hymne définitif.

Par PHILIPPE BARBOT

Autres temps, autres mœurs. Autres slogans, plutôt. Après le "*peace, love and music*" de l'ère woodstockienne, c'est un hymne plus radical qui retentit à travers la planète pré-punk, la décennie suivante. Une devise bientôt déclinée à toutes les sauces et dans tous les registres. Pourtant, le "Sex & Drugs & Rock & Roll" déclamé par Ian Dury, tout populaire qu'il fut, n'atteignit jamais le statut de tube.

Le responsable, ancien prof d'art de 35 ans devenu chanteur d'un orchestre de pub rock nommé Kilburn and The High Roads, n'en était pas à son coup d'essai. Avec son groupe, il avait déjà enregistré deux albums et même fait la première partie des Who. Un personnage digne d'un roman de Charles Dickens, que ce Ian Robins Dury : victime à l'âge de 7 ans d'une poliomyélite qui l'obligeait à porter des chaussures orthopédiques, il avait agrémenté son look d'une canne à pommeau, d'une casquette de bookmaker et d'une multitude de foulards noués autour du cou. C'est dans cet équipage, les yeux cernés de khôl, qu'il déboula, un jour de 1977, dans l'écurie du tout nouveau label de disques Stiff Records. Fondé par deux managers londoniens, Dave Robinson et Jake Riviera, grâce à l'argent prêté par Lee Brilleaux, du groupe Dr. Feelgood, le label au logo cerclé de noir et blanc avait recruté des artistes comme Elvis Costello, Nick Lowe, The Damned ou Wreckless Eric. Lorsqu'il signe avec Stiff, Dury est encore solitaire. Seul rescapé de son ancien groupe, Chaz Jankel, guitariste et claviériste, avec lequel il écrit la plupart des chansons.

Le duo a mis au point une technique de travail : Dury écrit les textes puis les donne à Jankel, qui les met en musique. Tous deux ont l'habitude de se retrouver dans l'appartement de Ian, à Oval Mansions, au sud de Londres (que son locataire s'amuse à surnommer "Résidence du caca de chats"). C'est ainsi que le manuscrit de "Sex & Drugs..." atterrit dans les mains de Jankel, qui trouve le titre un peu trop cliché et le refuse. Mais Dury insiste, revient à la charge et finit par lui en fredonner le désormais célèbre riff principal. Jankel, séduit, termine la chanson. Elle fera l'objet du premier single de Ian Dury, publié sous son seul nom le 26 août 1977.

L'histoire aurait pu s'arrêter là, sauf que la rituellement prude BBC, shocking!, bannit la chanson de ses ondes. Du coup, le 45-tours atteint péniblement le modeste score de 19000 exemplaires, incitant Stiff à le retirer de la vente, même si des DJ comme John Peel continuent d'en faire indirectement la publicité en passant la face B, "Razzle in My Pocket". Pourtant, Dury se défendra en affirmant que la chanson n'a rien à voir avec une quelconque incitation aux excès et à la débauche. *"Au contraire*, assure-t-il, *j'ai essayé d'y suggérer que la vie ne se limitait ni au sexe, ni à la drogue, ni au rock'n'roll, pas plus qu'à bosser toute la journée dans une usine."* Il est vrai que, musicalement, agrémentée d'un solo de piano joué par Jankel, la chanson ressemble d'avantage à une ritournelle entre funk et ska, qu'à une sauvage cavalcade punk.

Entre-temps, Chaz Jankel a découvert que le fameux riff est en fait un vulgaire emprunt : il vient tout droit d'une ligne de basse jouée par Charlie Haden dans un morceau d'Ornette Coleman intitulé "Ramblin'". Embarrassé, Dury présente ses excuses au bassiste, qui le rassure en lui révélant que lui-même a piqué le riff dans un vieux traditionnel cajun, interprété entre autres par Bill Monroe sous le titre d'"Old Joe Clark".

"Sex & Drugs & Rock & Roll" devient le morceau de bravoure scénique de Ian Dury, désormais à la tête d'un groupe baptisé The Blockheads, d'après le titre de l'une de leurs chansons. Au cours d'une tournée de promotion organisée par Stiff avec tous ses poulains, le public, ravi, reprend en chœur le refrain, bientôt rejoint par toute la bande : une version "all artists" rebaptisée "Sex & Drugs & Rock & Roll & Chaos", qu'on peut entendre sur l'album *Live Stiffs Live*, en 1978. Comme dit Chaz Jankel : *"C'était la chanson idéale pour faire chanter le public. Pas besoin d'être Pavarotti pour en piger la ligne mélodique."* Plus tard, après la mort de son ami, il renchérira : *"Ian avait un talent à pondre des titres en forme de slogans, comme 'Reasons to Be Cheerful', 'Wake Up and Make Love With Me' ou 'Hit Me With Your Rhythm Stick'. En fait, il était comme une sorte de chroniqueur, même si la plupart des gens ont mal interprété ses textes. 'Sex & Drugs & Rock & Roll' n'était pas l'hymne punk qu'on a cru, mais une description détachée de ce qui se passait à l'époque et qui continue aujourd'hui."*

Pour respecter la décision de Dury, qui ne voulait pas que ses fans achètent deux fois la même chanson, le single ne figurera pas sur l'album *New Boots and Panties!!*, publié en septembre... sauf sur la version française. Il en enregistrera encore sept, avant de succomber à un cancer, le 27 mars 2000. Les Blockheads, dissous puis reformés plusieurs fois à partir de 1982, ont continué de tourner après la mort de Dury. En 2010, un biopic intitulé, évidemment, *Sex & Drugs & Rock & Roll*, réalisé par Mat Whitecross avec Andy Serkis dans le rôle principal, retracera la saga du papa de Baxter Dury. Finalement, *"peace, love and music"*, ça lui aurait convenu aussi. ●



Circa Waves

Never Going Under

PIAS

★★★

Joyeuse mélancolie

Dix ans de formation, ça se fête ! Circa Waves n'entend pas lever le pied pour autant et le fait savoir avec *Never Going Under*, son nouvel album studio qui crie fort son message dès le morceau éponyme, lequel ouvre le bal. Si le son est moderne, avec des arrangements électroniques présents et discrets ou des claps bien sentis, les influences peuvent venir des aînés, comme "Do You Wanna Talk" qui rappelle Billy Idol, malgré son vernis pop indé. Euphorie et mélancolie cohabitent à merveille sur l'énergique "Your Ghost" ou le léger et accrocheur "Electric City". Avec ce disque, Kieran Shudall envoie un message d'espoir et de résilience, sans cacher sa sensibilité, en posant des textes parfois tristes sur des titres enjoués. Un mélange qui fonctionne grâce à un dosage maîtrisé.

MATHIEU DAVID



Theo Lawrence

Chérie

TOMIKA

★★★½

Vintage

Portrait ombragé en couverture, titre sirupeux, échos dans la voix, harmonies des chœurs et accords glissés au bottleneck... La country, la vraie ? Son versant, en tout cas, le plus produit. Car si l'album a bien été enregistré au Texas, on est loin de l'âpreté et du style dépouillé des Singing Cowboys et Western Swing des années 1920-1950, préférant la version "Elvis" du genre... Or, si l'on regrette parfois une trop grande homogénéisation et quand l'auteur se brisait la voix sur la soul de la Black Belt (cf. "Heaven to Me", support d'une publicité pour un géant US du fast-food), l'album a au moins la qualité de sa cohérence ! Une déclinaison érudite, soignée et respectueuse des codes... où il ne manque qu'une mise en danger pour créer une patine.

SAMUEL DEGASNE

Theo Lawrence



Gliz

Mass

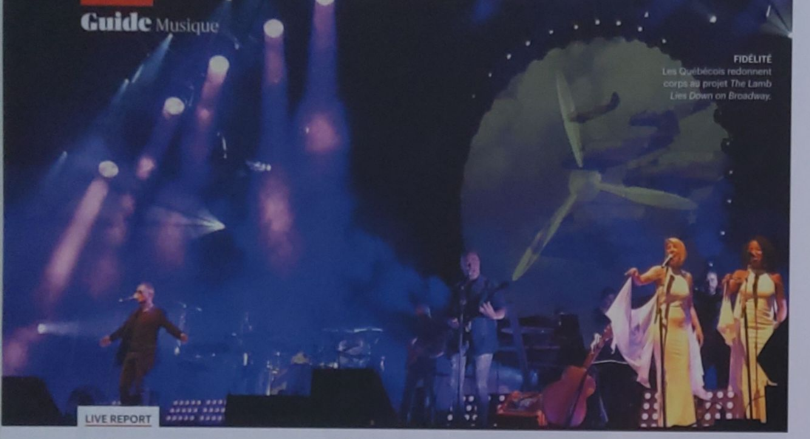
YOUZ PROD

★★★★

Amen

Lorgnant tantôt vers le folk, tantôt vers la pop aux influences psychédéliques, Gliz habille ses compositions à fleur de peau tantôt avec du banjo, du tuba ou du farfisa. Ainsi, le trio jurassien dispose d'un orchestre atypique pour mieux développer son langage personnel. Si le rythmé et entraînant "Totem" intrigue avec son tuba inquiétant, le groupe parvient à faire parler ses émotions comme personne, avec la rage contenue de "Mass" et surtout l'intensité d'"All Is Fine", morceau acoustique et épuré pour mieux faire ressortir le désespoir intense qu'il exprime. Mass est un deuxième album de toute beauté, dans lequel Gliz se montre introspectif et expansif, mettant à nu ses sentiments et limitant les artifices. Une réussite totale.

MATHIEU DAVID



FIDÉLITÉ
Les Québécois redonnent corps au projet *The Lamb Lies Down on Broadway*.

LIVE REPORT

On Broadway...

Rendre hommage à Genesis n'a jamais suffi à The Musical Box, mais le groupe montre combien il sait en transcender les univers. **Par XAVIER BONNET**

On le sait, Genesis a décidé de ne plus tourner pour des raisons évidentes - la santé de plus en plus précaire de Phil Collins -, et Peter Gabriel ne veut plus entendre parler de sa première vie avec le groupe depuis des lustres. Et puisqu'il faut un événement aussi "hors sol" que le Brexit pour qu'il consente une très fugace entorse à cette règle, en reprenant sur scène un morceau de cette époque à l'instar de ce... fragment de "Dancing with the Moonlit Knight" (et son fameux leitmotiv *"Selling England by the pound"*), en 2016, on n'est pas forcément pressé qu'une nouvelle hérésie du même genre survienne afin qu'il... s'exécute. Bref, pour qui serait encore en quête de vivre et apprécier "en direct live" le riche catalogue de Genesis s'étalant de 1969 à 1974 - et quand bien même d'aucuns pourraient trouver l'initiative pour le moins saugrenue -, les opportunités se réduisent comme peau de chagrin. C'est dire par conséquent combien The Musical Box est plus indispensable que jamais, à l'heure où le collectif québécois célèbre ses trente ans de bons et loyaux services à la cause, à travers des reproductions d'une fidélité saisissante des diverses tournées du quintet anglais, et qui font de lui plus qu'un "simple tribute band". S'ils n'ont pas besoin de cette... nouvelle donne d'un Genesis lâchant l'affaire pour faire le plein partout où ils passent, c'est un petit plus dont les Canadiens s'accommodent bien volontiers.

Redonner corps au projet *The Lamb Lies Down on Broadway* pourrait virer à la gageure, qu'il s'agisse ou non de la quatrième fois dont vous vous en acquittez après 2000-2001, 2004-2006, 2011-2013, et plus de 300 représentations au total. Gageure technique tant, afin de lui être le plus fidèle une fois de plus dans son rendu, il convenait de regrouper les quelque 1200 diapositives d'origine s'enchaînant en rétroprojection sur les trois écrans surplombant la scène, et d'être en phase musicalement avec leur défilé, alors qu'il n'existe aucune captation officielle de la tournée et que les Montréalais n'ont eu à leur disposition que des photos d'archives et des extraits de films 8 mm amateurs. Gageur artistique aussi, tant *The Lamb...* est loin d'être ce que Genesis a pu proposer de plus accessible dans sa carrière, au point même, en son temps, de creuser davantage le fossé entre ses différents membres et le départ de Peter Gabriel qui s'ensuivra.

Abscons, *The Lamb*, même bientôt à l'orée de ses... 50 ans d'existence? C'est ce qui en fait à la fois son charme et sa limite. Attraction-répulsion, on connaît la chanson. Et autant ne pas compter sur les "explications" fournies au fil du concert par Denis Gagné, le "Peter Gabriel" de The Musical Box, mélangeant français et anglais comme le Gab l'avait fait à l'époque (au mot près là aussi) pour être plus avancé.

De toutes les embûches que *The Lamb...* pourrait donc semer sur son chemin, TMB (pour les intimes) s'acquitte une fois de plus avec une facilité déconcertante. Ses "composantes" ont beau aller et venir (si on a bien tout suivi, il en est, en trente ans, à quelque chose comme... son neuvième Tony Banks, son sixième Phil Collins et son troisième Steve Hackett), en être l'observateur régulier a quelque chose de fascinant, et toujours d'un peu irréel que de permettre ainsi à ce même observateur d'assouvir subrepticement ce fantasme si commun, mais pourtant jamais épuisé, de remonter le temps.

Oui, The Musical Box est et demeure une machine à rêves, y compris quand il lui faut traduire les déambulations traumatiques de ce Rael, le personnage principal de *The Lamb...*, dans les bas-fonds new-yorkais et/ou les méandres de sa propre psyché perturbée. Les discussions autour des quelques sorties de pistes vocales ou d'une frappe de batterie de Bob "Phil Collins" Saint-Laurent plus sèche que son prédécesseur n'ont alors plus lieu d'être.

L'illusion est-reste parfaite. Et quand, à la conclusion de "Riding the Scree", le dernier nommé n'a plus à ses côtés que Sébastien "Michael Rutherford" Lamothe et Ian "Tony Banks" Benhamou, même furtivement là aussi, le télescopage temporel n'en est que plus troublant, comme annonciateur, à son corps défendant, d'un futur devenu à son tour passé, plus ou moins lointain aujourd'hui. Quitte à ajouter, par ailleurs, une dose supplémentaire de symbolique après que The Musical Box eut annoncé que c'était probablement la dernière fois qu'il emmenait la tournée "The Lamb Lies Down on Broadway" sur les routes. ●

© GREGORY HERNANDEZ

SO FLOYD EN TOURNÉE DANS L'HEXAGONE





TELLEMENT FLOYDIEN !

IL FALLAIT CÉLÉBRER DIGNEMENT LES 50 ANS DU CULTISSIME *DARK SIDE OF THE MOON*, SORTI EN MARS 1973. AUSSI, L'ANNÉE 2023 SERA PLUS PINK FLOYD QUE JAMAIS!

Le groupe mythique et son immense catalogue sont à l'honneur, les mois de février, mars et plus encore, à travers So Floyd un tribute band de très haut niveau et qui sera, dès le milieu de l'hiver, en tournée dans l'Hexagone d'une dizaine de dates, des plus petites régions à la capitale.

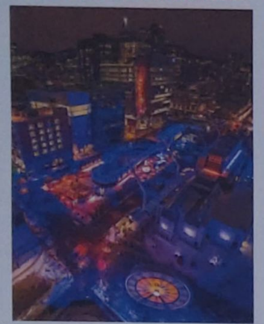
Musicalement et techniquement, difficile de faire son choix tant le travail est abouti et respectueux; nul doute que les puristes ne pourront résister. Pour So Floyd, le show s'articulera autour des tubes monumentaux de la formation britannique: de "Money" à "Learning to Fly", en passant par "Another Brick in the Wall" ou "Shine on You Crazy Diamond", toutes les chansons magiques du Floyd défilent, magnifiées par un son et un light-show impeccables et qui, inévitablement, passera par l'album culte de 1973 oùils se feront fort de célébrer les cinq décennies de l'album qui a propulsé le Floyd dans la stratosphère et, mieux, de l'autre côté de la lune, avec un show reprenant les codes et l'esthétique des concerts originaux de la première tournée du Floyd, mais revus en version 2.0.

SO FLOYD
4 février: Zénith - **Toulon**
9 février: Théâtre - **Yerres**
10 février: Salle Pleyel - **Paris**
11 février: Zénith - **Rouen**
9 mars: Zénith - **Clermont-Ferrand**
10 mars: Summum - **Grenoble**
11 mars: Zénith - **Saint-Étienne**
16 mars: Zénith - **Montpellier**
17 mars: Zénith - **Toulouse**
25 mars: La Palestre - **Le Cannet**
5 avril: Axone - **Montbéliard**
6 avril: Zénith - **Strasbourg**
7 avril: Galaxie - **Amnéville**
11 mai: Le Liberté - **Rennes**
12 mai: L'Amphitéa - **Angers**
13 mai: L'Acclameur - **Niort**
14 mai: Zénith - **Orléans**

AGENDA CONCERTS FESTIVALS

Des rendez-vous pour tout le monde, pour tous les goûts et dans tous les styles! Par SAMUEL REGNARD

PLEINS FEUX SUR MONTRÉAL



FESTIVAL DES LUMIÈRES

LA CITÉ QUÉBÉCOISE PROPOSE UN RENDEZ-VOUS ORIGINAL, ASSOCIANT MUSIQUE ET GRANDE CUISINE.

Au cœur de l'hiver canadien, depuis plus d'une vingtaine d'années, le festival Montréal en lumière réussit le tour de force de faire sortir les Montréalais de leur tanière. Pour ce faire, il propose bien entendu spectacles et concerts, mais c'est également le grand événement gastronomique de l'année, où une palanquée de chefs et de producteurs locaux invitent à découvrir le nec plus ultra de la culture culinaire québécoise. C'est ainsi que, chaque année, plus d'un million de visiteurs déambulent dans le centre-ville, où sont proposées de nombreuses activités gratuites en plein air (oui, oui!), dans le Quartier des spectacles et sur la Place des festivals. Autre temps fort du festival, la Nuit blanche, le 25 février, qui rassemblera des milliers de noctambules.

Côté musique, le menu est aussi divers que varié, allant du trio américain Too Many Zooz, réputé pour écumer le métro et les rues new-yorkais, aux Bedouin Soundclash, le duo canadien indie rock et reggae ayant parcouru le monde avec No Doubt, Ben Harper ou Thievery Corporation… en passant par le Kingdom Choir, la chorale de gospel londonienne mondialement connue pour avoir chanté lors du mariage du prince Harry, ou Stephen Sanchez, jeune auteur-compositeur-interprète de Caroline du Nord, installé à Nashville. Quant au projet 1969 Live, imaginé par Connor Seidel et réunissant douze artistes francophones dont Ariane Moffatt, il célébrera les ambiances des années 1960 et 1970. Danse et dessin d'animation seront également de la partie, avec le Tanztheater Wuppertal, qui présentera pendant trois jours *Palermo Palermo*, une œuvre mythique de Pina Bausch, et *Les Triplettes de Belleville*, un ciné-concert avec huit musiciens autour du compositeur Benoît Charest.

MONTRÉAL EN LUMIÈRE
24e édition, du 16 février au 5 mars
montrealenlumiere.com

PVRIS
1/2 - **Paris** - Alhambra

GLIZ
1/2 - **Paris** - Boule noire

THE BLACK ANGELS
1/2 - **Ramonville** - Bikini
2/2 - **Bordeaux** - Rock School Barbey
4/2 - **Grenoble** - Belle Électrique
21/2 - **Lille** - Aéronef
22/2 - **Paris** - Trianon

SONS
3/2 - **Paris** - Boule noire
4/2 - **La Roche-sur-Yon** - Quai M

METRIC
3/2 - **Paris** - Trianon

EZRA COLLECTIVE
4/2 - **Feyzin** - Épicerie moderne
12/2 - **Lille** - Aéronef

WEYES BLOOD
4/2 - **Paris** - Trianon

FIRST AID KIT
7/2 - **Paris** - Casino de Paris

DIRTY HONEY
7/2 - **Paris** - Maroquinerie

SORRY
7/2 - **Tourcoing** - Grand Mix
8/2 - **Nantes** - Stereolux
10/2 - **Paris** - Petit Bain
25/2 - **Lyon** - Sonic

GRAND MOMENT!

DEATH CAB FOR CUTIE
16/3 - **Paris** - Salle Pleyel

Qui n'a jamais rêvé de découvrir sur scène la sensation rock alternative américaine, menée par le talentueux songwriter Ben Gibbard? Les bras chargés d'un dixième opus studio, intitulé *Asphalt Meadows*, produit au côté de John Congleton, le groupe poursuit son aventure sonique à coups de riffs mélodiques et d'arrangements majestueux, teintés de mélancolie. Vous en conviendrez, un grand moment en perspective.

IBEYI
2/2 - **Rouen** - 106
3/2 - **Paris** - Olympia

L.S. DUNES
2/2 - **Paris** - Trabendo

BETTY WHO
2/2 - **Paris** - Étoiles

NAMASENDA
2/2 - **Paris** - Pop Up du Label

LEE FIELDS
2/2 - **Nîmes** - Paloma
3/2 - **Ramonville** - Bikini
7/2 - **Mérignac** - Krakatoa
9/2 - **Rennes** - Antipode
16/2 - **Reims** - Cartonnerie
17/2 - **Paris** - Trianon

EN ATTENDANT ANA + SPECIAL FRIEND
4/2 - **Poitiers** - Confort Moderne

ROBERT JON & THE WRECK
5/2 - **Paris** - Maroquinerie

CROWS
6/2 - **Rennes** - Ubu
7/2 - **Paris** - Petit Bain
8/2 - **La Rochelle** - Sirène
9/2 - **Rouen** - 106
11/2 - **Lille** - Aéronef

ALELA DIANE
6/2 - **Paris** - Trianon
7/2 - **Caluire-et-Cuire** - Radiant Bellevue

FOREMAN
8/2 - **Paris** - Dame de Canton

TR/ST
9/2 - **Paris** - Cabaret sauvage

DROPKICK MURPHYS
10-11/2 - **Paris** - Zénith
12/2 - **Nantes** - Zénith

THE MURDER CAPITAL
11/2 - **Strasbourg** - Laiterie
13/2 - **Paris** - Trabendo

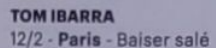
OBONGJAYAR
12/2 - **Paris** - Point éphémère



VINTAGE

THEO LAWRENCE
12-13-14/4 - **Paris** - Boule noire

Pour présenter son nouvel album, le très attendu *Chérie*, le folkeux et rockeur Theo Lawrence sera en concert à La Boule noire pour trois soirées d'affilée. Au programme: country songs, pedal steel 60's à souhait et ballades sentimentales dignes des plus grands crooners d'antan, avec une touche de pastiche. Prenez place dans cette capsule nostalgique.



TOM IBARRA
12/2 - **Paris** - Baiser salé

THE PAPER KITES
13/2 - **Paris** - Boule noire

JAY-JAY JOHANSON
14/2 - **Paris** - Café de la danse

JOHN CALE
14/2 - **Paris** - Salle Pleyel

AIME SIMONE
14/2 - **Paris** - Maroquinerie

QUASI QUI
14/2 - **Paris** - Boule noire

MATT MAESON
16/2 - **Paris** - Pop Up du Label

SAM GELLAITRY
16/2 - **Paris** - Boule noire

THE ROSE
16/2 - **Paris** - Bataclan

SPACEY JANE
16/2 - **Paris** - Petit Bain

HYD
17/2 - **Paris** - Boule noire

THE HOOSIERS
17/2 - **Paris** - Trabendo

EAGLE-EYE CHERRY
17/2 - **Paris** - Maroquinerie
18/2 - **Nevers** - Café Charbon

ANNA OF THE NORTH
18/2 - **Paris** - Hasard ludique

CAROLINE POLACHEK
18/2 - **Paris** - Salle Pleyel

PREOCCUPATIONS
18/2 - **Paris** - Petit Bain

JESSE MALIN
18/2 - **Paris** - Boule noire

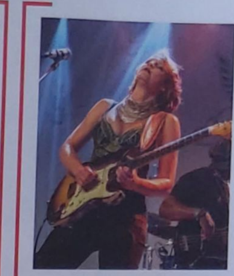
THE KOOKS
18/2 - **Paris** - Olympia

PATRICK WATSON
19-20-21/2 - **Paris** - Café de la danse

FLOWEROVLOVE
20/2 - **Paris** - Pop Up du Label

WHITNEY
20/2 - **Paris** - Trabendo

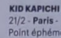
THE HUNNA/YOU ME AT SIX
21/2 - **Paris** - Trabendo



BAR À GUITARES

LE BLUES AUTOUR DU ZINC
16-26/3 - **Beauvais** - Thomas Kahn, The Harlem Gospel Travelers, Théo Charaf, Biréli Lagrène, Félix Rabin, Electro Deluxe, Suzanne Vega, Ana Popović, The Crappy Coyotes, Charlie Winston, Electric Ladyland (Hendrix au féminin)…

Pour sa 28e édition, le festival Le Blues autour du zinc prouve (une nouvelle fois) qu'il porte bien son nom, invitant la fine fleur de la scène blues actuelle, avec une programmation cosmopolite, de la France aux États-Unis. Petit bonus avec cette soirée de clôture, hommage à Jimi Hendrix, en présence de Nina Attal, Antonella Mazza, Swanny Elzingre, Audrey Henry et bien d'autres… Vite, le printemps!



KID KAPICHI
21/2 - **Paris** - Point éphémère

DRAHLA
21/2 - **Paris** - Boule noire

ALL TIME LOW
22/2 - **Paris** - Cigale

TWIN PEAKS
22/2 - **Paris** - Point éphémère

HALF ALIVE
24/2 - **Paris** - Trabendo

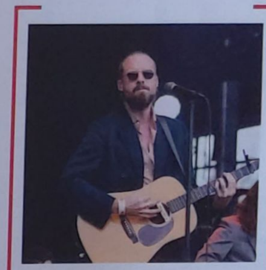
AND ALSO THE TREES
24/2 - **Dijon** - La Vapeur

CREEPING JEAN
24/2 - **Pessac** - Sortie 13

CIRCA WAVES
24/2 - **Paris** - Petit Bain

YOUNG FATHERS
24/2 - **Paris** - Élysée-Montmartre

OTTIS CŒUR
25/2 - **Cognac** - Abattoirs



FOLK-ROCK

FATHER JOHN MISTY
7/3 - **Paris** - Salle Pleyel

Revenu cette année avec un album à la fois étonnant et scintillant, mélangeant classic rock et music-hall, le charismatique Josh Tillman demeure décidément un songwriter et musicien à part. Ses paroles, incisives, accompagnent les arrangements somptueux, dans des shows toujours très riches et verbaux, de véritables spectacles – sans artifices, juste une performance maîtrisée. Sa venue dans la magnifique Salle Pleyel apparaît donc comme une évidence.

L'IMMANQUABLE

THE BLACK KEYS
18-19/6 - **Paris** - Zénith
4/7 - **Nîmes** - Festival de Nîmes

Le duo blues-rock (et plus si affinités) The Black Keys, formé par le guitariste-chanteur Dan Auerbach et le batteur au jeu atypique, Patrick Carney, a renoué avec ses racines (*Delta Kream*, *Dropout Boogie*…), pied au plancher. De quoi ravir les fans de "la première heure", attendus en masse au Zénith de Paris. Info à noter: le groupe Spoon officiera en première partie!

ROVER
25/2 - **Le Port (La Réunion)** - Kabardock

LEWIS CAPALDI
26/2 - **Paris** - Accor Arena

RHODES
26/2 - **Paris** - Point éphémère

RANDY NEWMAN
27/2 - **Paris** - Cigale

YUNGBLUD
27/2 - **Lille** - Aéronef

DEWOLFF
28/2 - **Paris** - Maroquinerie

PARFUM DE FEMMES

Nine Antico revient à la BD avec trois nouvelles inspirées de faits réels sur des destins de femmes rebelles, en Italie.



Madones et putains
AUTEURE Nine Antico
ÉDITIONS AIRE LIBRE/DUPUIS
★★★★

Agata, Lucia et Rosalia, trois femmes que l'histoire a tenté de réduire au silence et autant d'époques qui traversent le XXe siècle, en Italie, jusqu'aux grands procès de la mafia.

Comment est né *Madones et putains*?
Suite à la lecture de *La Peau*, de Malaparte, sur la présence des Américains à Naples pendant la Seconde Guerre mondiale. Il y avait la violence, le marché noir, le sexe, et une question qui s'ouvrait à moi : comment aime-t-on en temps de guerre? Et l'envie d'aller voir ce que l'on cache...

Êtes-vous allée enquêter sur place?
Je suis restée un mois à Palerme, où j'avais déjà fait plusieurs courts séjours, comme à Naples. Mais j'ai surtout passé mes vacances d'été, jusqu'à mes 20 ans, dans les Pouilles, d'où est originaire mon père. Donc le Mezzogiorno avec son iconographie pieuse gothique, sanglante, j'ai baigné dedans.

Peut-on qualifier vos BD de "rock"?
C'est très abstrait, ce qui est rock. Je dirais que c'est "à l'arrache" et dérangeant. Mon travail, tant sur les BD qu'au cinéma, est très long, donc je tente de ne pas perdre trop de spontanéité au cours du processus. J'aime être bousculée, et j'espère que cela se ressent dans ce que je fais.

Qu'est-ce qui vous plaît dans la culture populaire américaine et chez les *bad girls*?
J'aime les parcours de personnages heurtés, ceux qui se permettent d'aller là où ils ne sont pas censés se balader. Qui interrogent à chaque fois une forme de liberté. L'Amérique est un terreau, car son histoire récente fait qu'on peut interroger les travers de l'humanité sur une frise historique plus courte. C'est un condensé de l'histoire de l'homme avec tous les espoirs, la folie et la violence qui va avec. Sa pop culture est le refrain qui m'a bercé, comme la majorité des enfants des années 1980.

Vous dites que vous écrivez des "*malefic novels*", qu'entendez-vous par cela?
Il y a cette phrase dans *La Nuit de l'iguane*, de John Huston, adaptée de Tennessee Williams : *"Je respecte quiconque doit lutter pour conquérir sa dignité humaine et sa petite part de bonté. Bien plus que je respecte celui qui les a reçues en naissant."* Il s'agit d'aller regarder ce qui va de travers, nos contradictions, notre culpabilité et y trouver une forme de dérision.

Après votre film, *Playlist*, avez-vous un nouveau projet de long-métrage en cours?
Oui, il s'appellera *Femmes au volant*, sur le rapport de trois femmes à la conduite, dans les années 1980... Quelque part entre Rohmer et Tarantino. Et *Working Girl*.

Un petit mot sur *Vulva Vulgaris*, votre BD érotique avec Amina Bouajila qui paraît actuellement.
Une jeune fille très populaire se fait basher le jour où on apprend que le sexe la dégoûte. Parallèlement, elle apprend à se masturber en regardant des vidéos de ménage. J'avais vu un documentaire génial de Gabrielle Stemmer, *Clean With Me (After Dark)*, qui m'a fait découvrir le monde fabuleux du Xtrem Cleaning...

Dernière découverte musicale?
Mon dernier gros coup de cœur, c'est *Il Quadro di Troisi*, de Eva Geist et Donato Dozzy, qui ont sorti un album éponyme en 2020.

Votre chanteur italien préféré?
Lucio Battisti. Je me reconnais dans sa mélancolie. Ses chansons lancinantes ont sur moi le même effet que Brian Wilson. Un Beach Boy de Méditerranée...

Que trouve-t-on dans votre playlist de rêve?
Cette liste aurait pu être tout autre, mais puisqu'il faut choisir, aujourd'hui disons : "Girl from the North Country" de Bob Dylan et Johnny Cash, "Old Man" de Neil Young, "Raspberry Beret" de Prince, "Secondo Coro delle Lavandaie" de Roberto De Simone... Ma chanson du moment, c'est "Is This What You Wanted", de Leonard Cohen. Je reviens souvent au classique sachant que je suis tombée dans la marmite avec Dylan.

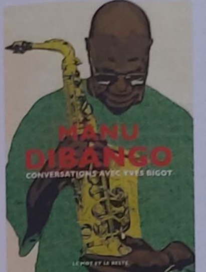
Cinéma, BD, musique : tout est lié?
Complètement ! Tout se recoupe. Ce sont des suppléments à la vie qui aident à faire passer la pilule. ®



© AIRE LIBRE

PAR LORAINE ADAM

DIBANGO EN STÉRÉO



Manu Dibango, conversations avec Yves Bigot
AUTEUR Yves Bigot
ÉDITIONS LE MOT ET LE RESTE
★★★½

De leur rencontre, à l'été 1992, au décès de Manu Dibango, emporté par la Covid au printemps 2020, leur amitié aura brillé de sa sincérité comme de son rayonnement musical. Car si Yves Bigot a été le producteur du saxophoniste camerounais, il a aussi gagné sa confiance, ce qui résonne dans les pages de ce livre d'entretiens s'ouvrant sur ces quelques mots qui remettent déjà les pendules à l'heure : *"Un don n'a pas de race. Mon monde à moi, c'est le jazz, Charlie Parker, John Coltrane, Louis Armstrong, Hugh Masekela et mon Afrique dans la tête. Le fantasme qui veut que l'Africain ait le rythme dans le sang, c'est le truc le plus dangereux qui existe."* Regrettant que le jazz ait perdu de son insolente liberté, Dibango revient sur les origines de sa vocation, son enfance et ses influences, entre Leopoldville/Kinshasa, Paris, Bruxelles ou New York, mais aussi sur le succès inattendu et pérenne de *Soul Makossa*. Une belle âme, un destin et de la verve à revendre font de ces échanges un passionnant ouvrage biographique.

SOPHIE ROSEMONT

DETROIT STORY



Detroit sampler, 100 ans de musique dans la Motor City
AUTEUR Pierre Evil
ÉDITIONS LE MOT ET LE RESTE
★★★

LA MOTOWN, les Stooges, George Clinton, White Stripes, Eminem, John Lee Hooker, Underground Resistance... Leur point commun? Avoir appartenu à la scène de Détroit. *"My home town burnin' down to the ground/Worser than Viet Nam"* chante John Lee Hooker dans "The Motor City is Burning", en 1968, suite aux émeutes qui secouèrent cette ville. Longtemps géant de l'industrie mais épicentre de tensions tant sociales que raciales, puis victime de crises économiques, elle a été désertée par la bourgeoisie blanche pour se transformer en tas de ferrailles – d'où surgissent certaines des plus belles fulgurances artistiques américaines. Et sans homogénéité générique, comme l'explique ici Pierre Evil : soul, blues, punk, garage, rap, funk, techno... Tout est possible et tout est également politique. Il fallait bien 600 pages pour couvrir l'ensemble, ce dont se charge minutieusement l'auteur.

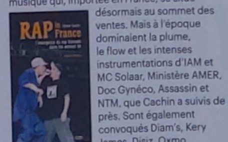
S.R.

© DR

LES 90'S DU RAP

CE QU'IL Y A DE BIEN lorsqu'Olivier Cachin parle de rap, c'est qu'il sait de quoi il parle, ou plutôt de qui il parle, puisqu'il a rencontré la plupart des rappeurs français depuis les prémices du hip-hop. Succédant à la fameuse "H.I.P. H.O.P", son émission "Rapline" a fait découvrir de nombreux talents du début des années 1990 au public français. C'est de cette décennie-là dont il est question dans *Rap in France*, après avoir fait un tour de piste tant chronologique qu'analytique d'une musique qui, importée en France, se situe désormais au sommet des ventes. Mais à l'époque dominaient la plume, le flow et les intenses instrumentations d'IAM et MC Solaar, Ministère AMER, Doc Gynéco, Assassin et NTM, que Cachin a suivis de près. Sont également convoqués Diam's, Kery James, Disiz, Oxmo Puccino, Rohff, Mafia K'1 Fry... Engagement et entertainment, querelles internes et complicités infaillibles, enjeux judiciaires et tubes en platine : cette décennie qui a tout changé pour le rap français a été passionnante, et celui qui l'a toujours documentée l'explique très bien ici.

S.R.



Rap in France
AUTEUR Olivier Cachin
ÉDITIONS CASTOR ASTRAL
★★★

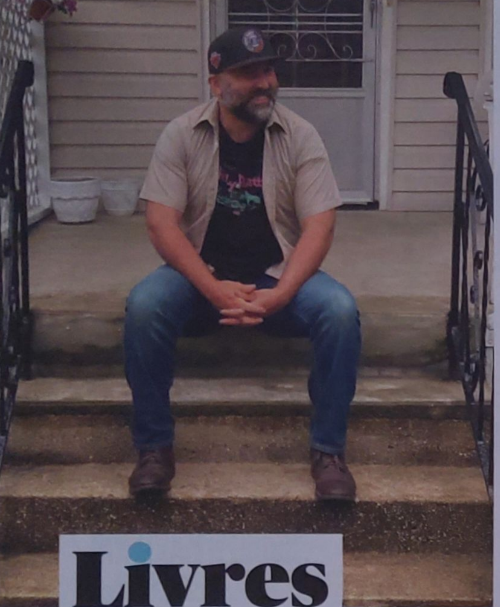
BROKEN MARIANNE



Marianne Faithfull, Broken English
AUTEURE Véronique Bergen
ÉDITIONS DISCOGONIE
★★

AYANT DÉJÀ SIGNÉ, dans cette gracieuse collection Discogonie, un ouvrage dédié au *Horses* de Patti Smith, Véronique Bergen s'attarde cette fois sur le crucial *Broken English*, de Marianne Faithfull, paru quelques années plus tard. Mais si le premier album de l'artiste américaine signait son éveil à la musique, celui de son homologue anglaise, lui, incarne une renaissance, celle d'une prise de pouvoir sur sa musique comme sur son corps et son vécu, tant affectif qu'artistique, une affirmation de son héritage culturel, qui n'est pas des moindres... "Broken English *explore une décadence punk, les balafres et cicatrices laissées par les sixties*", écrit Bergen, avant de commenter avec pertinence, titre par titre, ce disque à la sombre incandescence, terreau de moult projets ultérieurs. Un regret : si elle puise, à raison, dans les écrits de Faithfull, elle aurait pu davantage parcourir les truculents entretiens donnés au fil des décennies par "Lady Marianne".

S.R.



Livres

SOMEWHERE IN BROOKLYN

Éteindre la lune
AUTEUR William Boyle
ÉDITIONS Gallmeister
★★★★

Âmes perdues et cœurs brisés: quand le hasard fait mal les choses.



PAR PHILIPPE BLANCHET

"Parvenu à sa voiture, Jack s'installe derrière le volant. À la radio, la station des vieux tubes diffuse "(I Was) Born to Cry" de Dion. Après avoir rangé son pistolet dans la boîte à gants, il reste assis à écouter, augmentant le volume jusqu'à ce que les vitres se mettent à vibrer. Il aime aussi la version enregistrée par Johnny Thunders, pour un album qu'il a quelque part. Copy Cats, Johnny Thunders et Patti Palladin. Probablement au grenier. Il a dû l'acheter chez Zig Zag Records. C'est là qu'il allait chaque fois que sortait un nouveau Lou Reed ou Johnny Thunders."

Juillet 1996, sud de Brooklyn. Jack rentre chez lui. Après avoir perdu sa femme quatre ans plus tôt, largué son boulot et traversé une longue période de picole, Jack, qui joue désormais discrètement les redresseurs de torts au service de la population locale, vient d'essayer de dissuader un escroc minable de plumer les veuves qui habitent le quartier. À peu près au même moment, deux jeunes crétins d'une douzaine d'années, Bobby Santovasco et son pote Zeke, s'amusent à balancer des pierres sur les voitures qui sortent de la Belt Parkway, l'artère qui longe la côte jusqu'au pont Verrazano. Un de leurs projectiles touche une Corolla, qui va percuter un autre véhicule. Pris dans les embouteillages créés par l'accident, Jack



reconnaît alors le véhicule renversé de sa fille, Amelia. L'étudiante de 18 ans, qui rêvait de devenir romancière, est morte sous le choc. Et la vie de Jack bascule…

Juin 2001. Jack, inconsolable, s'inscrit dans un atelier d'écriture, et sympathise avec sa professeure, une jeune femme qui pourrait être sa fille, Lily, sans se douter du lien de parenté qui la lie au fameux Bobby, toujours dans les parages, et toujours prêt, sous ses faux airs de Matt Dillon, à se lancer dans un plan foireux.

Le monde est petit. Surtout lorsqu'on habite dans un quartier où les gens se croisent et se connaissent, ont usé les mêmes bancs d'école ou d'église, les mêmes banquettes en Skaï d'un *diner* fleurant bon la frite grasse, où les tabourets branlants d'un rade au juke-box déréglé. Dans cet univers, il suffit parfois de quelques hasards plus ou moins malencontreux pour que tout dérape et sombre dans les affres d'un poignant roman noir. William Boyle connaît comme sa poche le coin du sud de Brooklyn dans lequel vivent Jack, Lily, Bobby et les autres. Il y est né et y a grandi, gardant une profonde nostalgie pour ce quartier populaire italo-américain à deux stations de métro de Coney Island. Et c'est sans aucun doute cette proximité qui donne à ce roman (plus encore qu'aux précédents, pourtant tous excellents) toute sa force et toute son acuité. *Éteindre la lune* (*Shoot the Moonlight Out*, en anglais, titre d'une vieille chanson de Garland Jeffreys) brille par le réalisme de ses décors, par la justesse de ses dialogues (on songe parfois à Richard Price évoquant son Bronx natal) et la finesse de ses personnages, complexes, blessés et fragiles, ainsi que par l'intensité d'une intrigue souvent sombre (malgré quelques séquences très drôles), d'un bout à l'autre, semble-t-il, déterminée par une implacable fatalité. Poignant comme un vieux film de Scorsese. ®

NATIVE SON

Une des grandes voix de la Renaissance indienne célèbre la puissance et la poésie de la culture traditionnelle de son peuple.



Cérémonie
AUTEURE Leslie Marmon Silko
ÉDITIONS Albin Michel
★★★½

La Seconde Guerre mondiale est finie. Tayo, un Indien du Nouveau-Mexique, rentre du Pacifique et rejoint la réserve de Laguna Pueblo, du côté d'Albuquerque, après un séjour dans un hôpital à Los Angeles. Mais ce retour à la maison est loin d'être joyeux. Ses camarades anciens combattants soignent leur souffrance et leur rancœur en se noyant dans l'alcool dans les bouis-bouis qui bordent la 66, pendant qu'en leur absence, une mine a été creusée sur des terres sacrées, souillant un peu plus encore un territoire indien confisqué par les Blancs. Hanté par les horreurs de la guerre et un profond sentiment de déracinement, Tayo se tourne alors vers la culture de ses ancêtres, les récits qui depuis toujours ont structuré la vie du peuple indien, et se lance dans une formidable et fascinante quête… La langue, somptueuse, célèbre les arroyos pierreux et les déserts arides du Nouveau-Mexique comme aucune autre, et brasse dans le même souffle le récit bien réel d'un homme et les histoires traditionnelles d'un peuple. Publié en 1977, salué par Marlon Brando ou James Crumley, *Cérémonie* (ici réédité dans une traduction revue, enrichie d'un avant-propos inédit et d'une préface de Larry McMurtry) est un des plus brillants jalons de ce qu'on a appelé la Native American Renaissance. P.B.



Dans les rues du Barrio
AUTEUR Piri Thomas
ÉDITIONS Tusitala
★★★★

***"EN JOURNÉE,** Harlem paraissait plus ou moins sale; les gens semblaient mornes et déprimés. Mais la nuit, purée, c'était l'enfer, en particulier la partie hispanique du quartier (…). Tout le monde semblait développer un sens urgent du rythme et ça donnait envie de marcher en suivant ce tempo particulier."* Pour le jeune Piri Thomas, Spanish Harlem pulse au rythme des embrouilles et des bastons entre gangs, du côté de la 104e Rue, entre Lexington et Park Avenue. Mais les choses ne sont pas aussi funky qu'elles y paraissent, dans ce Barrio bruyant et coloré de l'après-guerre, pour un jeune portoricain trop noir (ou pas assez) pour véritablement trouver sa place. Et le grand méchant loup n'est jamais loin. Héroïne dans les veines, petits braquages de supérettes, grosse bavure laissant un flic sur le carreau, case prison pour une éternité du côté de Sing Sing: en 1967, Piri Thomas publie aux États-Unis son histoire qui, après s'être immédiatement imposée comme un best-seller, deviendra un classique de tout un courant littéraire new-yorkais d'origine hispanique. Ce formidable roman d'apprentissage, doublé d'une douloureuse réflexion sur le racisme, n'était jamais paru en France. C'est désormais chose faite. P.B.

IL EST DES ARTISTES dont on ne sait par quel bout les prendre. Thelonious Sphere Monk en fait partie. L'homme est singulier, parfois mutique, toujours fantasque, coiffé de légendaires couvre-chefs – toques d'astrakan ou bérets basques –, s'embarquant volontiers dans de curieuses danses de l'ours devant son clavier, durant les envolées d'un saxophoniste complice. Et l'œuvre est à son image, souvent insaisissable, énigmatique, secouée de chaotiques dissonances, d'apparents accidents de parcours, et pourtant profondément mélodique, d'une confondante beauté, dérivant sur un "'Round Midnight" emblématique. Il existe bien un Mystère Monk. Faute de l'élucider, le journaliste et écrivain Franck Médioni tente de rassembler les éléments du puzzle, quarante ans après la disparition du pianiste, en réunissant dans ce superbe livre, incroyablement copieux en textes comme en illustrations, les témoignages et les analyses d'une flopée de musiciens de tout premier plan, de journalistes, écrivains, cinéastes, peintres ou photographes. Une formidable somme. P.B.

Mystère Monk
AUTEUR Ouvrage collectif
ÉDITIONS Seghers
★★★½

Petite sale
AUTEURE Louise Mey
ÉDITIONS Le Masque
★★★

HIVER 1969. Est de la France. Catherine travaille dans un domaine agricole comme fille à tout faire. Son riche patron règne en maître absolu sur sa famille, ses champs de betterave et les gens des environs, pour la plupart ses employés. Un jour de février, la petite-fille de ce tyran rural, âgée de 4 ans, disparaît mystérieusement alors que Catherine la gardait, et une demande de rançon parvient au patriarche. La gendarmerie du coin et deux flics parisiens s'emparent alors de l'enquête L'intrigue en soi ne casse pas trois pattes à un canard. Mais son traitement, extrêmement décalé, et son fond social, oppressant, font de ce roman noir singulier une petite pépite du genre. P.B.



Le Numéro un
AUTEUR Mikhaïl Chevelev
ÉDITIONS Gallimard
★★★½

INTERPELLÉ EN 1984 pour une obscure histoire de pneus achetés au marché noir, Vladimir Lvovitch se retrouve contraint par un jeune agent zélé du KGB de signer un document compromettant. Quelques années plus tard, alors qu'il travaille pour un oligarque douteux de la Russie post-soviétique, cette vieille affaire refait surface et bouleverse sa vie. Mais Vladimir n'est pas pour autant au bout de ses surprises… Dans le sillage de son premier roman (*Une suite d'événements*), le journaliste Mikhaïl Chevelev s'adonne à un habile et passionnant mélange des genres (drame familial et sombre thriller), pour signer un tableau incisif de la société russe et de son économie mafieuse. D'actualité. P.B.



★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK! | ★★ Mouais… | ★ Euh…



Ainsi que le suggère son… titre, *Babylon* est une orgie d'images, d'acteurs de premier plan et de bien d'autres choses !

Çinéma ÉCRAN TOTAL

Le Hollywood des années 1920 revit sous l'œil gourmand du réalisateur de* La La Land, *et tout le monde n'en sortira pas indemne…



PAR XAVIER BONNET

DÉCROCHER LA LUNE… Et si toute la filmographie de Damien Chazelle depuis son second film (*Whiplash*) se résumait à cette unique et entêtante obsession, et pas seulement quand il s'est agi de s'en approcher "pour de vrai" comme sur *First Man*, son vrai-faux biopic sur Neil Armstrong? Damien Chazelle aime les allégories, pour ne pas dire qu'il s'en empiffre, et ceux qui avaient pu penser qu'il s'en était rassasié avec *La La Land* en seront pour leurs frais, de bouche ou pas.

Le lien avec les pérégrinations multi-oscarisées d'Emma Stone et de Ryan Gosling est tout sauf fortuit, au-delà d'un "retour à Los Angeles" et d'une partition musicale à nouveau confiée à Justin Hurwitz. Impossible, par exemple, de ne pas faire un parallèle, même furtif, entre les scènes d'ouverture des deux films, symbolisant à elles seules ou pas loin le tourbillon, autant réel que fantasmagorique, qu'a toujours su inspirer-générer la mégalopole californienne. Tout juste Chazelle a-t-il laissé le romantisme échevelé dont il avait drapé *La La Land* au moment d'actionner sa propre machine à remonter le temps et de planter ses caméras dans le Hollywood des années 1920, et la transition qui s'opéra alors entre cinéma muet et cinéma parlant.

À plus d'un titre, et ainsi que le suggère son… titre, *Babylon* est une orgie. Une orgie de tous les instants. Orgie de moyens pour retracer cette époque particulière et son contexte du *"tout est permis, tout est possible"*, et qui explose au visage sur la fameuse scène d'ouverture de fête décadente avec un éléphant en guest star - et que n'aurait pas reniée un Baz Luhrmann - ou sur les bluffantes reconstitutions de tournage dans le désert californien. Orgie dans la narration des outrances en tout genre, dans lesquelles chaque protagoniste se complaît jusqu'aux lendemains difficiles, au sens propre comme au sens figuré.

Dans cette plongée dans le passé hollywoodien qui cherchait sa voix, au sens propre ici, Chazelle s'est déjà vu accuser de s'arranger avec la vérité, la véracité, et ce alors que bon nombre de situations et de personnages s'appuient sur le réel, une forme de réel en tout cas, pour mieux s'en échapper. Ainsi, et afin de ne s'en tenir qu'aux rôles principaux, Nellie LaRoy (magnifiée par une Margot Robbie qui "volcanise" littéralement chacune des nombreuses scènes où elle apparaît) semble ressusciter le destin contrarié de Clara Blow, tandis que Jack Conrad (impeccable Brad Pitt) et sa moustache crayon renvoient à un curieux "mélange" de John Gilbert et Douglas Fairbanks, quand d'autres scènes de tournage des premiers parlants - et leurs difficultés techniques - ne virent pas au quasi-documentaire. D'évidence encore, Chazelle est allé puiser dans une réalité plus glauque dans la toujours sidérante et intemporelle lecture du *Hollywood Babylon* de Kenneth Anger, quitte, là également, à n'en retenir que ce qui arrangeait son propos.

Puisque tout devait être spectacle déjà à cette époque, Chazelle prend le mot d'ordre à la lettre. Mais sa plus belle réussite est de savoir communiquer le plaisir qu'il en a manifestement tiré. ®





CATE DU GRAAL



LORS DE LA REMISE DU PRIX du New York Film Critics Circle, Martin Scorsese n'a pas lésiné sur les louanges adressées au réalisateur de *Tár*, Todd Field, en s'attardant sur la mise en scène resserrée autour de l'ambivalente héroïne jouée par une Cate Blanchett décidément oscarisable : *"Le temps, la chronologie et l'espace deviennent la musique qui la fait vivre (…). Nous suivons simplement le personnage sur sa route étrange et bouleversante vers sa destination finale encore plus étrange (…). C'est un véritable acte de haute voltige, sous forme d'angles contrôlés, précis, dangereux, précipités, et de bords géométriquement ciselés…"* C'est vrai qu'il impressionne, ce film de plus de 2h30 racontant la gloire et la chute d'une géniale cheffe d'orchestre, Lydia Tár. Blanchett, donc. On la voit évoluer entre des conférences où elle brille par son sens de la formule, des palaces et des master class dispensées à Julliard. Surtout, elle dirige l'orchestre symphonique de Berlin où officie sa compagne, Sharon… Peignant le choc thermique entre le Vieux Monde et une société fragmentée 2.0, narrant l'hypocrisie de l'un comme de l'autre, *Tár* est d'une pure beauté formelle, servie par de multiples références musicales comme par une subtile tension narrative. SOPHIE ROSEMONT

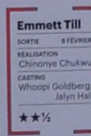


Cate Blanchett, hautement oscarisable !

L'un des plus honteux traumatismes états-uniens.

POUR L'HISTOIRE

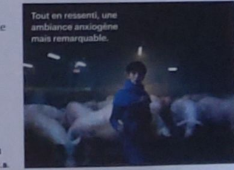
C'EST L'UN DES SYMBOLES de la lutte pour les droits civiques. Il s'appelait Emmett Till mais tout le monde le surnommait "Bobo". Élevé à Chicago, il fut, lors de vacances familiales dans le Mississippi, en 1955, kidnappé et torturé jusqu'à ce que mort s'ensuive. C'est son histoire qui est ici racontée, via le combat de sa mère, Mamie, qui ne cessera jamais de lutter contre le racisme. Or, elle n'obtint jamais justice, à cause d'un procès lapidaire, mené par des hommes blancs. On vous conseille de jeter un œil à la fondation qui, après sa disparition, poursuit le combat : emmetttilllegacyfoundation.com. Après *Clemency*, sur le couloir de la mort dans les prisons américaines, la cinéaste d'origine nigériane Chinonye Chukwu s'attaque à l'un des plus honteux traumatismes états-uniens. Dans le rôle de la mère d'Emmett, qui insista, à l'époque, pour laisser ouvert le cercueil de son fils afin que la population réalise la brutalité de ce qu'il avait subi, s'illustre une excellente Danielle Deadwyler. Presque quarante ans après *La Couleur pourpre*, Whoopi Goldberg joue, cette fois, la grand-mère… Un film d'intérêt public. X.B.



DARK WESTERN



HORMIS POUR DRIVE, le réalisateur danois n'a jamais versé dans la facilité. En témoigne sa nouvelle série, qui met en scène non pas un cow-boy viril mais une jeune femme aussi gracile que silencieuse, Miu - incarnée par une actrice à suivre, Angela Bundalovic. Méfiance, cependant : dotée d'étranges pouvoirs, elle n'a cessé d'être vendue puis rachetée depuis l'enfance… Plongeant dans les trafics en tout genre d'une Copenhague rarement montrée de jour et franchement anxiogène, Miu va régler ses comptes. Un *Kill Bill* à la sauce danoise? Pas tout à fait, car la patte NWR s'affirme, entre les lumières aux néons, l'ambiance fantastique et la musique de Cliff Martinez. Une métaphore porcine se file via trois unités de lieux : une sinistre demeure de maquerelle dont le mari couine (littéralement) tandis que des jeunes femmes retenues en otages sont contraintes à la prostitution, un château à la Dracula appartenant à des aristocrates, à la tête d'un élevage de cochons, un restaurant asiatique mal famé où les porcs dévorent des cadavres… *Copenhagen Cowboy* est un cauchemar éveillé : la violence ne se (dé)montre pas, elle se ressent, via une pesanteur rythmique qui mise sur les cadrages, souvent hypnotiques. S.R.



Tout en ressenti, une ambiance anxiogène mais remarquable.



L'émergence d'un nouveau genre cinématographique : le Southern.

Saloum
SORTIE 25 JANVIER
RÉALISATION Jean-Luc Herbulot
CASTING Yann Gael, Évelyne Ily Juhen, Roger Sallah, Mentor Ba, Bruno Henry
★★½

Nouveau western!

DES MERCENAIRES confrontés à des forces occultes après avoir détourné une jolie cargaison de lingots d'or, voilà, pour faire simple, la trame de ce *Saloum*, qui tire son nom d'une région du sud du Sénégal. Son réalisateur veut y voir - humblement - l'émergence d'un nouveau genre, le *Southern*. Un western à l'africaine, en quelque sorte, où les 4x4 et les quads renvoient les chevaux à l'écurie, où il n'est pas rare que les mocassins Versace remplacent les Santiags et où les machettes à l'intérieur des vestes en jean supplantent les Winchester à canon scié… Action, trahisons, retournements de situations : rien ne manque, pas même sa pincée de spiritisme pour emballer le tout, voire provoquer quelque tirade ultime (*"Je commence à croire que tes fétiches protecteurs sont des aimants à emmerdes."*). Adopté ! X.B.

INFO JEAN-LUC HERBULOT DATE UNE PARTIE DE SON INSPIRATION POUR LE FILM À UNE… NOYADE DONT IL FAILLIT ÊTRE VICTIME À 5-6 ANS, AU CONGO, ET SES INTERROGATIONS SUR LES PERCEPTIONS QUI EN SONT NÉES.

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Super-trend



Hoka Mafate Speed 4
Taillées pour les terrains les plus difficiles, ces chaussures de trail offrent un maintien et un confort sans pareils. Très légères, elles profitent d'un mesh monocouche tissé jacquard respirant. L'idéal pour la rando ou pour aller courir en préparation de votre summer body. **180 €**



Lagoped Heydo
Conçue avec de la ouate et du tissu recyclé à partir de bouteilles en plastique, cette doudoune offre une deuxième couche intermédiaire efficace contre le froid. Légère, elle se range facilement dans son sac de compression. **250 €**



Mr Marvis Velours
Le velours fait son retour avec cette gamme composée à 98 % de coton biologique et de 2 % de Lycra. Les deux poches arrière ont une fermeture aimantée et la poche avant droite dispose d'une cache zippée. Le tout avec une coupe chic et en neuf coloris. **129 €**

Hi-gadget



Mercedes GLC 220d
Des prestations de haut niveau

Deuxième modèle de la marque le plus vendu dans le monde, le GLC évolue par petites touches. La ligne est plus dynamique avec des projecteurs plus fins qui affleurent la calandre, et les rétroviseurs extérieurs, montés sur la portière, améliorent le Cx. Plus long de 6 cm, le SUV offre désormais le coffre le plus grand de la catégorie. C'est d'ailleurs à l'intérieur que les changements sont les plus marquants, le GLC adoptant la planche de bord de la nouvelle Classe C, avec la même ambiance premium. On retrouve ainsi l'instrumentation numérique paramétrable de 12,3 pouces, et l'écran d'info-divertissement tactile vertical de 11,9 pouces. La dotation de série est riche et les aides à la conduite parmi les plus efficaces. En attendant les hybrides rechargeables, nous avons pu essayer le 2.0 l diesel de 197 ch avec une micro-hybridation 48 V. Sonore à haut régime, ce dernier est discret le reste du temps, tout en offrant un couple généreux à mi-régime. Le châssis dispose d'un bel équilibre avec des mouvements de caisse limités en mode "Sport". Enfin, sans égaler le roi Range Rover, le GLC peut même sortir des sentiers battus avec le mode "Offroad" de série, auquel peut s'ajouter la suspension pneumatique. **À partir de 60699 €**



Lexus UX 250h
Une simple mise à jour technologique

À première vue, rien ne change dans la dernière version du best-seller de Lexus en Europe. Le SUV compact se décline désormais dans 6 nouvelles couleurs bi-tons, et adopte des passages de roue peints couleurs carrosserie. Bien équipé dès l'entrée de gamme, c'est surtout le système d'info-divertissement qui évolue pour rester dans le coup. Plus proche du conducteur, l'écran principal est plus grand avec une confortable définition HD. Si le GPS manque de réactivité (qu'importe avec CarPlay et Android Auto), l'interface est épurée et intuitive. La présentation est soignée avec pléthore de plastiques moussés, mais la ligne de caisse élevée donne l'impression d'être engoncé dans les sièges, et l'accès aux places arrière est étriqué. Celles-ci disposent d'un espace correct, mais le coffre est petit. Point fort du Lexus UX 250h, la suspension adaptative en option offre un confort sans pareil. Filtrant à la perfection... les imperfections (notamment les pavés de Berlin, où s'est déroulé notre essai), elle sait aussi contenir les mouvements de caisse. Enfin, la motorisation hybride et la boîte CVT offrent des performances certes linéaires mais correctes, avec une consommation raisonnable de 6,2 l/100 km. **À partir de 41990 €**

Quoi de neuf?

Audio, TV, téléphonie et informatique: notre sélection mensuelle des nouveautés les plus marquantes dans le monde de la tech.



Divacore Addict
Après les écouteurs, le français Divacore se lance sur le marché du casque supra-aural. Donné pour 50 h d'écoute, il peut aussi être utilisé en mode filaire. Compatible avec les assistants vocaux, l'Addict bénéficie d'un réducteur de bruit actif et d'un prix abordable. **149,90 €**

TCL 40R 5G
Ce smartphone permet aux budgets modestes de se connecter à la 5G. Outre les objectifs macro et portrait, l'appareil photo principal profite d'une résolution élevée et d'une belle ouverture. Malgré une définition limitée, l'écran affiche une diagonale confortable de 6,6 pouces. **219 €**



DJI Osmo Action 3
Robuste et dotée de 2 écrans, cette petite caméra peut filmer en 4K à 120 images par seconde. Elle dispose d'un stabilisateur très efficace et est étanche jusqu'à 16 m. Un bouton permet de lancer l'enregistrement instantanément et la batterie offre une autonomie confortable. **À partir de 359 €**

Pioneer DDJ-400
Inspirée de la gamme professionnelle du constructeur, cette platine dispose d'un tutoriel pour vous aider à devenir un vrai DJ. Son petit écran et sa Touch MIDI permettent même de mixer en soirée sans s'encombrer d'un ordinateur portable. **299 €**

Amazon Fire TV Cube
Taillé pour le streaming (Netflix, Disney+, etc.), ce petit cube est compatible avec les formats HDR et le son Dolby Atmos. Il intègre un port HDMI et peut être contrôlé à la voix avec l'assistant vocal Alexa, à l'instar de tous les objets connectés. **159,99 €**

InfinityLab InstantGo 10000 Wireless
Cette batterie compacte de 10000 mAh peut recharger simultanément jusqu'à 3 appareils, y compris un ordinateur portable. Conçue à 90 % de plastique recyclé, elle dispose d'un support de recharge Qi pour recharger un smartphone sans fil. **55,99 €**

Hot gadget

Sony LinkBuds S
Un confort sans pareil

Les Sony LinkBuds S sont les écouteurs True Wireless les plus confortables que nous ayons testés (et nous en testons beaucoup). Compacts, ils sont discrets et bénéficient d'un excellent réducteur de bruit, en plus de l'isolation passive offerte par le format intra-auriculaire. Chaque écouteur dispose de commandes tactiles et l'application mobile intègre, en plus d'autres fonctionnalités, un égaliseur. Celui-ci ne sera pas de trop pour ajuster le rendu sonore qui met l'accent sur les graves, tandis que la distorsion est plutôt bien gérée. À noter que le codec haute définition LDAC pourra changer la donne si votre smartphone le prend en charge.
L'autonomie est étonnante vu la taille de ces Sony LinkBuds S, qui offrent plus de six heures d'écoute sur une seule charge avec le réducteur de bruit actif.
199 €

Roborock S7 MaxV
Soyez fainéant!

Roborock propose une version mise à jour de son robot aspirateur. Outre une puissance d'aspiration qui a été doublée, il possède désormais une caméra à l'avant, en plus d'un Lidar (télédétection par laser) et d'un scanner 3D. L'ensemble est associé à une unité de traitement neuronal dédiée et à l'apprentissage automatique. De quoi garantir une reconnaissance améliorée des objets, qui s'est confirmée lors de nos tests, le S7 ayant évité les différents pièges avec succès. La recharge est 30 % plus rapide et l'application mobile offre de nombreuses fonctionnalités, programmer le ménage ou nettoyer une zone précise, par exemple. Outre l'aspiration, il dispose d'une serpillière très pratique. Efficace, ce robot fera le bonheur des allergiques au ménage. **799 €**





Jean Smart

L'actrice de Babylon*, de Damien Chazelle, nous parle politique, popularité et Brad Pitt.*

Votre nouveau film, *Babylon*, évoque les excès d'Hollywood à ses débuts. Dans la première scène de fête, certains figurants auraient réellement pris de la coke…
[Rires] Si j'avais vu quoi que ce soit, je me serais juste dit que c'était faux. On a encouragé certaines personnes à partir… Mais je me souviens m'être demandé ce que ma mère penserait de cette scène.

Jean Smart joue dans le drame *Babylon*, actuellement en salles.

Comment était votre mère?
Mes parents étaient tous les deux très intelligents et drôles. Mon père était professeur d'histoire. Ma mère a choisi de rester à la maison pour élever ses quatre enfants. Ils ont tous les deux grandi très-très pauvres, pendant la Grande Dépression, ils savaient donc se débrouiller.

Que vous ont-ils transmis de plus important?
Un message très clair nous poussant à être du côté de l'outsider. C'est pourquoi, je crois, nous étions tous d'ardents démocrates. Je n'ai jamais réussi à comprendre mes amis qui faisaient des choses juste pour emmerder leurs parents. Je n'avais pas ce genre de côté rebelle.

Alors vous ne séchiez pas les cours pour rejoindre les fumeurs…
Au lycée, je trouvais bizarre que je n'aie pas de clique. Mais c'est peut-être pour ça que je suis devenue actrice. J'étais pom-pom girl, alors j'étais amie avec tous les athlètes et les gens cool, mais j'étais aussi en théâtre, alors j'étais amie avec les intellos du théâtre. Je dis ça avec la plus grande affection et le plus grand respect.

Vous avez joué des femmes dures, mais le personnage duquel vous vous sentez le plus proche est une femme innocente, dans *Femmes d'affaires et dames de cœur*.
Je le pense toujours, même si, aujourd'hui, je suis plutôt devenue une Madame Je-Sais-Tout. Être une Madame Je-Sais-Tout peut vous tirer de pas mal de situations.

Votre série comique, *Hacks*, évoque la place des femmes dans le monde d'hier et d'aujourd'hui. Y a-t-il eu des progrès, selon vous?
À chaque fois que je mets une robe trop serrée ou des sous-vêtements trop contraignants, je me demande quel homme s'infligerait ça… Je pense qu'on réduit peu à peu les inégalités. De plus en plus d'histoires de femmes sont racontées. Pas nécessairement parce que nous avons décidé d'être équitables.
À travers l'histoire, à quelques exceptions évidentes près, les hommes étaient ceux qui partaient faire des choses dans le monde. Aujourd'hui, les gens s'aperçoivent enfin que les femmes aussi prennent des risques et agissent.

Dans *Babylon*, vous avez une scène clé avec Brad Pitt, dans laquelle vous lui assénez un monologue dévastateur sur la nature fugace de la célébrité… Mais parlez-nous de votre grosse scène de sexe…
[Rires] Oui… celle-là! *[Cette scène n'existe pas, ndlr.]* Oui, il faut titiller les gens! Cette scène avec Brad, c'est la raison pour laquelle je devais faire ce film. C'est si bien écrit, on voit comment mon personnage est pris par le côté mystique et magique d'Hollywood, cette nouvelle industrie qui transformait pratiquement les gens en dieux et déesses.

Quelle est la dernière chose qui vous a fait pleurer?
Le dernier concert d'Elton John! J'ai eu une sensation de déjà-vu sur tant de chansons différentes.

Harry Styles utilise le nom de votre personnage dans *Hacks* pour réserver ses hôtels.
Oui! Je ne l'ai jamais rencontré, mais apparemment, il est fan. Il m'a envoyé des fleurs et un magnifique moulin à poivre vintage, parce que mon personnage les collectionne.

Avant de terminer, une rapide image mentale: où êtes-vous en ce moment?
Je ne vais pas mentir, je suis encore au lit. J'ai toujours dit que je ne voyais pas la moindre raison valable de sortir d'un lit douillet, sauf si on me paie ou que je dois emmener un enfant à l'école.

Prenez-vous du café?
Je n'ai jamais pris cette habitude, sauf s'il y a un peu de Baileys dedans.

Alors la caféine n'est pas un de vos vices. En avez-vous un?
Le chardonnay et les chips.

Ensemble?
Parfois, mais dans ce cas, je me sens vraiment coupable.

ALEX MORRIS

© ILLUSTRATION DE MARK SUMMERS

Exposition | 20 octobre 2022 – 6 mars 2023

Evidence

Soundwalk Collective & Patti Smith

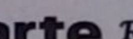
Centre Pompidou

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté Égalité Fraternité

Avec le soutien de
RIMOWA
uomo



En partenariat média avec
arte



Konbini

Réservation obligatoire sur centrepompidou.fr